PQ
2070
1823
vol. 8
SMRS

96393523

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME VIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl08volt

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME VIII.

ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE COMPLET DES LATINS,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 5.

ET CHEZ BOSSANGE PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

RUE DE RICHELIEU, N° 60.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,

P. DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1823.

LE DROIT
DU SEIGNEUR,

COMÉDIE.

1762.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DU CARRAGE.
LE CHEVALIER DE GERNANCE.
MÉTAPROSE, bailli.
MATHURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTHE, élevée chez Dignant.
BERTHE, seconde femme de Dignant.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
DOMESTIQUES.

La scène est en Picardie; et l'action, du temps de Henri II.

LE DROIT
DU SEIGNEUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Écoutez-moi, monsieur le magister :
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acanthe, et n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaisante question!
Eh! que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente :
J'ai mes raisons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acanthe.
C'est un beau nom; il vient du grec *Anthos*,
Que les latins ont depuis nommé *Flos* :
Flos se traduit par *Fleur;* et ta future
Est une fleur que la belle nature,

Pour la cueillir, façonna de sa main:
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père à sa guise
Donne des noms aux enfants qu'on baptise.
Acanthe a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du grec?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il?

LE BAILLI.

Ah! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi; ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un, car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est:
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acanthe, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît aussi rechigner dans son ame.
Oui, cette Acanthe, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine, et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et, quand je parle, elle n'écoute pas:

Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui haut la main régente son vieux père,
Ce mariage, en mon chef résolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de manière exacte:
Chez ses parents je t'en dresserai l'acte;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi;
Et je suis prêt, dans mes trois caractères,
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très-pressé.... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul!... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit: et quand donc?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Oui; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement:
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien! je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger désormais;
Car je suis riche et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage,
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette; c'est Acanthe,
Entendez-vous, qui seule ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien: vous êtes trop hâtif;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre:
Il vient demain; ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment?

MATHURIN.

Eh oui: ma tête est peu savante;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses:
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLI.

Mais il est fort honnête:
Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette, afin de la tourner

A son devoir, et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLI.

Ah! depuis bien long-temps
C'est établi... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles,
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands sots!

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes,

Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes;
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons?
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi, sont tous égaux.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit, Mathurin : mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos;
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison : ça m'embarrasse;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais, palsembleu, vous m'avoûrez aussi
Que quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd et brutal!

Tu n'as pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *fides* de la langue latine :
C'est comme qui dirait....

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.

(Il menace le bailli, qui parle toujours en reculant, et Mathurin court après lui.)

LE BAILLI.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dîmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame :
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit bailli!

LE BAILLI, en s'en allant.

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCÈNE II.

MATHURIN.

Chien de bailli! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vite;
Parlons au père, à la fille surtout;
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis... J'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite : une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci;
C'était Colette, et j'ai vu la friponne
Pour mes écus mugueter ma personne;
J'ai voulu rompre, et je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse et son allure est fière :
Moi, je le suis; et dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai;
Car je le veux. Allons...

SCÈNE III.

MATHURIN; COLETTE, courant après.

COLETTE.

Je t'y prends, traître!

MATHURIN, sans la regarder.

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître!

MATHURIN.

Si fait... bonjour.

COLETTE.

Mathurin! Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année :
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers, que tu me fesais faire
Par le bailli qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi; mais tout allait fort bien :
Tout est passé, lâche! tu me délaisses.

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement;
En sens contraire il me pousse à présent :
Il est le maître.

COLETTE.

Eh! va, va, ta Colette
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.
Le diable est juste, et tu diras pourquoi

Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison;
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie:
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acanthe, enfin, aura la préférence:
La chose est faite: adieu; prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître! je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur; ma famille
A du crédit, et j'en ai: je suis fille;
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse : il faut
Voir le beau-père, et conclure au plus tôt.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTHE, COLETTE.

MATHURIN.

Allons, beau-père, allons bâcler la chose.

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien, non; je m'oppose
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.

(à Acanthe.)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTHE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!... Tout ce train-là me lasse :
Je suis têtu; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés,
Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez :
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel : ça n'est pas mal.

Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relévera quelque noble famille,
Mes petits-fils deviendront présidents :
De monseigneur un jour les descendants
Feront leur cour aux miens; et, quand j'y pense,
Je me rengorge, et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur : il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça?

DIGNANT.

Mais c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE, à Mathurin.

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre bailli t'a donné sa folie.
Eh! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'est différent; je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acanthe.
Notre bailli dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.

C'est ce qui fait que ma seconde épouse.
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille ;
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur ; je vis de ses bontés,
Je lui dois tout ; j'attends ses volontés :
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTHE.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne, mon père

COLETTE.

Eh bien ! fripon, tu crois que tu l'auras ?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

SCÈNE V.

LES PRECÉDENTS, BERTHE.

MATHURIN, à Berthe, qui arrive.

Ma belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis ;
Chacun rebèque ; et je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
Je ne le serai point ; tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Personne.

Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien :
J'en suis content, et je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah! c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé : ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagements
Pour une fille; elles ont d'ordinaire

De l'embarras dans cette grande affaire :
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh ! finissons. Allons, qu'on se dépêche :
Quels sots propos ! Suivez-moi promptement
Chez le bailli.

COLETTE, à Acanthe.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acanthe.

ACANTHE.

O ciel ! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE, à Acanthe.

Quoi donc ! sans sourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTHE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTHE.

Ah ! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgents;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien

Un peu bien sec; mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.

(Ils sortent.)

ACANTHE.

Ah! que je sens de trouble et de chagrin!
Me faudra-t-il épouser Mathurin?

SCÈNE VI.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTHE.

Mon dieu non.
Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée; il me faut un abri;
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir!.... Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTHE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais guères

Dans mon taudis les nouvelles de cour :
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles,
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTHE.

Ah ! s'il pouvait me protéger ici !

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protége aussi.

ACANTHE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles,
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTHE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTHE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah! le plaisant château!
De Mathurin le logis est plus beau;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTHE.

Oui, je le sais; mais cette demoiselle
Est autre chose; elle est de qualité;
On la respecte avec sa pauvreté.

Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'ame est si bonne!
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTHE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentiments plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur ame est façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTHE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon ame;
Je crois en valoir mieux quand je les voi:
J'ai de l'orgueil, et je ne sais pourquoi....
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTHE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir: que ton conseil m'assiste.
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur?

COLETTE.

Oh, ma foi!

Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTHE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, et conduit mon affaire;
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le baillif:
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTHE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice!
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi, pour l'avoir; moi, pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage;
Mais en perdant je gagne davantage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE BAILLI, PHLIPE, son valet, ensuite COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons... du respect... vite Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des clients qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(Il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)
L'affaire est grave, et de grande importance.
De matrimonio... chapitre deux.
Empêchements... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(à Colette.)
Approchez-vous... faites la révérence,
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI, écrivant.

Bon.
Colette... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage?

COLETTE.

Fi donc, monsieur! j'ai vingt ans, tout au plus.

LE BAILLI, écrivant.

Çà, vingt ans, passe : ils sont bien révolus?

COLETTE.

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les... Aurait-il?...

COLETTE.

Oh! oui, monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil
A tout moment de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI, écrivant.

En légitime nœud... quelle malice!
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout; mon témoin c'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime?
Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien:
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut suffire;
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit...

COLETTE.

Mais
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence.

LE BAILLI.

En abuser! mais vraiment, c'est un cas
Épouvantable, et vous n'en parliez pas!
Instrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,

A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages,
Contre les lois, faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très-intact; et, pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLI.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits,
Articuler les lieux, les circonstances,
Quis, quid, ubi, les excès, insolences,
Énormités sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout; il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures;

Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.

(Il se lève.)

Depuis une heure en vain je vous écoute:
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui; quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, bailli; vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acanthe.

LE BAILLI.

Il l'aura;
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis baillif, et j'ai les droits du maître:
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE.

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté; cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCÈNE III.

COLETTE, ACANTHE.

COLETTE.

A mon secours! me voilà déboutée.

ACANTHE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui; l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTHE.

Hélas! je suis bien pis.
De mes chagrins mon ame est oppressée:
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTHE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne sais quoi de brillant et de fier:
A Mathurin cela ne convient guère.

Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTHE.

J'ai par malheur de trop hauts sentiments.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTHE.

Le bailli Métaprose
M'en a prêté.... Mon dieu, la belle chose!

COLETTE.

En quoi si belle?

ACANTHE.

On y voit des amants,
Si courageux, si tendres, si galants!

COLETTE.

Oh! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTHE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTHE.

Ils forment trop l'esprit:
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit;
A réfléchir que de nuits j'ai passées!
Que les romans font naître de pensées!
Que les héros de ces livres charmants
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel.... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,

De me trouver au fond de mon village,
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin !

COLETTE.

Votre propos me ravit; et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTHE.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur, qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il? nous le vîmes à table,
Il m'accueillit : ah, qu'il était affable !
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays :
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras, sans doute, à son retour.

ACANTHE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTHE.

Je l'ai distincte et claire;
Je crois le voir avec cet air si grand,

Sur ce cheval superbe et bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance :
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin :
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire :
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah, qu'un roman est beau !

ACANTHE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature !.... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret monseigneur?

ACANTHE.

Oh ! non; je n'ose : et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentiments si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point.... mais il est cause
Que, l'ayant vu, je ne puis à présent
En aimer d'autre.... et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?

J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTHE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et, réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable :
Ah! la douceur est l'appât qui nous prend.
Que monseigneur, ô ciel, est différent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTHE.

Oh! Mathurin.... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais monseigneur est bon : il est le maître :
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle!

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTHE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTHE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTHE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh! moque-toi de Berthe.

ACANTHE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine:
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui qu'elle daigne accorder
Aux malheureux; cette dame est si bonne!
Laure, surtout, cette vieille personne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, sans doute, aura quelque pitié;
Car sais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ses bontés m'honore?
Entre ses bras elle me tient souvent,
Elle m'instruit, et pleure en m'instruisant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTHE.

Mais de ma destinée:

Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin... Crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons...
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah! oui, ma chère Acanthe,
Enfuyons-nous; la chose est très-prudente.
Viens; je connais des chemins détournés
Tout près d'ici [a].

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, arrêtant Acanthe.

Quel chemin vous prenez!
Êtes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!
Vous me glacez: votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée!
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN approche sa main et veut l'embrasser.

Ah! palsandié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne et détourne la tête!

ACANTHE.

Pardon, mon père; hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère

Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant; tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier : c'est, je pense, un des gens
De monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne.
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!
Vive mon maître!... il a bien du courage;
Mais il est trop sérieux pour son âge;
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici;
Tu me parais en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... Vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon! tant mieux!
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle.... Ha! ha! c'est toi, Colette;
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite?
Mathurin est ton mari?

COLETTE.

Mon dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien; je réponds sur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTHE.

Comment! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTHE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier, devant ma belle-mère,
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect!

DIGNANT.

Votre avis est sensé;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE, à Acanthe.

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(à Colette, en s'en allant.)

C'est très-bien dit. Eh bien! l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(Ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh! oh! nos gens viennent en diligence.
Eh quoi! déjà le chevalier Gernance?

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier;
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille;
Vous vous doutez qu'on marie une fille :
Acanthe est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus huppés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,
Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée,
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE.

Oui, le projet est beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène,
Avec sa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en souviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien;
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;
Elle est très-fraîche, elle est de qualité,
Cela convient à votre dignité :
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage,

C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour;
Mais, entre nous, elle sent trop sa dame;
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, et je le suis aussi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante:
Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis, l'an passé, provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine;
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir, à cinq cents pas d'ici,
Dormène et Laure, en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille: il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportements
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux

De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acanthe
Est bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.
La résistance est un charme de plus;
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron fesant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acanthe ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, et sonne les alarmes;
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis :
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Cher chevalier, que mon cœur est en paix!
Que mes regards sont ici satisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me sont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manéges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du cœur laissent un vide affreux.
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'on peut se réjouir partout,
En garnison, à la cour, à la guerre,
Long-temps en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différents!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant vous savez qu'on apprête,
Pour ce jour même, une très-belle fête;
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage;
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage:
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous, par vos galants exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir, apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévère;
Mais, entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible;

Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si, comme moi, cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois; mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais; mais on fait comme on peut :
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez : de son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être;
Et, croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous;
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre;
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous;
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte;
Les plus prudents se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez surtout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons et des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agréments, n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang; lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi: les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais, dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préserve!
Il faut savoir être maître chez soi;
Et si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philosophie
Me paraît tout à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage,
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce : allons égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, et la mère, et la tante,
C'est le bailli, Colette, et tout le bourg.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER; LE BAILLI, à la tête des habitants.

LE MARQUIS.

J'en suis touché. Bonjour, enfants, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouissance,

Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus....
Comme les Grecs....

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard : je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah! finissez! Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe est votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-dà, monsieur; la fiançaille est faite,
Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chose est constatée;
Colette est folle, et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, et monseigneur saura

Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, et qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acanthe?

ACANTHE.

Je dois d'un père, avec raison chéri,
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême:
Eh bien! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS, à Acanthe.

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, monseigneur; le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage:
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah! quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi, mon cousin!

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le serez; j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, LES PRÉCÉDENTS.

MATHURIN.

Que disent-ils?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille, et qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte!

LE BAILLI.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN, au bailli.

Mais doit-on?....

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre;
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.
(à Acanthe.)
Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté:
(lui donnant des papiers cachetés.)
C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez pas.... O fille toujours chère....
Embrassez-moi.

ACANTHE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis ; ils sont pour moi sacrés ;
Je vous dois tout.... D'où vient que vous pleurez ?

DIGNANT.

Ah ! je le dois.... de vous je me sépare,
C'est pour jamais : mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais,
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons ; tous ces beaux compliments
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE, à Acanthe.

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'homie
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

ACANTHE.

Le cœur me bat.... Que deviendrai-je ? hélas !

SCÈNE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître bailli ; c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition *sine quâ non.*

MATHURIN.

Sine quâ non ; quel diable de jargon !
Morbleu, ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore :
Il faut premier que monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils?

LE BAILLI.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée;
Puis monseigneur, dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi! pas plus loin?

LE BAILLI.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.
Et puis après?

LE BAILLI.

Monseigneur avec grace
Fait un présent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présents.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la considère;
Il examine à fond son caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLI.

Expressément la loi veut qu'on demeure

Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici
Pour écouter sa femme?

LE BAILLI.

La loi porte
Que s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTHE.

Moi, j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche; il faut qu'un mari se retire:
Point de raisons.

MATHURIN, sortant.

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit; et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe surtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(Il sort.)

ACANTHE.

J'y songe avec chagrin.

Quelle sera cette étrange entrevue?
La peur me prend; je suis tout éperdue.

LE BAILLI.

Asseyez-vous; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCÈNE V.

ACANTHE.

Il est aimable.... Ah! je le sais, sans doute.
Pourrai-je, hélas! mériter qu'il m'écoute?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et si mon ame avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour?....
Où suis-je?.... on ouvre!.... à peine j'envisage
Celui qui vient.... je ne vois qu'un nuage.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE, s'asseyant.

Trop de bontés se répandent sur nous;
J'en suis confuse, et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfesance:
Mais avant tout il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS, les mettant dans sa poche.

Donnez-les, belle Acanthe,
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts: ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché.... Vous deviez être heureuse.

ACANTHE.

Ah! je le suis un moment, monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien : parlez avec franchise ;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTHE.

Qui douterait de votre probité ?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien ; et j'avoûrai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
Que dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs et leur langage,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur ;
De mon esprit c'est une injuste erreur ;
Je la combats, mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS, approchant son fauteuil.

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTHE, à genoux.

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds, tous me seraient horribles ;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles :
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous, la liberté.

LE MARQUIS, la relevant avec empressement.

Eh ! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins, et dans votre personne,
(Ils s'approchent.)
Dans vos discours, si nobles, si touchants.

Qui ne sont point le langage des champs!
Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Partout on a de l'esprit, c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage;
Mais l'esprit seul, sans éducation,
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTHE.

Ah! que pour moi votre ame est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné [b].

LE MARQUIS.

Quoi! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acanthe, il vous faut demeurer.
(Il s'approche.)

ACANTHE.

Pour épouser Mathurin?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne,
Je l'avoûrai.

ACANTHE.

Mon père quelquefois
Me conduisait, tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentiments, d'honneur:
Elle daigne m'aimer; votre faveur,

Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle;
Elle me hait; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
Voilà mon sort, vous en êtes le maître :
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai; mais je souffrirai moins,
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi; croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître,
Serait-ce point Dormène?

ACANTHE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être....
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui... votre idée est très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets.... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble et doux?

ACANTHE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne, et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez.... vous pénétrez mon cœur :
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur
Vivre auprès d'elle... et dans mon château même.

ACANTHE.

Auprès de vous ! ah ciel !

LE MARQUIS, s'approche un peu.

Elle vous aime ;
Elle a raison... J'ai, vous dis-je, un projet ;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déjà commencée,
La noce prête, et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime ;
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTHE.

Quoi ! vous daignez me plaindre ? Ah ! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux !
Qu'il le devient chaque instant davantage !

(Ils s'approchent.)

LE MARQUIS.

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(Il s'approche.)
Avec décence on pourra vous tirer...

ACANTHE, s'approchant un peu.

Ah ! le voudriez-vous ?

LE MARQUIS.

J'ose espérer...
Que vos parents, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême....
(Il s'approche encore.)
Oui, cet hymen est trop mal assorti
(Elle s'approche.)

Mais... le temps presse; il faut prendre un parti.
Écoutez-moi....

(Ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTHE.

Juste ciel! si j'écoute!

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, entrant brusquement.

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute :
Entrons, entrons; le quart d'heure est fini.

ACANTHE.

Eh quoi! sitôt?

LE MARQUIS, tirant sa montre.

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître bailli, ces siéges sont bien proches :
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, bailli?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis,
De naître, hélas! le vassal d'un marquis !

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS.

Non, je ne perdrai point cette gageure...
Amoureux! moi! quel conte! ah! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle...
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi! dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acanthe: oui, je dois l'estimer;
Mais, grace au ciel, je suis très-loin d'aimer;
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du seigneur.
On nous enlève Acanthe.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.....
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où?

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà! quelqu'un... ne perdez point de temps,
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je; et, s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,

Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle;
Mais je me trompe, ou j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non, vous, vous dis-je.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, sur le devant; DIGNANT, au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige;
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis:
Il croit au fond que cette gentillesse

Est pardonnable au feu de sa jeunesse;
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence:
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne:
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?

LE MARQUIS.

Eh! mon ami, suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'est pas encore ouvert.

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vite... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS, assis, examine le paquet.

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, lisant.

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.....
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.....
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains? Quoi! Laure est donc sa mère?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre; et j'ai dû vous prier
En sa faveur.... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne subsistant que des nobles secours
Que, par mes mains, vous versiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il est trop vrai : je sais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop sévère...
Quel souvenir!... Que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!...
Je le savais : le père de Gernance
De Laure, hélas! séduisit l'innocence;
Et mes parents, par un zèle inhumain,
Avaient puni cet hymen clandestin.
Je lis, je tremble. Ah! douleur trop amère!
Mon cher ami, quoi! Gernance est son frère!

DIGNANT.

Tout est connu.

LE MARQUIS.

Quoi! c'est lui que je vois!
Ah! ce sera pour la dernière fois...
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel, qu'il connaisse son crime!
Que dans ses yeux je lis d'égarement!
Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit... le traître!
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, de loin, se cachant le visage.

Ah! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux!

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez; mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur:
Je suis un libertin, mais point menteur;

Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène :
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galants.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçants, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers moments
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence;
Mais, pour réponse, Acanthe à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux, moins sévères,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie.
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras :
Elle revient des portes du trépas;
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue :
« Ah! je crois voir Gernance... c'est son fils,
« C'est lui... je meurs... » A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vite, et pesez mûrement...
Pauvre jeune homme! hélas! comme il soupire!.....
(Il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acanthe.)
Tenez, c'est là, là surtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur! Acanthe!...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi, je ne suis pas devin...
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage:
Je suis son frère; et vous êtes cousin;
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici... j'ai perdu la gageure.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ACANTHE, COLETTE, DIGNANT.

ACANTHE.

Où suis-je? hélas! et quel nouveau malheur!
Je vois mon père avec mon ravisseur!

DIGNANT.

Madame, hélas! vous n'avez plus de père.

ACANTHE.

Madame, à moi! qu'entends-je? quel mystère?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, et surtout de l'amour :
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh! quel mortel fait son destin soi-même?...
Nous sommes tous, madame, à vos genoux :
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTHE.

Ciel! est-ce un rêve?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre :
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTHE.

Moi! comment croire un tel excès d'honneur?

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;
Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène; elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc?

LE MARQUIS.

Toi! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne :
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui;
Je te le donne; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse, et mon cœur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

FIN DU DROIT DU SEIGNEUR.

VARIANTES

DU DROIT DU SEIGNEUR.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les variantes les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen, les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq*.

a Lui demander des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis ; rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

ACANTHE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

b Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins, peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'est vous surtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

c

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Hé !

(Il sonne.)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur ?

* Une édition en trois actes, donnée en 1764, par ou sous le nom de M. Laribadière, était formée des scènes suivantes.

ACTE PREMIER. La première scène se composait de la scène 6 de l'acte second. Venaient ensuite les scènes 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7 de l'acte troisième, puis le dernier vers de la scène 7, dans la variante *c*; et la scène 8 qu'on trouve dans cette même variante terminait l'acte premier.

Les Actes II et III étaient les Actes IV et V des variantes

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acanthe
Chez ses parents.

MATHURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTHE, s'en allant.

Ciel! prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS, sortant d'un autre côté.

Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Dis-moi, bailli, ce que cela figure.
Notre seigneur est sorti bien sournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais assez ses honnêtes manières;
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie.... il s'en va tout pensif.

LE BAILLI.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maître baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'assomme:
Quand on est prêt, *nous verrons!* Ah! quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis
Chez mes parents, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS.

Non, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle....
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit!.... quoi! dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer;
Mais, grace au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(Il s'assied à une table.)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose....
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hyménée,
Une compagne agréable et bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse et le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères :
Dormène seule a tous ces caractères,
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir.... d'abord écrivons-lui
Un compliment.... mais que puis-je lui dire?
(En se cognant le front avec la main.)
Acanthe est là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois; comment la fuir? par où?
(Il se relève.)

Qui se croit sage, ô ciel! est un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai sans doute.
(Il finit sa lettre.)
Holà! quelqu'un.... Je sais bien qu'il en coûte.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acanthe.

LE DOMESTIQUE.

Acanthe? mais vraiment....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acanthe; c'est Dormène
A qui j'écris.... On a bien de la peine
Avec ses gens.... tout le monde en ces lieux
Parle d'Acanthe; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle, et brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup c'est le droit du seigneur:
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie

D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATHURIN.

Fort bien; vous vous fâchez, mon maître;
Oh! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'est un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez.
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où?

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de temps;
Allez, courez; que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je; et s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,

Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
C'est mon devoir; et j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non; vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non; vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, sur le devant; DIGNANT, au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne sait pas combien j'en suis choqué,
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acanthe; et, pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,

Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?....

LE MARQUIS.

Eh, mon ami! suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'est pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vite.... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître!
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS, assis, examine le paquet.

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS, lisant.

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre; et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs: elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS, à Dormène qui entre.

Pardonnez-moi, j'allais chez vous, madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.

Acanthe... à peine encore entré chez moi
J'attendais peu l'honneur que je reçoi....
Une aventure assez désagréable....
Me trouble un peu.... Que Gernance est coupable!

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMÈNE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.... Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc....

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT; quelques DOMESTIQUES entrent précipitamment avec MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien; tudieu! quel égrillard!

LE MARQUIS, à Dignant.

Courez soudain recevoir votre fille;

Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle ; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi ?

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez....

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur, femme que l'on enlève !
Défense à moi de lui parler.... Je crève.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé :
Consolons-nous, tout le mal est passé.
(Il sort.)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera sur elle ;
Voilà le monde : et de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.
(à Dormène.)
Eh bien ! parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre :
Nous sommes seuls.

DORMÈNE.

Il le faut donc, monsieur.
Apprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acanthe, en secret étant née
De cette Laure, illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire ;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver

Combien il tient de son coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance?

DORMÈNE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! ô ciel! qu'avez-vous dit?

DORMÈNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre:
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre;

(Le marquis lit.)

C'est ma parente; et mon cœur est lié
A tous ses maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu! que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon ame est oppressée;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux:
Ils m'étaient chers, ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMÈNE.

Ah! monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, et que sa vue
N'accroisse pas le chagrin qui vous tue;
C'est à moi seul de l'entendre; et je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(en regardant de loin.)

Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement!

Ah! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit! comme il pâlit!... le traître!
A mes regards il tremble de paraître:
C'est quelque chose.

(Tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, de loin, se cachant le visage.

Ah, monsieur!

LE MARQUIS.

Est-ce vous?
Vous, malheureux!

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords! vous! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez: mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur;
Je suis un libertin, mais point menteur;
Et mon esprit, que le trouble environne,

Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène;
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou; je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne:
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galants.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçants, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je ouï! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur:
Tout ce qui fait respecter l'innocence,
S'armait pour elle, et prenait sa défense.
J'ai recouru dans ces premiers moments
A l'art de plaire, aux égards séduisants,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence;
Mais pour réponse, Acanthe à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main:
Dans cet état, sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,

J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentiments, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère.
De vous surtout elle a parlé long-temps....

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égarements
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis,
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie.
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,

Elle retombe, et s'écrie éperdue :
« Ah ! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
« C'est lui.... je meurs.... » A ces mots je frémis ;
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement ;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsqu'Acanthe en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS.

Quel jour pour moi ! tout m'étonne et m'afflige.
La belle Acanthe est donc de ma maison !
Mais sa naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son père ;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante !

Fut criminelle en fesant naître Acanthe ;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acanthe, hélas ! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse ; et je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur ;
Il ennoblit la honte de ses pères ;
Et cependant, ô préjugés sévères !
O loi du monde ! injuste et dure loi !
Vous l'emportez....

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi ;
Parlez, madame, avez-vous vu son frère ?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu ; sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi ; mais, entre nous,
Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais Acanthe !

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ! sa naissance illégitime !...

DORMÈNE.

Hélas !
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, relisant un papier qu'il a gardé.

Sa mère était sans crime ;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime ;

On la trompa ; son destin fut affreux.
Ah ! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'est point coupable, et ses parents
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village !
A ce beau sang faire un pareil outrage !

DORMÈNE.

Elle est sans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMÈNE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien !
Riches et grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire ;
Et vous n'osez donner le superflu !
O juste ciel ! qu'avez-vous résolu ?
Que faire enfin ?

DORMÈNE.

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure ; et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMÈNE.

Le comte votre père,

Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen; et c'est lui qui ravit
A cette Acanthe, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop.... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux....

DORMÈNE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais.... lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÈNE.

Comment trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas!...
Madame, un mot: conseillez-moi de grace;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place?

DORMÈNE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMÈNE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... Mais, madame,
En quel état est Acanthe?

DORMÈNE.

Son ame

Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti : je vous laisse ;
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DORMÈNE.

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acanthe il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ?... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ?... demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courtisée ;
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien ;
Mais qu'il est triste, ô ciel ! de n'aimer rien !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, chevalier, je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose; entre nous,
J'étais tout près de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh! non, je vous le jure;
Mais par l'hymen tout près de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi: mais que dira Dormène?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hasard le mot d'hymen se lit?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai; c'est là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne;
Mais à la fin m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer?

LE MARQUIS.

Eh bien! si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, et sans me compromettre;
Car, en effet, si j'avais pu promettre,

Je ne pourrais balancer un moment:
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite et mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre, et commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh! j'accours, monseigneur,
Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien?

COLETTE.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs! ah! l'homme magnifique!
Le beau présent! que monseigneur est bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je serai la première:
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi;
L'une des trois est déjà fort contente:
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acanthe,
Que devient-elle? on va la marier,
A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux; j'en suis charmée.
Ma chère Acanthe!

LE CHEVALIER, en regardant le marquis.

Elle doit être aimée,
Et le sera.

LE MARQUIS, au chevalier.

La voici; je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ma chère Acanthe, on t'avait fiancée,
Moi déboutée; on me marie.

ACANTHE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTHE.

Le ciel en soit béni!
Et depuis quand?

COLETTE.

Eh! depuis tout-à-l'heure.

ACANTHE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant monseigneur.
Ah! la belle ame! ah! qu'il est plein d'honneur!

ACANTHE.

Il l'est, sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acanthe:
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune; et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière:
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité.
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTHE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été sitôt faite.
Mon cœur ressent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle est heureuse, et je ne le suis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton ame?
Peut-on souffrir quand on est grande dame?

ACANTHE.

Va, ces seigneurs qui peuvent tout oser
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'est ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains! c'est bien tout le contraire:

Rien n'est plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acanthe, on t'aime assurément.
Le chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand seigneur qu'il est.... cela t'afflige?

ACANTHE.

Mais monseigneur le marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTHE.

Du chevalier je déteste l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau seigneur poursuivie, adorée;
Un mariage en un moment cassé
Par monseigneur, un autre commencé:
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi; n'est-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTHE.

Allons, fuyons.

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre:
Le marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE, à Acanthe.

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER, à Acanthe.

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTHE.

Osez-vous bien paraître en ma présence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTHE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(à Colette qui veut s'en aller.)
Ah! reste ici: ce ravisseur m'accable....

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, à Acanthe.

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur?

ACANTHE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser;
Je fus surpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, madame.

ACANTHE.

Madame! à moi? quel nom vous me donnez!
Je sais l'état où mes parents sont nés.

COLETTE.

Madame!... oh! oh! quel est donc ce langage?

ACANTHE.

Cessez, monsieur; ce titre est un outrage;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acanthe, et mon nom doit suffire:
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'est cher: allez, vous oublirez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTHE.

Qui? moi, monsieur!

COLETTE, à Acanthe.

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentiments.

ACANTHE.

Je ne sais pas quel dessein vous anime;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais;
J'en serai digne, et je vous le promets.

ACANTHE.

Je le désire, et me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, et me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon, double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grace, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi, je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, et j'en enrage.
On vient, adieu; suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ACANTHE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTHE.

Hélas! madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,

Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTHE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de si charmants appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort, et surtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTHE.

Moi? madame?

DORMÈNE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTHE.

Elle!... Est-il vrai?

DORMÈNE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; oui, vous êtes ma sœur.

ACANTHE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTHE.

De Laure je suis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître?

Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, monsieur, et dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvements dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous sera dit.

DORMÈNE.

Dans ce moment, Acanthe, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTHE.

Laure est ma mère, et je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMÈNE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTHE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De monseigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTHE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi, de son sang! Ah! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit; je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé.... je ne sais quoi l'accable:
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTHE.

Ah! je le vois.

SCÈNE VI.

ACANTHE, DORMÈNE, DIGNANT, LE CHEVALIER; LE MARQUIS, au fond.

LE MARQUIS, au chevalier.

Il ne sera pas dit
Que cet enfant ait troublé mon esprit:
Bientôt l'absence affermira mon ame.
(apercevant Dormène.)
Ah! pardonnez: vous étiez là, madame!

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi?... point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang-froid je règle ma conduite.
De son destin Acanthe est-elle instruite?

ACANTHE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits:
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux!

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez!
(à Dormène.)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance?

DORMÈNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas:
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.

Je le sais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grace,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble et sage,
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

DORMÈNE.

Ma surprise
Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que, ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi : mais je fais plus, madame,
Je vous soumets l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur ;
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur ?

DORMÈNE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et.... vous.... Acanthe....

ACANTHE.

Eh bien ! mon protecteur....

LE MARQUIS, à part.

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

ACANTHE.

Quoi ! monsieur....

LE MARQUIS.

Acanthe.... vous.... qui venez de renaître,
Vous, qu'une mère ici va reconnaître,

Vivez près d'elle ; et de ses tristes jours
Adoucissez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie ;
Je veux.... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant et doux.
Votre fortune, Acanthe, est assurée ;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu.... mais goûtez toutes deux,
Dormène et vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées....
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux.... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente ?
Quoi ! vous pleurez ?

ACANTHE.

Je suis reconnaissante,
Je suis confuse.... Ah ! c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'est pas la fortune que j'aime....
Mon état change, et mon ame est la même ;
Elle doit être à vous.... Ah ! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités !
Qu'avez-vous donc ? qu'ai-je fait ?

ACANTHE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah ! qu'as-tu dit ?

ACANTHE.

La vérité, madame ;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus....
Acanthe....

ACANTHE.

Hélas !...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus ?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille ;
Elle retrouve un frère, une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux :
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... Oui, mon ame est vaincue.
Dormène et Laure, Acanthe, et vous, et moi,
(à Acanthe.)
Soyons heureux.... Oui.... recevez ma foi,
Aimable Acanthe ; allons, que je vous mène
Chez votre mère ; elle sera la mienne,
Elle oublîra pour jamais son malheur.

ACANTHE.

Ah ! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur,
Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

FIN DES VARIANTES DU DROIT DU SEIGNEUR.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES.

1767.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION EN 42 VOLUMES.

La Comtesse de Givry fut jouée, dans l'hiver de 1782, sur le petit théâtre de M. le comte d'Argental. Le succès qu'elle y obtint détermina les comédiens italiens à la demander; et ils la représentèrent pour la première fois, sur leur théâtre, le 4 juin de la même année. Quoique cette pièce soit une des plus faibles productions de M. de Voltaire, le public l'accueillit avec les égards dus à la mémoire de l'auteur ; plusieurs endroits furent vivement applaudis, et le dénouement surtout produisit beaucoup d'effet. Madame Verteuil remplissait le rôle de la Comtesse, et Grangez celui du Marquis. Nous avons dû consigner ici ce fait, dont les journaux du temps font mention, et qui a échappé aux recherches des éditeurs qui nous ont précédés.

PRÉFACE

IMPRIMÉE DANS L'ÉDITION DE 1767.

Cette pièce de société n'a été faite que pour exercer les talents de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse, du comique, du tragique, de la morale, et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grace au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce : mais il avait déjà paru dans *la Partie de Chasse*, représentée sur le même théâtre; et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler *.

* M. de Voltaire avait changé le dénoûment de cette pièce dans l'édition qu'il préparait; et c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.

HENRI IV.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le marquis.

MADAME AUBONNE, nourrice.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maison.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

DOMESTIQUES, COURRIERS, GARDES.

SUITE DE HENRI IV.

La scène est dans le château de la comtesse de Givry, en Champagne.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table; UN COURRIER, en bottes, à côté. MADAME AUBONNE, nourrice, coud; et BABET file à un rouet. UNE SERVANTE prend des mesures avec une aune; une autre balaie.)

L'INTENDANT, écrivant.

Quatorze mille écus!... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh! oui.

BABET.

Que ce jour sera beau!
Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!

MADAME AUBONNE, cousant.

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

MADAME AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfants.
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son temps.

LE COURRIER, à l'intendant.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère...
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

MADAME AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,

Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(Madame Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou; une servante qui balayait s'approche, et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

MADAME AUBONNE, se levant.

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, écrivant.

Le roi...
Quatorze mille écus en six mois...

LE COURRIER.

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, écrivant.

Je m'y perds quand j'y pense!...
Le roi les rencontra... son auguste clémence...

BABET.

Leur fit grace sans doute?

(Ici, tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

« Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,
« Et s'il en avait plus, vous auriez davantage. »

TOUS ENSEMBLE.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout; le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

MADAME AUBONNE.

Je l'aime!

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse admise à l'audience,
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
« Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
« Ils me pressent de même au milieu des combats. »

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

MADAME AUBONNE, se remettant à l'ouvrage.

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui

Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir, près d'un couvent...

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit... la voilà... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure...
Quatorze mille écus !... et cela clair et net !...
On en doit la moitié... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(Il sort.)

BABET, reprenant son rouet.

La nourrice toujours dans son chagrin persiste,
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, et j'en suis bien marri.

MADAME AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

MADAME AUBONNE.

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh ! non ;

Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

MADAME AUBONNE, cousant.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, écrivant.

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; GUILLOT, accourant.

GUILLOT.

Ah! le méchant marquis! comme il est malhonnête!

MADAME AUBONNE.

Eh bien! de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent:
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul; mais deux!

BABET.

Bon, c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

MADAME AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, écrivant.

La chose est mal pourtant... Madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?... Tu dis
Que je plais à monsieur?

GUILLOT.

Oh! tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc?

MADAME AUBONNE.

Quelle sotte folie!
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui dans la maison
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même:
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois?
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file;
Ils vous écrèment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesants soufflets que j'ai reçus en gage.

MADAME AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!... j'entends si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT, se levant.

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah! tous les grands seigneurs se ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant...
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, et que partout on vante;
Madame la comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

(Tous se lèvent.)

LE MARQUIS.

Mon vieux feseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet; bonjour, ma vieille bonne...
(à Guillot.)
Ah! te voilà, maraud; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis!

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh! de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

MADAME AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant,
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.

Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, et pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez; le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là? quoi, dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner;
Je vois qu'il a raison.

MADAME AUBONNE.

Fi! quel discours infame!
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

MADAME AUBONNE, pleurant.

L'ingrat!

GUILLOT, dans un coin.

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Eh! si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, écrivant.

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(à Guillot, qui est dans un coin.)
Donnez-m'en donc bien vite... Ah! ah! je t'aperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! qu'est-ce que je vois?
Je le cherche partout: que ses mœurs sont rustiques!
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

MADAME AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous; mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice;
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit: on pourra l'attendrir.

MADAME AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort long-temps, vous sauvâtes sa vie:

Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laissez-moi lui parler.

MADAME AUBONNE.

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son ame!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE, à l'intendant.

Et vous, tout est-il préparé?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(à ses gens.)
Laissez-moi, je vous prie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,

Par leurs soins vigilants révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre :
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre
Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Fesait assidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour,

De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du seul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup; mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur:
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis: pourquoi? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu;
Leur ame en est empreinte; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:

Julie est autre chose, elle est fort à mon gré;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive et la courtise;
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentiments.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respects, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, se détournant.

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère.

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.

Je ne veux point agir en soldat mercenaire;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang, sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant, si j'étais à ta place.
Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade est bizarre!

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT, prend la main du marquis et la baise.

Je révère,
J'ose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit... Quel bruit, quel tintamarre!

SCÈNE VII.

PLUSIEURS DOMESTIQUES en livrée et d'autres gens entrent en foule. GUILLOT, BABET sont des premiers. JULIE, MADAME AUBONNE, dans le fond; elles arrivent plus lentement. LA COMTESSE est sur le devant du théâtre avec LE MARQUIS et CHARLOT.

GUILLOT, accourant.

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin; mais qu'il á bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive sitôt; c'est ce soir qu'on l'attend:
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très-beau.... C'est lui. Les filles du village

Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh ! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, allant et venant.

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'est lui;* la chose est claire.

L'INTENDANT, arrivant à pas comptés.

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellents pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors et des trompettes,
Des feseurs d'acrostiches, et des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins;
On le crie au village, et chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire :
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.

Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon dieu, que ce Charlot m'ennuie!

(Ils sortent: la comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus:
Il servira le roi; je ferai sa fortune:
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

MADAME AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

MADAME AUBONNE, tristement.

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

MADAME AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

MADAME AUBONNE.

Mon fils!.... Madame.... allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros, et des belles.

CHARLOT, dans un coin.

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

MADAME AUBONNE.

Très-belle et très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre;
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh! mon dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Eh bien ! belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché;
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il ose être jaloux, et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère:
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs, et son ton brusque, et sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

MADAME AUBONNE.

Parlez net;
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï.

JULIE.

Tout autant qu'haïssable:
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.

De quinze ans de bontés je dois trop me louer :
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentiments, mes chagrins et mes vœux.

MADAME AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi, que devenir, comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

MADAME AUBONNE.

Hélas !

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner; ton avis en impose;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer....
Mais réponds donc.

MADAME AUBONNE.

Hélas !.... oui, ma belle Julie...
(en pleurant.)
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

Madame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,

Est galant et poli !.... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

MADAME AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi [a].
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques :
Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;
Oui, je voudrais servir Henri quatre et madame.

JULIE, à madame Aubonne.

La bonne, vous pleurez !

MADAME AUBONNE.

J'en ai sujet : mon ame
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi ! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir
Voir un fils si bien né, si rempli de courage,
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

MADAME AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste, il est touchant, ma bonne;
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?.... Çà, dites-moi, Charlot....
Non... monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot.... convient mal.... à toute sa personne !

MADAME AUBONNE.

Oh ! les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot.... Ma bonne !

MADAME AUBONNE.

Eh quoi ?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis ?
L'art n'a rien pu sur l'un ; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

MADAME AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui....
Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Cela n'est point étrange :
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet....
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous seule en servez.... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon dieu non...
Vous chantez à merveille ; et votre voix, je pense,

Bien mieux qu'un violon marquera la cadence:
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

MADAME AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(Elle s'assied; ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix;
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, après avoir dansé un seul couplet.

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût sans doute ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne.... Ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!.... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

MADAME AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot, qui répète l'air.

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.

MAJEUR.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah! si de votre cœur
Il était vainqueur!
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III.

JULIE, CHARLOT; LE MARQUIS entre, et les voit danser, pendant que MADAME AUBONNE est assise et s'occupe à coudre.

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir!.... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis!

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup? et les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer,
Mon cœur le méritait, il l'osait espérer.
(en montrant Julie.)
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir;
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

MADAME AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon, je te défends.... à toi,
(Charlot le regarde fixement.)
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

MADAME AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh ! comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous.... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

MADAME AUBONNE.

Eh bien! vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr.... Monsieur, prenez-y garde *;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur....

LE MARQUIS, menaçant Charlot.

Si....

CHARLOT.

Quoi ? si ?

* On trouve dans l'édition donnée par M. Palissot, une correction assez heureuse, qui rectifie cette mauvaise rime échappée à Voltaire ; la voici :

Monsieur, vous méritez une telle algarade :
Vous vous faites haïr ; et ce ton vous dégrade.

MADAME AUBONNE, se mettant entre deux.

Mes enfants, paix! paix! paix!
Eh mon dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi;
(en regardant Julie.)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! misérable...

JULIE.

Encore!

MADAME AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place :
Tout ira bien, cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut;
Je n'aurais pas beau jeu : c'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis :
Qu'ai-je fait! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

MADAME AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

MADAME AUBONNE.

O fortune! ô destin! que tout change à ton gré!
Du public cependant respectons l'allégresse:
Trop de monde à présent entoure la comtesse;
Comment parler? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel?

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse :

Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

MADAME AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

MADAME AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudents, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

MADAME AUBONNE.

Hélas! tout dès long-temps trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

MADAME AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux, je ferai mon devoir;
Je serai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V.

JULIE, MADAME AUBONNE, BABET.

BABET, accourant avec empressement.

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

MADAME AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête

Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savants;
Ce spectacle admirable attirait les passants;
Les filles l'entouraient; toute notre séquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer, et Charlot au contraire
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit :
Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé!

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

MADAME AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCÈNE VI.

JULIE, MADAME AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, en criant.

Ah! mon dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi?

MADAME AUBONNE.

Qu'est-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

MADAME AUBONNE.

Ah! mon dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu.
Pas grand'chose.

MADAME AUBONNE.

Eh! butor! dis donc vite, de grace,
Ce qui s'est pu passer, et tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas! tout est passé. Le marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

MADAME AUBONNE.

Ah! malheureuse!

JULIE.

Hélas! vous répandez des larmes!
Mais ce n'est pas Charlot; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin: « Charlot, garde-toi bien
« D'attendre monseigneur, il ne ménage rien;
« J'ai trop à mes dépens appris à le connaître:
« Va-t'en: il ne faut pas s'attaquer à son maître. »
Mais Charlot lui disait: « Monsieur, n'approchez pas. »
Il s'est trop approché, voilà le mal.

MADAME AUBONNE.

Hélas!
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus temps.

MADAME AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

MADAME AUBONNE, en pleurant.

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; et presque au même instant,

Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre et qu'on ne sorte,
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible et si tendre;
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils... Le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

MADAME AUBONNE.

Quelle mort! et par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant:
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET, à Guillot.

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir :
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource ?

GUILLOT, à Babet.

Écoute;
Il en disait de moi l'an passé tout autant;
Il croyait m'enterrer, et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfants, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

MADAME AUBONNE.

J'en mourrai... mais allons, le dessein en est pris.
(Elle sort.)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit et des cris chez madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT; TROUPE DE GARDES; CHARLOT, au milieu d'eux.

CHARLOT.

J'aurais pu fuir sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Ellé ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.
(à l'intendant.)
Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...
Adieu... Conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, à ceux qui emmènent Charlot.

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes, tour à tour,
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras;
Par une fausse porte elle s'est éclipsée:
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée;
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?
Le roi viendra bientôt: son seul aspect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace

D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'état, déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien, dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah, mon dieu! la misère!
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi! Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis;
On ne dansera point, plus de fête... Ah, madame!
Que de maux à la fois!... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin:
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartements.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, soutenue par deux SUIVANTES.

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie;
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.)

LA COMTESSE, se jetant dans un fauteuil.

O ma chère Julie! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère; et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort.... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte:
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grace?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé;
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, en pleurant.

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère....

LA COMTESSE, se levant.

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère.... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine;
Ma douleur me suffit.

(On entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine?

(Le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi [b]!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Ce n'est pas lui, madame, hélas ! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue :
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue ;
J'avais pris des chevaux ; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grace.

LA COMTESSE.

Quoi ! malheureuse ! as-tu paru devant le roi ?

MADAME AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :
Ce monarque adoré ne rebute personne :
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne :
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !
Laisse-moi.

MADAME AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère :
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je ? juste Dieu ! pourrais-je m'en flatter ?
Ah, Julie ! entends-tu ?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

MADAME AUBONNE.

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage

Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière :
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras;
Ce malheureux enfant touchait à son trépas;
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler;
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie! heureux jour! heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI ET TOUTE SA COUR; CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends graces au ciel, dont la bonté suprême,
Par le coup inouï d'un étrange moyen,
A fait votre bonheur, et préparé le mien.

Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

FIN DE CHARLOT.

VARIANTES DE CHARLOT.

a Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, et, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

MADAME AUBONNE, en soupirant.

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

. . . . . .

b

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel! il vient chez moi!

SCÈNE V.

LE COURRIER, en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.

JULIE.

Charlot sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison.

(On prépare trois fauteuils.)

LA COMTESSE, allant au devant de lui.

Ah! monsieur; vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, madame; ici le roi m'envoie:
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(à Julie qui veut sortir.)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi,
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(Il s'assied entre elles.)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi:
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande et bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique:
On le crut mort long-temps; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs:
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe: ah! grand dieu!

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.
Mais.... serait-il bien vrai?...

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourments,
D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture:
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé: des témoins entendus
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il sait sonder les cœurs;
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
Que pour aimable et brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je; oui, c'est lui, je l'ai vu:
Frappé de son aspect, j'en suis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant; mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore;
Elle vient; la voici qui tombe à vos genoux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

MADAME AUBONNE, se jetant aux pieds de la comtesse.

J'ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous :
Je dois vous pardonner puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(La porte s'ouvre : Charlot paraît avec tous les domestiques.)

CHARLOT, dans l'enfoncement, avançant quelques pas.

O destinée affreuse!
Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE, courant à lui.

Dans mes bras, mon cher fils!

CHARLOT.

Vous, ma mère?

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE, le tenant embrassé.

Oui, reconnais ta mère; oui, c'est toi que j'embrasse;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(Le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils !

CHARLOT, marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.
(Tout le monde, crie.)
Vive le roi ! le roi ! le roi ! vive le roi !

FIN DES VARIANTES DE CHARLOT.

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ,

EN CINQ ACTES.

1767.

AVERTISSEMENT.

Le fond de cette comédie est tiré des mémoires du temps. L'histoire des deux dépôts est assez connue. Le dépositaire infidèle était grand-pénitencier de Notre-Dame : le poète, soit par respect des convenances, soit pour la commodité du théâtre, en fit un marguillier cagot et fripon qui cherche même à s'emparer de l'autre dépôt, en se proposant pour époux à Ninon : celle-ci paraît se prêter à cette idée, et démasque le fourbe.

La pièce avait été envoyée depuis quelque temps à la Comédie Française, et l'on se préparait à la jouer. Mais les hypocrites intriguèrent, et des ordres supérieurs en interdirent la représentation. M. de Voltaire, obligé de retirer sa pièce, la fit imprimer en 1772.

Nous avons puisé dans cette première édition un assez grand nombre de variantes dont les éditeurs de Kehl avaient omis de tirer parti. (*Édition en* 42 *vol. in*-8°.)

PRÉFACE.

L'abbé de Châteauneuf, auteur du *Dialogue sur la musique des anciens*, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote suivante :

« Molière nous cita mademoiselle Ninon de L'Enclos comme « la personne qu'il connaissait sur qui le ridicule fesait une plus « prompte impression, et nous apprit qu'ayant été la veille lui « lire son *Tartufe* (selon sa coutume de la consulter sur tout « ce qu'il fesait), elle l'avait payé en même monnaie par le « récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat à « peu près de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des « couleurs si vives et si naturelles, que si sa pièce n'eût pas été « faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant il « se serait cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi « parfait que le *Tartufe* de mademoiselle L'Enclos. »

Supposé que Molière ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévôt, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartufe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de Ninon de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs ; il me répondit que non ; mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui ; il courut après moi

sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gage à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par-devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle L'Enclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot *; le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle L'Enclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même, dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers; ce qui serait aujourd'hui insupportable.

* Le grand-pénitencier de Notre-Dame.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été « de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne « heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les « hommes et pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a « toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni « coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'indis- « crétion, la malignité, l'envie, et tous les autres défauts, qui, « pour être ordinaires aux femmes, ne blessent pas moins les « premiers devoirs de la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des passions selon « ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engage aussi, par une suite « nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement dans l'un « que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle « n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion dans l'injustice « qu'ont les hommes de tirer vanité de la même passion à la- « quelle ils attachent la honte des femmes, jusqu'à en faire « leur plus grand, ou plutôt leur unique crime, de la même « manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et que « la probité, qui comprend toutes les autres, est une qualifi- « cation aussi inusitée à leur égard, que si elles n'avaient au- « cun droit d'y prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce ; et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle Ninon L'Enclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans ; mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE L'AINÉ, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE LE JEUNE, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'AVOCAT PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie [a].

MADAME AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

La scène est chez mademoiselle Ninon de L'Enclos, au Marais.

LE DÉPOSITAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie [b]
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime :
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien! vous aimez donc cette petite Agnant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;

Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine.
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talents.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps[c],
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaîté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent;
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pigrièche,
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,

Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux-esprits :
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie :
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah ! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas [d].
Aimez-la, quittez-la; mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite *.
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance [e] :
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parents;
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfants.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

* Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime;
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir; il l'a dit devant moi:
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.

Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère;
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je suis débauché; mais, parbleu, j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond; sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guère;
Il méprise le monde : eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir : l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux :
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunessse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit;
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.

Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE; M. GARANT,
en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds....

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesants.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence!.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigents;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,

Si bon pour ses amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, le contrefesant.

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfants.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens, et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé....
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui! son testament le fait assez connaître.

Je les dois recevoir en louis trébuchants.

NINON.

Eh bien ! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique ;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé, monsieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que, par quelque artifice,

J'éludasse les lois de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout.....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois;
C'est mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,

De mauvais sentiments.... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise....
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance....
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence....
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui, ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ?....

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui....

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédirons ; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confirai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez, le monde....

NINON.

Ah, monsieur !

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser.
Être considéré, s'intriguer, s'avancer ;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah ! la lourde cassette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela ?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste

De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste
Étant contraint de fuir Gourville me laissa;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfants le peu qu'il en demeure :
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours; je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON, à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon :
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité : la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cent mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent;
Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu....

(Il fait deux pas, et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh! fi donc!

M. GARANT, revenant encore, la tirant à l'écart.

La débauche, hélas! de toute espèce
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem! que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame....

(bas, à Ninon.)

Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah! mon dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô ciel! est-il possible?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT, à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe.

NINON, à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCÈNE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule.
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais, pour les gens senses,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame:
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien ! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait ?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les savants sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec !
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec ;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré :
De lui dire deux mots je me suis hasardée ;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(en élevant la voix.)
« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû ;
« Monsieur, c'est de l'argent. » Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait, avec Picard, un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
« Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus. »

« Hem ! qui? quoi? m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
« Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
« Je ne me mêle point de ces pauvretés-là. »
— « Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
« Pourquoi boire? a-t-il dit, fi ! rien n'est si vilain
« Que de s'accoutumer à boire si matin! »
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre :
« Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
« Tout ce qu'il vous plaira pour la commission. »
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différents,
Alors que son caprice a formé ces enfants.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur;
J'ai toujours remarqué, sans trop osé le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains :
Il a le cœur très-bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,

Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée;
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net, et je veux, à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion,
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de syndérèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets;
En son nom prudemment les messages sont faits :
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux; et je crains cette mère.

Prenez bien garde, au moins, vous vous y méprendrez.
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison:
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le père, et chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GOURVILLE L'AÎNÉ, tenant un livre; LE JEUNE GOURVILLE. Tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisirs, et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?

Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite [h],
Me font pitié, monsieur; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles :
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter.
Allez dans le beau monde; allez-vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux [i],
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE GOURVILLE.

Quoi! tout seul dans un désert?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE, riant.

Madame Aubert!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui! madáme Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui : mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chez sa cousine?...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh! oui.

LE JEUNE GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre...

LE JEUNE GOURVILLE, en l'embrassant.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abîme;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(Il s'assied, et ouvre un livre.)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien, à mon sens,
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(Il lit encore.)
C'est bien dit : oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchants je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,

Les vains amusements, les spectacles, les belles.

(Il se lève.)

Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs;
De se dire en secret : Me voilà sans désirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage;
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage!
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et malgré ses écarts, elle a des sentiments
Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais...

(Il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde :
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir...
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que vous m'obligez! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh! eh!...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit... Mon dieu, je vous les laisse.
Vous voulez bien encore en être embarrassé?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNE.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste et très-bon; mais il est inutile :
La maison est à vous; gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux;

Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux : mais l'honneur a ses droits;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice :
« Sortez de la maison, et rendez-vous justice ? »
Cela n'est-il pas dur ?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager [k].
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce.... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains !... Grace au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais [l].

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent,
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance[m].
Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis,
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages[n],
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante:
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(Il lève son genou.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, en signant.

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine....
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous m'enchantez!

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier.
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savants pleins de grec, de brillants orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate;
Je suis Alcibiade: ah! que cela me flatte [o]!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savants et vertueux.

Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre :
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AINÉ.

NINON, à Gourville l'aîné.

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien! où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE L'AINÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Eh mais!... j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE L'AINÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE L'AINÉ.

Des docteurs très-savants.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE L'AINÉ.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez; c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur:
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais; vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté;
Faux... avec fausseté; ses allures secrètes,
Sombres....

NINON, riant.

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger...
Vous en riez?

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir;
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite

M. GARANT.

Pour moi, je l'abandonne, et je le déshérite;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfants à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté *P*;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.. De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis;
Prenez un parti sage... Écoutez... cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Était-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord :
De notre ami défunt c'était le coffre-fort;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule [q],
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente [r],
Madame Esther, vous garde une amitié constante;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi, monsieur! que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner [s],
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture [4]
Pleine de confiance et d'une amitié pure :
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh! oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance :
Il faut que le crédit augmente votre aisance [5];
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot-de-vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune
Placer à cent pour cent ma petite fortune;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire.
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissants;
Mais en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :

Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien! j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh, mon dieu! c'est par là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui; la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!... quelles puissantes armes

M'ont ôté pour jamais ma chère liberté !...
De quel excès d'amour je me sens tourmenté !...

NINON.

Mon Dieu ! finissez donc ; vous me tournez la tête,
Sortez.... n'abusez point de ma faible conquête....
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat ! eh ! mais oui.... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune ?

NINON.

Plus vous parlez et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, le contrefesant.

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON.

Quel indigne animal, et quelle ame de boue !
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle, il peut l'être, sans doute;
Mais l'Intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien! Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier: quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah! c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier.... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,

D'autres amants viendront; tu me planteras-là :
Des filles de Paris je connais trop l'allure;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs,
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent;
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parents.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talents;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon dieu, comme en amour on va vite à présent!
Je ne l'aurais pas cru: car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps: on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires

Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause :
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas [1].

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;
Tenons la chambre propre : allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déjà maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher.... « Cocher, chez le notaire. »
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons : plaisir de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, dans le fond.

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit....

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ, s'assied.

Je ne puis me tenir : ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés et alongent le cou.)

LISETTE.

Mon dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert[z].

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages :
J'y vais; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien! jusqu'à présent
La chose est très-commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie :
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente :
Il sort, je reste seul; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
« On a dîné partout, me dit-elle; il est tard :
« Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
« Mais je vous ennuirais.... » J'accepte cette fête.
Le repas était propre et très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! oui : ce vin grec la rendait plus jolie ;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs :
Je l'entendais parler, je la voyais sourire [aa]
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive :
Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,

En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très-fâcheux :
Il m'applique un soufflet; je suis assez colère,
J'en rends deux sur-le-champ : nous nous roulons par terre;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait;
Et j'entendais de loin madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE, L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissants et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier, et la rue :
On crie, on nous sépare; un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin :
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,

Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh! madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, tout essoufflé.

Ah, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette, à part.

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(prenant Lisette à part.)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie [bb];
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh! mon dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous : qu'a-t-on donc fait ici?
(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, sur le devant.

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(à Lisette; il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais; comptez sur moi.

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette.

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte.

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
(revenant à Gourville l'aîné.)
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias!

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidèle
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(Il sort.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère est un bon cœur, il oublie aisément:
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCÈNE IV.

GOURVILLE L'AÎNÉ, L'AVOCAT PLACET, en robe.

L'AVOCAT PLACET, toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourville l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très-humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, M. Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais,
Depuis deux ans, je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause...

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement,
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme

Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé,
Par vos productions, bien de la tablature.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui? moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même; et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains :
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères;
A nos yeux clairvoyants le poison s'est montré.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas;
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! c'est une coquine; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les serments coûtent peu, monsieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infames visites[cc],
Le viol dont partout vous êtes accusé,

Un mari trop bénin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel !

L'AVOCAT PLACET.

Poursuivons.... Vous connaissez la mère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc?

L'AVOCAT PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille, et très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure [dd],
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien:
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,

Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte et vous et vos billets!
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'intention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche;
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les lois sauront punir cet excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu:

Je joue et je perds tout; certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde!
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE L'AÎNÉ, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, accourant.

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée....

GOURVILLE L'AINÉ.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande :
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur :
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour mieux y parvenir, sont avec elle entrés :
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh bien! que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas *ff.*

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.

Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévôts du quartier, et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie;
Je renonce à jamais à la théologie:
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon...

LISETTE.

Ah! la femme est si faible!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappants le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières;
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières:
Un abbé, grand ami de madame Ninon,

Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette;
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant:
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère:
Mais on voit des marchés non moins extravagants,
Et Paris est rempli de ces événements.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie:
Tout passe et tout renaît; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère?
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement.
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;

Mais il faut bien un peu décrasser un pédant :
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe;
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon! tout s'apaisera;
Car enfin tout s'apaise : un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon-homme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ, poursuivi par MADAME AGNANT; M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, courant.

Au secours!

MADAME AGNANT, courant après lui.

Au méchant!

M. AGNANT, courant après madame Agnant.

Qu'on l'arrête!

L'AVOCAT PLACET, courant après M. Agnant.

Au voleur!

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'ai le nez cassé!

MADAME AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme,
Es-tu morte en effet?

MADAME AGNANT.

(à Gourville l'aîné.)

Non.... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, madame, pardon!

MADAME AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés!

MADAME AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

MADAME AGNANT.

(au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers tu parais un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable;
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà:
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

MADAME AGNANT.

Je n'ai rien à peser; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la partout où vous la trouverez,
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

MADAME AGNANT.

Eh bien! vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu!

LE JEUNE GOURVILLE, à part, à son frère.

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, je n'y puis tenir; tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, prenant madame Agnant à part.

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, à son frère.

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaisant visage!

MADAME AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis...

LE JEUNE GOURVILLE, fesant signe à son frère.

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

LE JEUNE GOURVILLE, prenant les lettres.

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire

Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche; madame Agnant se jette dessus et en prend une.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

MADAME AGNANT, à Gourville l'aîné.

Fripon,
Nîras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignements dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

MADAME AGNANT, prenant des lunettes.

Écoute... « La vertu que je veux vous montrer
« Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
« Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide... »
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE GOURVILLE, versant à boire à M. Agnant.

Voisin!

M. AGNANT.

De la vertu!

LE JEUNE GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(à madame Agnant.)

Madame, goûtez-en.

MADAME AGNANT, ayant bu.

Peste! il est admirable!

LE JEUNE GOURVILLE, à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table;
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE GOURVILLE, à l'avocat Placet.

Et vous?

L'AVOCAT PLACET boit un coup.

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE GOURVILLE en présente à son frère.

Vous, mon frère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux;
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux;
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie;
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.
(à madame Agnant.)
Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour:
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

MADAME AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie;
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment:
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant:
Il me rendra justice.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme.

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

MADAME AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, en buvant, et le regardant ensuite fixement.

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous:
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

MADAME AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, toujours assis, et le verre à la main.

C'est votre faute aussi, ma femme; et, franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant;
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement :
Sur tous les marguilliers on sait votre influence;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader! et quoi?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

MADAME AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien....

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(Il sort.)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE JEUNE GOURVILLE, prenant par la main M. ET MADAME AGNANT, et se mettant entre eux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

MADAME AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée :
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?.... fi! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche:
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, toujours bien fixe, et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens?

L'AVOCAT PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains: j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissension,
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

MADAME AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destin fatal
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal;
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte:
Madame, c'est à moi de réparer sa faute;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

MADAME AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien, un cadet de Basse-Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

MADAME AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

MADAME AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

MADAME AGNANT, à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

MADAME AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils!

LE JEUNE COURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

MADAME AGNANT.

Ils ne le seront plus.

(Elle le pousse.)

Cent mille francs.... Allez.

M. AGNANT, le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

MADAME AGNANT, lui fesant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, lui fesant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, en le retournant.

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonsoir.

MADAME AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(L'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Mais que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

MADAME AGNANT.

Tout de même : et ma fille? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de souflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

MADAME AGNANT.

Ça n'arrivera plus.... C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très-certainement;
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,

Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(Il fait un pas pour sortir.)

MADAME AGNANT.

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

MADAME AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

MADAME AGNANT, l'arrêtant encore.

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter.... va, mon fils.... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

MADAME AGNANT.

Tu réponds d'elle!

LE JEUNE GOURVILLE, en s'en allant.

Oh! oui, tout comme de moi-même.

MADAME AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! mon Dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V.

M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela; c'est une dégourdie

Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah! ah!

MADAME AGNANT.

Je voudrais l'égaler;
Mais sitôt qu'elle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires;
Une bonne caboche!

MADAME AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment? cent mille francs!
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

M. AGNANT, MADAME AGNANT, M. GARANT.

MADAME AGNANT.

Eh bien! monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

MADAME AGNANT.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

MADAME AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,

Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

MADAME AGNANT.

Une fortune, à vous!

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens, des patrons, du crédit!
Quels discours!

MADAME AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille;
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

MADAME AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

MADAME AGNANT.

Comment! vous épousez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis, parbleu, touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

MADAME AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

MADAME AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des serments d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

MADAME AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

MADAME AGNANT.

Mon dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, en buvant un coup.

C'est dommage.

MADAME AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

MADAME AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchants caractères.

MADAME AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

MADAME AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah! madame, quel train! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant:
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie:
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois

Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agréments, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parents
La visite importune et les plats compliments;
Sa mère m'excéda par droit de voisinage:
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chère belle-mère;
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amants faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfants, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien:
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième:
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin: tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir:
Pour toi, ton tour approche, et ton affaire est prête.

Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui :
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être, il promet et je donne :
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah ! Picard, quels bienfaits !
(en montrant la bourse.)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand.... et que je ne désire
Rien plus.... sinon qu'il dure.... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés.... mais aide-moi donc, toi ;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah ! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.

Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh, oui!... Mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,

Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrants.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître;
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures.
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah ! vos yeux sont ouverts ;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolents, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes ;
Et ces autres fripons, n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu ;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agréments.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse ;
Je vous vois dans le train de la conversion :
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment ;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire:
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différents de moi:
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré;
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ; GOURVILLE LE JEUNE, amenant M. ET MADAME AGNANT; LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

MADAME AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh! mon dieu je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

MADAME AGNANT.

Est-ce donc ce benêt..... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! soyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

MADAME AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs

Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps :
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grace,
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

MADAME AGNANT.

Ah ! souffrez que je crie ; et quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh ! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien ! je vous promets
Qu'il aura cette somme.

MADAME AGNANT.

Ah ! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve ;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien ! je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. ET MADAME AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère,

Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

MADAME AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend, et chacun se marie.
(à Gourville l'aîné.)
Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

(à Ninon.)
J'y suis bien neuf encore.... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous:
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Jè sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien! tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

MADAME AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. GARANT, après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre; les domestiques derrière.

M. GARANT, serrant la main de Ninon.

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrument,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.
(à madame Agnant.) (à M. Agnant.)
Madame, permettez... un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publîront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble; ils seront enchantés
De votre prud'homie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères?

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

MADAME AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille aussi! sortons de ce franc coupe-gorge.
(montrant le jeune Gourville)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts:
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, arrêtant M. et madame Agnant, et les ramenant tous deux par la main.

Mon dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON, à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des personnages est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien.... là.... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer:
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah! vraiment, je n'ai garde.

MADAME AGNANT, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous?

NINON, à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentiments, et quelles sont mes vues.

MADAME AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, à madame Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

MADAME AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait.... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

MADAME AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, fesant la révérence à la compagnie.

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.

Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfants auxquels il appartient;
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent;
C'est un crime effroyable, et que les lois punissent.
(à M. Garant.)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

MADAME AGNANT, au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt à me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(aux autres personnages.)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus;
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.

Tenez, voilà, je pense, un testament fort sage :
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien :
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour !

MADAME AGNANT.

La brave femme !

NINON, en montrant les deux Gourville.

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagements,
Une plus digne épouse, et d'autres testaments.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, à madame Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, en s'en allant.

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, lui serrant la main.

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

MADAME AGNANT.

Adieu, vil imposteur, qui m'en fit tant accroire *gg*.

M. AGNANT, le saisissant par le bras.

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, se débarrassant d'eux.

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, lui fesant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.

Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons là ce maraud.

LE JEUNE GOURVILLE, à Ninon.

Ah! je suis à vos pieds.

MADAME AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

MADAME AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur, et de sagesse?

FIN DU DÉPOSITAIRE.

VARIANTES
DU DÉPOSITAIRE.

L'édition de 1772 porte :

[a] M. ARMANT *, bon diable, bon ivrogne, bon bourgeois.

MADAME ARMANT, habillée et coiffée à l'antique, grande acariâtre et bonne femme.

[b] Dans cette édition la pièce commençait ainsi :

NINON.

Mon indulgence est grande, et c'est là mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge ;
Mais si j'eus des amants, ils sont tous mes amis.
Malheur aux cœurs mal faits, toujours mal assortis,
Se prenant, se quittant par pure fantaisie,
L'un à l'autre étrangers le reste de leur vie!
Eh bien! vous aimez donc cette petite Armant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Ce n'est point sa beauté, sa grace que je vante,
Mais sa naïveté. Sa douceur est charmante :
Et j'ai su que depuis qu'elle a ses dix-sept ans,
Elle n'a demandé pour grace à ses parents
Que la permission de pouvoir faire usage
De la proximité de notre voisinage :
Elle me vient souvent voir en particulier.
Son esprit me surprend ; son ton est singulier,
Et ne tient point du tout de sa sotte famille.
J'aime sincèrement cette petite fille :
Je voudrais son bonheur ; elle me fait pitié,
Et, je vous l'avoûrai, cette seule amitié

* Le nom d'Armant a été depuis changé par l'auteur en celui d'Agnant

M'engage à recevoir et le père et la mère.
Je me suis aperçu qu'elle avait su vous plaire.
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion.
Un certain avocat, etc.

c Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère est bien revêche,
Sotte.... un oison bridé, devenu pigrièche,
Bonne diablesse au fond. . . . . .

d Ma Sophie est charmante, et ne m'ennuîra pas.

NINON.

Je vous l'ai déjà dit, elle est pleine d'appas :
Mais elle aura du bien; certaine vieille tante,
Dont je sais qu'elle hérite, a mille écus de rente;
Et si dans votre amour vous pouviez persister....
Nous verrons; c'est vous seul qu'il faudra consulter.
Aimez-la, etc.

e Vous saurez à quel point j'avais sa confiance.
Je dois à ses enfants quelque reconnaissance.
Notre union fut pure, et de si nobles nœuds
Seront les seuls liens qui nous joindront tous deux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! je vous dois tout: tant de bonté m'accable, etc.

f NINON, à M. Garant.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'abondance.

g M. GARANT, à Ninon.

J'ai d'honnêtes desseins que je vous confirai :
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète, etc.

h Vos propos indécents comme votre conduite
Me font pitié, etc.

i GOURVILLE L'AÎNÉ.

Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux

Qui nous laissent dans l'ame un vide épouvantable....
Un vide... un repentir... un repentir durable.
Oui, je renonce au monde après cet entretien,
Et je ne vivrai plus qu'avec des gens de bien;
Ou je vivrai tout seul, tout seul.... avec mes livres,
Loin de ces passions dont tant de cœurs sont ivres,
Comme je vous l'ai dit; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort; et je vois avec peine
Que sa mauvaise tête à sa perte l'entraîne.
Qu'Épictète a raison! qu'il peint bien à mon sens, etc.

k M. GARANT.

A la faire sortir a dû vous engager.
Déjà plus d'une fois ici ma conscience
Sur elle et votre frère eût rompu le silence;
Mais j'ai cru vous devoir quelque ménagement.
Je n'en puis plus garder sur ce déréglement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison, etc.

l Pour la philosophie.

m M. GARANT.

Avec tous les dehors que veut la bienséance.
Pour bien faire... écoutez... vendez-moi la maison....
Ou bien passez-moi... là... quelque donation,
Un acte bien secret, etc.
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

n GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cette idée est profonde; il a raison: les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.

o Votre amitié, vos soins, vos conseils, tout me flatte.

p Désespéré, perdu; dans le vice empâté.

q Vous avez amassé justement, sans scrupule....

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

r M. GARANT.

Des gens considérés, même en place importante,
Sont liés avec vous d'une amitié constante;
Et si vous le vouliez, etc.

s NINON.

. . . . . Craindre d'importuner,
Ne les point avertir de nous abandonner, etc.

t M. GARANT.

. . . . . .
Et votre sentiment est ici ma leçon.
Je voudrais... je me sens embarrassé, peut-être
Assez mal à propos, plus que je ne dois l'être;
Je voudrais revenir sur un certain discours
Que vous avez eu l'air d'interrompre toujours.
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture,
Pleine de confiance et d'une amitié pure.
Je vis honnêtement; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il nous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oui; mais le mariage
Ne convient point du tout à mon humeur; je croi,
Par cent bonnes raisons, qu'il n'est pas fait pour moi.
Pour changer, il faudrait qu'une très-grande aisance
Parût à ma vieillesse assurer l'opulence.

M. GARANT.

Eh! je viens vous l'offrir. De nos biens rassemblés, etc.

v Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Et, si vous le vouliez, j'aurais, par ce canal,
Un fortuné brevet de fermier général.

Nous ferions en secret mille bonnes affaires,
Qui produiraient beaucoup en ne nous coûtant guères;
Et votre rare esprit, etc.

x NINON.

Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh! mon dieu! c'est par là qu'on réussit souvent;
Cette monnaie est fausse, elle a du cours pourtant.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.
Il faut l'être à nous seuls, etc.

y Marguillier, receveur, ayant beaucoup d'argent.

z GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Chez la discrète Aubert rendez-vous à dîner.
Avec lui, me dit-il, il y doit amener
Bientôt quelques docteurs, tous savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, etc.

aa Je l'écoutais parler, je la voyais sourire
Avec un agrément que l'on ne peut décrire.
Le poison le plus doux dans mes veines glissait;
J'étais hors de moi-même; elle s'attendrissait...
Nous nous attendrissions.... Monsieur Aubert arrive;
Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'être craintive...
Comme une femme, enfin, prise avec un amant.
Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment?
Aubert est un brutal, et, craignant quelque esclandre,
J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre;
Je sors en maudissant les Auberts, les Garants,
Et donnant de bon cœur au diable les savants.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose! etc.

bb LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(bas à Lisette.)
Lisette, écoute-moi; la petite Sophie
Vient de fuir chez madame, et je te la confie;
Sous sa protection elle vient se placer

Pour éviter l'hymen où l'on veut la forcer.
Mais surtout prends bien garde au moins qu'on ne la voie.

cc Et chez madame Aubert vos secrètes visites,
Cet excès dont partout vous êtes accusé....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

L'AVOCAT PLACET.

Vous. Tout le quartier en est scandalisé;
On connaît les dangers de votre caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel! etc.

dd

L'AVOCAT PLACET.

Au choix de ma personne
Justement résolue, à sa fille elle ordonne
De rompre tout commerce avec vous, et demain
D'être prête à l'autel pour recevoir ma main.
Cet ordre positif l'a soudain décidée.
Du logis maternel elle s'est évadée;
On dit qu'elle est chez vous, etc.

ee J'ai fort bien réussi! Je crois que mes bêtises
Des plus grands libertins égalent les sottises;
Je suis, sans avoir tort, de tout point confondu;
C'est là payer l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, etc.

ff Dans l'édition de 1772, l'acte finit par ce vers.

L'édition de Kehl porte:

gg Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

FIN DES VARIANTES DU DÉPOSITAIRE.

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES,

Traduit de l'anglais de feu M. THOMSON,
par feu M. FATEMA, comme on sait.

1759.

AVIS DES ÉDITEURS.

Cette pièce n'est autre chose qu'une allégorie satirique et transparente, où les conventions du genre ne sont pas même toujours gardées; et M. de Laharpe a fait remarquer que l'auteur, qui a toujours Paris devant les yeux, oublie de temps en temps que sa pièce représente Athènes, l'aréopage, et les prêtres de Cérès.

PRÉFACE

DE M. FATEMA, TRADUCTEUR.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain : elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. Thomson. Le célèbre Addison avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de Caton. Addison pensait que Caton était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que Socrate était encore au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu que celle de Caton. Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Addison regardait Caton comme la victime de la liberté, et Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de trouble.

En effet, *la Mort de Socrate* aurait fait peu d'impression peut-être dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. Richard Steele dit expressément dans le *Tatler*, « qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice « le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. » Le succès de *Caton* ayant enhardi Addison, il jeta enfin sur le

papier l'esquisse de *la Mort de Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'état, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thomson, son élève : celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies : il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, etc., et finit sa carrière par *la Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose, scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis M. Doddington et M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakespeare, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre Xantippe, femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari et l'aimant; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté; et, quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, et l'autre à l'*Iliade*. M. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée, dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thomson, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédants aucun pédant aussi odieux, et aussi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce

drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original.

A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté *la Mort de Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. Thomson.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatema n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, grand-prêtre de Cérès.

MÉLITUS, un des juges d'Athènes.

XANTIPPE, femme de Socrate.

AGLAE, jeune Athénienne élevée par Socrate.

SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.

DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE ET ACROS, }

JUGES.

DISCIPLES DE SOCRATE.

NONOTI, }
CHOMOS, } pédants protégés par Anitus.
BERTIOS *, }

* Aucune édition ne comprend dans la liste des personnages les noms des complices d'Anitus, qui paraissent dans la scène septième du second acte, et qui rappellent les noms de *Nonotte*, *Chaumeix* et *Berthier*.

SOCRATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui, sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent, et à vous une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort : mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup : et surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre

tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis, les dieux vous maintiennent dans des sentiments si pieux et si justes! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfants, et les enfants de vos petits-enfants.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes sûrs; car vous l'avez dit.

SCÈNE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien! ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh! monseigneur, je ne suis point jalouse; et pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera

charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agathon, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agathon a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères?

ANITUS.

Agathon était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagants, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de

considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable! voilà qui est sérieux cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici : vous lui faites trop d'honneur. Je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa; servez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un seul dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh! bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux, et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois; et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de sciences, et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible; et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos

leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agathon, qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu, par ce même testament, de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion, sont dignes de votre belle ame. Mais on sait assez qu'Agathon était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous: mais ce n'est pas à moi de gêner les sentiments d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître: elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme; sans doute elle est instruite des sentiments d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCÈNE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(Il sort.)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois: il me sert de père, et il forme mon ame.

ANITUS.

Eh bien! s'il dirige vos sentiments, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai ?

AGLAÉ.

Non: l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à notre union; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentiments vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit, vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez! vous qui êtes libre! Ah! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAÉ.

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'est point impie; il lui est attaché dès l'enfance; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de graces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée : il ne tient qu'à moi d'être sa femme; mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main?

AGLAÉ.

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non assurément; car, n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les dieux, en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout; je suis persuadée que l'Être suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

L'Être suprême! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler; vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentiments dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés; je le veux croire: mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop : mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime ?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue ; et j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez : je vous aime ; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune : songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux ; que la jeunesse passe, et que la fortune reste ; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but ; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille ; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois : souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(Anitus sort.)

(Aglaé seule.)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime : hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCÈNE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Chère Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate? Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux?

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux! moi qui voudrais les payer de mon sang! moi qui vous adore, qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ! moi, j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, et j'en suis la cause! qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne

puis le croire; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée : je jure que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, et que je méprise; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate! mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire : c'est vous qui m'avez appris la sagesse; c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le désirer, me refuse; et, en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés; son père m'a fait

son tuteur, et non pas son tyran; je fesais mon bonheur de vous unir ensemble : si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont, du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie, que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père, qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien : si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire

le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux : mais j'avoue que je n'en ai pas la force, et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfants, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament; mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée : j'ai vu de mes yeux ma misère; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je sais travailler de mes mains : c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate: une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône; mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE.

Vos sentiments me plaisent autant qu'ils m'attendrissent; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate; il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout-à-l'heure.

SCÈNE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari: la philosophie est fort bonne quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre : vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, et vite; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah ciel! ah! chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, et surtout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon-homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de

ce monde, et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous, qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire : Drixa est votre fait : vous me remercîrez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive, ne perdons point de temps : tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfants; marquez-lui toute sorte de déférences; il faut lui complaire, puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur : comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez : pour moi, je dois le secret aux morts comme aux vivants.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé : c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? Je connais la rage de mes ennemis, je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai : mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime : c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix : plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfants, mais que vos enfants ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissants de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfants, vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi : ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? je lui obéis : je trahirais l'amitié et la confiance, si je fesais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute : le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû

obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père : c'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces moments.

AGLAÉ.

Ah! que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment, vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole : ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans? qui paiera vos médecins, quand vous serez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce cou tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eus pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des lisières; vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez

pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve; rompez dans l'instant cet impertinent marché, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération; mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami : le peu que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures; à vous aimer malgré votre humeur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

XANTIPPE.

Le vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui; et quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieure à la mienne?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien ! madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ! Il me le paiera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me suis assez fâchée contre lui : c'est un imbécile, je le sais bien; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde : cela n'a point de malice; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, et avec tant de probité, que cela désarme. D'ailleurs il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je. J'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres : laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon dieu, je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus : vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé : cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accusations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler : nous le mettrons en danger de sa vie; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime; par là nous remplirons tous nos devoirs : il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même : il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous; que faut-il faire?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate : c'est

un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'aréopage contre moi; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages, capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote?

DRIXA.

Oui, assurément, monseigneur; j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne le cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévot du peuple avec vous; et quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui; mais quelle espèce d'impiété?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh! laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis; recommandez-vous à Cérès : vous viendrez crier, au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de vivre heureux sur la terre.

SCÈNE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

Infatigable Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

NONOTI.

J'ai travaillé, monseigneur: il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui : il est confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal : il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame est une quintessence infuse, que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches, que Cérès fait des miracles, et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'état qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge, qui est un excellent philosophe : je réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi : je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation; et tout ce que

j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien! savant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge : c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS.

Admirable ! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon, voici déjà Mélitus, le chef des onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui; nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

SCÈNE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS.

Monsieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense :

unissons-nous sur ce point, nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux; mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici : je sais que vous êtes un fripon; vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant : nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS.

On ne peut mieux parler. (à part.) Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel, les bras pendants d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise !

MÉLITUS, à part.

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geôle, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami, voilà vos camarades qui avancent : j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami; comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCÈNE IX.

ANITUS, MÉLITUS, quelques JUGES d'Athènes qui passent sous les portiques. (Anitus parle à l'oreille de Mélitus.)

DRIXA, TERPANDRE, ACROS, ensemble.

Justice, justice, scandale, impiété, justice, justice, irréligion, impiété, justice!

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Justice au nom du peuple!

MÉLITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

Contre Socrate.

MÉLITUS.

Ah! ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier?

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie: il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans les temples; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois: cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique; il nie la pluralité des dieux; il est déiste; il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accusations très-graves et très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'état est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute : je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve! O ciel! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout-à-l'heure?

LES JUGES, ensemble.

Oui, en prison; vite en prison!

MÉLITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre : nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre; mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En prison! en prison!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ; SOCRATE, enchaîné; VALETS DE VILLE.

XANTIPPE.

Eh, miséricorde! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable : hélas, il est plus bête que méchant. Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfants, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que So-

crate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous; ils vous poussent des arguments jusque sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCÈNE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Vertueux Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Écoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide et sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre ame soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste : je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(On l'emmène.)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible : ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher : il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LES JUGES, assis sur leur tribunal; SOCRATE, debout.

UN JUGE, à Anitus.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée : répondez.

SOCRATE.

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MÉLITUS et UN AUTRE JUGE.

Ah! le scélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je; sa nature est d'être

infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre; chaque être est intimement lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein; il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissants et plus éclairés que les hommes; et, s'ils existent, ce sont des créatures comme vous; ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux: mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres: il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables, qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais: Il vous est permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie!

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique: la morale est son essence. Adorez, et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfants, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser

dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien peut-être Persée, Hercule et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfants de Dieu que de chercher à lui plaire, et d'être justes. Méritez ce titre, en ne rendant jamais de jugements iniques.

MÉLITUS.

Que de blasphèmes et d'insolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités! On ne sait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnements; ce n'est pas là ce qu'il nous faut; répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges athéniens, prenez garde à vos hiboux. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout; ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente, mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel, et tout juste, comme tout puissant.

MÉLITUS.

Ah! le blasphémateur! ah! le monstre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis;

nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui : et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MÉLITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin; et vous, et l'aréopage, n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate.

(Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.)

Vous l'avez entendu, auguste aréopage, institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil : vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'état, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rebellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(Anitus sort, et les juges opinent.)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus, c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE, à celui qui vient de parler.

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. A la mort, à la mort, et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort, à la mort.

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (On l'amène.) Les dieux soient bénis, la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent, par notre bouche, à boire de la ciguë tant que mort s'ensuive.

SOCRATE.

Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, sortant.

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'état au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN AUTRE JUGE.

Je suis bien aise, après tout, de faire mourir un philosophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

UN JUGE.

Messieurs, un petit mot: ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Ils scandalisent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner*.

SCÈNE II.

SOCRATE.

Depuis long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers moments et interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Être suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà: il faut se résigner à tout.

* Au seizième siècle il se passa une scène à peu près semblable, et un des juges dit ces propres paroles: « A la mort; et allons dîner. »

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE, LES DISCIPLES DE SOCRATE.

XANTIPPE.

Eh bien! pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bienvenus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON, à la tête des disciples de Socrate.

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes? Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons point à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous fesions hier de l'immortalité de l'ame. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point; pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non; puisque nous pensons, nous penserons toujours: la pensée est l'être de l'homme; cet

être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit; je n'y entends rien : on pensera toujours, parce qu'on a pensé ! Est-ce qu'on se mouchera toujours, parce qu'on s'est mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEÔLIER OU VALET DES ONZE, apportant la tasse de ciguë.

Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence ! je te dévisagerai, monstre !

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme; elle a toujours grondé son mari, elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(Il prend le gobelet.)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate ! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi? Quoi ! les criminels ont condamné le juste ! les fanatiques ont proscrit le sage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés, c'est mon ame seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(Il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(Il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous souriez?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie*.

(Il boit.)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah! ah! mon cher mari, ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe: ne pleurez point, mes amis; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorants pervers, qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens?

* J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de Socrate. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler Socrate long-temps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat:* voilà la grande règle que M. Thompson a observée.

SOCRATE.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu, et les ennemis de la superstition.

CRITON.

Hélas ! faut-il que vous soyez une de ces victimes ?

SOCRATE.

Il est beau d'être la victime de la divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici; ils auraient rendu mes derniers moments encore plus doux qu'ils ne sont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges : ils parlent au peuple; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah ! cher Socrate, pourquoi avez-vous précipité vos derniers moments ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

Divin Socrate, ne craignez rien; Xantippe consolez-vous; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple; on le poursuit lui et ses complices; on rend des graces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues!

UN DES DISCIPLES.

O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment? il n'est plus temps! juste ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison; j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'ame que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, et songez que pour l'être, il

faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y songe ! Ah ! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite !

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples !

FIN DE SOCRATE.

SAÜL,

DRAME,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. HUT.

1763.

AVIS.

M. Huet, membre du parlement d'Angleterre, était petit-neveu de M. Huet, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de Huet avec un *e* ouvert, prononcent Hut; ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of God, l'homme selon le cœur de Dieu.* Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à David le roi George II, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

PERSONNAGES.

SAÜL, fils de Cis, et premier roi juif.

DAVID, fils de Jessé, gendre de Saül, et second roi.

AGAG, roi des Amalécites.

SAMUEL, prophète et juge en Israël.

MICHOL, épouse de David, et fille de Saül.

ABIGAIL, veuve de Nabal, et seconde épouse de David.

BETHSABÉE, femme d'Urie, et concubine de David.

LA PYTHONISSE, fameuse sorcière en Israël.

JOAB, général des hordes de David, et son confident.

URIE, mari de Bethsabée, et officier de David.

BAZA, ancien confident de Saül.

ABIÉZER, vieil officier de Saül.

ADONIAS, fils de David et d'Agith sa dix-septième femme.

SALOMON, fils adultérin de David et de Bethsabée.

NATHAN, prince et prophète en Israël.

GAG ou GAD, prophète et chapelain ordinaire de David.

ABISAG, de Sunam, jeune Sunamite.

ÉBIND, capitaine de David.

ABIAR, officier de David.

YESEZ, inspecteur général des troupes de David.

LES PRÊTRES DE SAMUEL.

LES CAPITAINES DE DAVID.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.

UN MESSAGER.

LA POPULACE JUIVE.

PREMIER ACTE.

La scène est à Galgala.

SECOND ACTE.

La scène est sur la colline d'Achila.

TROISIÈME ACTE.

La scène est à Siceleg.

QUATRIÈME ACTE.

La scène est à Hébron.

CINQUIÈME ACTE.

La scène est à Hérus-chalaïm.

On n'a pas observé dans cette espèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu et de temps. On a cru avec l'illustre La Motte devoir se soustraire à ces règles. Tout se passe dans l'intervalle de deux ou trois générations pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts, selon l'esprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

SAÜL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O grand Saül! le plus puissant des rois, vous qui régnez sur les trois lacs dans l'espace de plus de cinq cents stades; vous, vainqueur du généreux Agag, roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés sur les plus puissants ânes, ainsi que les cinquante fils d'Amalec; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon et de Belzébut; vous qui, sans doute, mettrez sous vos lois toute la terre, comme on vous l'a promis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de si nobles triomphes et de si grandes espérances?

SAÜL.

O mon cher Baza! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlants de Benjamin, et presse le doux raisin de la vallée d'Engaddi! Hélas! je cherchais les ânesses de mon père, je trouvai un royaume; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût à Dieu au contraire que j'eusse cherché un royaume, et trouvé des ânesses! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Est-ce le prophète Samuel? est-ce votre gendre David qui vous cause ce mortel chagrin?

SAÜL.

L'un et l'autre. Samuel, tu le sais, m'oignit malgré lui; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choisir un prince, et dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA.

Vous deviez bien vous y attendre; il était prêtre, et vous étiez guerrier; il gouvernait avant vous; on hait toujours son successeur.

SAÜL.

Eh! pouvait-il espérer de gouverner plus long-temps? il avait associé à son pouvoir ses indignes enfants, également corrompus et corrupteurs, qui vendaient publiquement la justice : toute la nation s'éleva contre ce gouvernement sacerdotal. On tira un roi au sort : les dés sacrés annoncèrent la volonté du ciel; le peuple la ratifia, et Samuel frémit : ce n'est pas assez de haïr en moi un prince choisi par le ciel, il hait encore le prophète; car il sait que, comme lui, j'ai le nom de voyant; que j'ai prophétisé comme lui; et ce nouveau proverbe répandu dans Israël, « Saül est aussi au rang des prophètes, » n'offense que trop ses oreilles superbes : on le respecte encore; pour mon malheur il est prêtre, il est dangereux.

BAZA.

N'est-ce pas lui qui soulève contre vous votre gendre David?

SAÜL.

Il n'est que trop vrai, et je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

Votre altesse royale est trop bien affermie par ses victoires, et le roi Agag, votre illustre prisonnier, vous est

ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire et de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre altesse royale.

SCÈNE II.

SAUL, BAZA, AGAG; SOLDATS.

AGAG.

Doux et puissant vainqueur, modèle des princes, qui savez vaincre et pardonner, je me jette à vos sacrés genoux; daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon; je serai désormais un voisin, un allié fidèle, un vassal soumis; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur et un maître : je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté : j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit et pardonne.

SAÜL.

Illustre prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en sauvant vos jours : les rois doivent respecter leurs semblables : qui se venge après la victoire est indigne de vaincre; je ne mets point votre personne à rançon, elle est d'un prix inestimable : soyez libre; les tributs que vous paierez à Israël seront moins des marques de soumission que d'amitié : c'est ainsi que les rois doivent traiter ensemble.

AGAG.

O vertu! ô grandeur de courage! que vous êtes puissante sur mon cœur! Je vivrai, je mourrai le sujet du grand Saül, et tous mes états sont à lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SAMUEL, PRÊTRES.

SAÜL.

Samuel, quelles nouvelles m'apportez-vous? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAÜL.

Qu'ordonne-t-il?

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'est repenti de vous avoir fait régner.

SAÜL.

Dieu se repentir! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui se repentent; sa sagesse éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut se repentir d'avoir mis sur le trône ceux qui en commettent.

SAÜL.

Eh! quel homme n'en commet pas? parlez, de quoi suis-je coupable?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un roi.

AGAG.

Comment! la plus belle des vertus serait regardée chez vous comme un crime?

SAMUEL, à Agag.

Tais-toi, ne blasphème point. (à Saül.) Saül, ci-devant

roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites, sans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfants à la mamelle?

AGAG.

Ton Dieu t'avait ordonné cela! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

SAMUEL, à ses prêtres.

Préparez-vous à m'obéir : et vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu?

SAÜL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif; j'ai pensé que la bonté était le premier attribut de l'Être suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidèle : Dieu vous réprouve, votre sceptre passera dans d'autres mains.

BAZA, à Saül.

Quelle insolence! seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAÜL.

Gardez-vous-en bien; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le peuple, et que nous serions lapidés, si je résistais; car en effet, j'avais promis....

BAZA.

Vous aviez promis une chose abominable!

SAÜL.

N'importe; les Juifs sont plus abominables encore; ils prendront la défense de Samuel contre moi.

BAZA, à part.

Ah! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées.

SAÜL.

Eh bien donc! prêtres, que faut-il que je fasse?

SAMUEL.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur: (à ses prêtres.) O prêtres sacrés! enfants de Lévi, déployez ici votre zèle; qu'on apporte une table, qu'on étende sur cette table ce roi, dont le prépuce est un crime devant le Seigneur.

(Les prêtres lient Agag sur la table.)

AGAG.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monstres!

SAÜL.

Auguste Samuel, au nom du Seigneur....

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne; demeurez ici, il vous l'ordonne; soyez témoin du sacrifice qui, peut-être, expiera votre crime.

AGAG, à Samuel.

Ainsi donc vous m'allez donner la mort: ô mort, que vous êtes amère!

SAMUEL.

Oui, tu es gras, et ton holocauste en sera plus agréable au Seigneur.

AGAG.

Hélas! Saül, que je te plains d'être soumis à de pareils monstres!

SAMUEL, à Agag.

Écoute, tu vas mourir: veux-tu être juif; veux-tu te faire circoncire?

AGAG.

Et si j'étais assez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie?

SAMUEL.

Non, tu auras la satisfaction de mourir juif, et c'est bien assez.

AGAG.

Frappez donc, bourreaux!

SAMUEL.

Donnez-moi cette hache, au nom du Seigneur; et tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, et ainsi de suite morceau par morceau.

(Ils frappent tous ensemble au nom d'Adonaï.)

AGAG.

O mort! ô tourments! ô barbares!

SAÜL.

Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible?

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir soufferte.

SAMUEL, aux prêtres.

Emportez ce corps et cette table : qu'on brûle les restes de cet infidèle, et que ses chairs servent à nourrir nos serviteurs. (à Saül.) Et vous, prince, apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que sacrifice.

SAÜL, se jetant dans un fauteuil.

Je me meurs; je ne pourrai survivre à tant d'horreurs et à tant de honte.

SCÈNE IV.

SAUL, BAZA, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Seigneur, pensez à votre sûreté; David approche en armes; il est suivi de cinq cents brigands qu'il a ramassés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

BAZA.

Eh bien! seigneur, vous le voyez : David et Samuel

étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous serai fidèle jusqu'à la mort : quel parti prenez-vous ?

SAÜL.

Celui de combattre et de mourir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

Impitoyable époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui, t'ayant d'abord pris pour son joueur de harpe, te fit bientôt après son écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID.

Il est vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes; il m'en a coûté assez cher: il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philistins pour présent de noces: deux cents prépuces ne se trouvent pas si aisément: je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entreprise; et je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samson: mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone et d'Égypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais et je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père!

DAVID.

Dieu m'en préserve! je ne veux que lui succéder: vous savez que j'ai respecté sa vie, et que, lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de son manteau; la vie du père de ma chère Michol me sera toujours précieuse.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ses ennemis? Pourquoi te souiller du crime horrible de rebellion, et te rendre par là même si indigne du trône où tu aspires? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel, notre ennemi domestique, et de l'autre au roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré?

DAVID.

Ma noble épouse, ne me condamnez pas sans m'entendre: vous savez qu'un jour, dans le village de Bethléem, Samuel répandit de l'huile sur ma tête: ainsi je suis roi, et vous êtes la femme d'un roi: si je me suis joint aux ennemis de la nation, si j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il est vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis: j'ai rassemblé cinq cents malfaiteurs perdus de dettes et de débauches, mais tous bons soldats; Akis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits; il m'a traité comme son fils, il a eu en moi une entière confiance; mais je n'ai jamais oublié que je suis Juif; et ayant des commissions du roi Akis, pour aller ravager vos terres, j'ai très-souvent ravagé les siennes: j'allais dans les villages les plus éloignés; je tuais tout sans miséricorde; je ne pardonnais ni au sexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur; et, afin qu'il ne se trouvât personne qui pût me déceler auprès du roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocents agriculteurs que j'avais égorgés; et je lui disais, par un salutaire mensonge, que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons et les chèvres des Juifs; quand je trouvais quelque résistance, je fesais scier en deux, par le milieu du corps, ces insolents rebelles, ou je les écrasais sous les dents de leur herse, ou je les fe-

sais rôtir dans des fours à briques. Voyez si c'est aimer sa patrie, si c'est être bon Israélite.

MICHOL.

Ainsi, cruel, tu as également répandu le sang de tes frères et celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs; rien ne t'est sacré; tu trahiras ainsi ta chère Michol, qui brûle pour toi d'un si malheureux amour.

DAVID.

Non, je le jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jessé, je vous serai toujours fidèle.

SCÈNE II.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL, en embrassant David.

Mon cher, mon tendre époux, maître de mon cœur et de ma vie, venez, sortez avec moi de ces lieux dangereux; Saül arme contre vous, et Akis vous attend.

MICHOL.

Qu'entends-je? son époux? Quoi! monstre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, et vous avez pris une autre femme! quelle est donc cette insolente rivale?

DAVID.

Je suis confondu.

ABIGAIL.

Auguste et aimable fille d'un grand roi, ne vous mettez pas en colère contre votre servante; un héros tel que David a besoin de plusieurs femmes; et moi, je suis une jeune veuve qui ai besoin d'un mari; vous êtes obligée d'être toujours auprès du roi votre père; il faut que

David ait une compagne dans ses voyages et dans ses travaux, ne m'enviez pas cet honneur; je vous serai toujours soumise.

MICHOL.

Elle est civile et accorte du moins; elle n'est pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtresse de la maison: monstre, où as-tu fait cette acquisition?

DAVID.

Puisqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands, et usant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigail, de m'apporter tout ce qu'il avait: Nabal était un brutal qui ne savait pas les usages du monde, il me refusa insolemment: Abigail est née douce, honnête et tendre; elle vola tout ce qu'elle put à son mari pour me l'apporter; au bout de huit jours le brutal mourut...

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'épousai la veuve.

MICHOL.

Ainsi Abigail est mon égale; çà, dis-moi en conscience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant: ce n'est pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, scélérat! Eh! que fais-tu donc de tout cela?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL.

Les voilà bien entretenues! tu es comme les oiseaux de proie qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, et il en faut dix-huit au fils de Jessé.

DAVID.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en aies dix-huit, je te pardonne; si je n'avais qu'une rivale, je serais plus difficile : cependant tu me le paieras.

ABIGAIL.

Auguste reine, si toutes les autres pensent comme moi, vous aurez dix-sept esclaves de plus auprès de vous.

SCÈNE III.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

Mon maître, que faites-vous ici entre deux femmes? Saül avance de l'occident, et Akis de l'orient; de quel côté voulez-vous marcher?

DAVID.

Du côté d'Akis, sans balancer.

MICHOL.

Quoi! malheureux, contre ton roi, contre mon père!

DAVID.

Il le faut bien; il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous, Michol; adieu, Abigail.

ABIGAIL.

Non, je ne te quitte pas.

DAVID.

Restez, vous dis-je; ceci n'est pas une affaire de femme; chaque chose a son temps, je vais combattre; priez Dieu pour moi.

SCÈNE IV.

MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL.

Protégez-moi, noble fille de Saül; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin: réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL.

Quoi! ce matin même! l'impudent! et comment se nomme-t-elle?

ABIGAIL.

Alchinoam; c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

MICHOL.

C'est une vilaine race que cette race de Jacob; je suis fâchée d'en être; mais, par Dieu, puisque mon mari nous traite si indignement, je le traiterai de même, et je vais, de ce pas, en épouser un autre.

ABIGAIL.

Allez, allez, madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je serai mécontente de lui.

SCÈNE V.

MICHOL, ABIGAIL, LE MESSAGER ÉBIND.

ÉBIND.

Ah, princesse! votre Jonathas, savez-vous?

MICHOL.

Quoi donc! mon frère Jonathas?...

ÉBIND.

Est condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

ABIGAIL.

Jonathas qui aimait tant votre mari!

MICHOL.

Il n'est plus! on lui a arraché la vie!

ÉBIND.

Non, madame, il est en parfaite santé: le roi votre père, en marchant au point du jour contre Akis, a rencontré un petit corps de Philistins; et, comme nous étions dix contre un, nous avons donné dessus avec courage. Saül, pour augmenter les forces du soldat, qui était à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, et a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeunerait: Jonathas, qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, et en a avalé la largeur de mon pouce; Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; il savait ce qu'il en coûte de manquer à sa parole; l'aventure d'Agag l'effrayait, il craignait Samuel; enfin Jonathas allait être offert en victime; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide; Jonathas est sauvé, et l'armée s'est mise à manger et à boire; et au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuel; il est mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux; c'était un vilain homme.

ABIGAIL.

Dieu soit béni!

ÉBIND.

Le roi Saül vient suivi de tous les siens; je crois qu'il

va tenir conseil dans cette chenevière, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis et les Philistins.

SCÈNE VI.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, CAPITAINES.

MICHOL.

Mon père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, et essuyer les infidélités de mon mari?

SAÜL.

Votre frère et votre mari sont des rebelles: comment! manger du miel un jour de bataille! il est bien heureux que l'armée ait pris son parti : mais votre mari est cent fois plus méchant que lui; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

ABIGAIL, à Michol.

Ah! madame, comme il roule les yeux! comme il grince les dents! fuyons au plus vite; votre père est fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il est quelquefois possédé du diable.

SAÜL.

Ma fille, qui est cette drôlesse-là?

MICHOL.

C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAÜL.

Elle est assez jolie: je la prendrai pour moi au sortir de la bataille.

ABIGAIL.

Ah! le méchant homme! on voit bien qu'il est réprouvé.

MICHOL.

Mon père, je vois que votre mal vous prend; si David était ici, il vous jouerait de la harpe; car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAÜL.

Taisez-vous, vous êtes une sotte; je sais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAIL.

Ah! madame, comme il est méchant! il est plus fou que jamais; retirons-nous au plus vite.

MICHOL.

C'est cette malheureuse boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à sa furie.

SCÈNE VII.

SAUL, BAZA.

SAÜL.

Mes capitaines, allez m'attendre; Baza, demeurez: vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il faut combattre; nous avons de puissants ennemis; ils sont derrière la montagne de Gelboé; je voudrais bien savoir quelle sera l'issue de cette bataille.

BAZA.

Eh, seigneur! il n'y a rien de si aisé; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre? n'avez-vous pas même des vapeurs qui sont un véritable avant-coureur des prophéties?

SAÜL.

Il est vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus; je ne sais ce que j'ai: as-tu fait venir la pythonisse d'Endor?

BAZA.

Oui, mon maître; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous?

SAÜL.

Oui, sans doute, car elle a un esprit de Python.

BAZA.

Un esprit de Python, mon maître! quelle espèce est-ce cela?

SAÜL.

Ma foi, je n'en sais rien; mais on dit que c'est une femme fort habile : j'aurais envie de consulter l'ombre de Samuel.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment consulte-t-on une ombre?

SAÜL.

La pythonisse les fait sortir de la terre; et l'on voit à leur mine si l'on sera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'esprit! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amusez point à toutes ces sottises, et allons mettre vos troupes en bataille.

SAÜL.

Reste ici; il faut absolument que nous voyions une ombre : voilà la pythonisse qui arrive : garde-toi de me faire reconnaître; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCÈNE VIII.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE, arrivant avec un balai entre les jambes.

LA PYTHONISSE.

Quel mortel veut arracher les secrets du destin à l'abîme qui les couvre? qui de vous deux s'adresse à moi pour connaître l'avenir?

BAZA, montrant Saül.

C'est mon capitaine : ne devrais-tu pas le savoir, puisque tu es sorcière?

LA PYTHONISSE, à Saül.

C'est donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ses lois éternelles? combien me donnerez-vous?

SAÜL.

Un écu : et te voilà payée d'avance, vieille sorcière.

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorants; ils se bornaient à changer en sang les eaux du Nil; je vais en faire davantage; et premièrement, je commande au soleil de paraître.

BAZA.

En plein midi! quel miracle!

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque chose sur la terre.

SAÜL.

N'est-ce pas une ombre?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAÜL.

Comment est-elle faite?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAÜL.

N'a-t-elle pas une grande barbe?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau et une grande barbe.

SAÜL.

Une barbe blanche?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAÜL.

Justement, c'est l'ombre de Samuel; elle doit avoir l'air bien méchant?

LA PYTHONISSE.

Oh! l'on ne change jamais de caractère; elle vous menace; elle vous fait des yeux horribles.

SAÜL.

Ah! je suis perdu.

BAZA.

Eh, seigneur! pouvez-vous vous amuser à ces fadaises? N'entendez-vous pas le son des trompettes? les Philistins approchent.

SAÜL.

Allons donc; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins j'ai son argent; mais voilà un sot capitaine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DAVID ET SES CAPITAINES.

DAVID.

Saül a donc été tué, mes amis? son fils Jonathas aussi? et je suis roi d'une petite partie du pays légitimement?

JOAB.

Oui, milord; votre altesse royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül; car il n'est jamais permis de dire qu'un roi est mort: cet acte de justice vous conciliera tous les esprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, et que vous êtes un bon-homme.

DAVID.

Oui; mais Saül laisse des enfants: Isboseth, son fils, règne déjà sur plusieurs tribus; comment faire?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins qui doivent assassiner Isboseth, s'ils ne l'ont déjà fait; vous les ferez pendre tous deux, et vous régnerez sur Juda et Israël.

DAVID.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laissé beaucoup d'argent? serai-je bien riche?

ABIEZER.

Hélas! nous n'avons pas le sou; vous savez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de

quoi acheter des armes; il n'y avait que deux sabres dans tout l'état, encore étaient-ils tout rouillés : les Philistins, dont nous avons presque tous été les esclaves, ne nous laissèrent pas dans nos chaumières seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues; aussi nos charrues nous sont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hérissé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raisin : nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs, des chèvres et des moutons, parce que c'était là tout ce qu'il avait; je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée; il y a quelques usuriers qui rognent les espèces à Tyr et à Damas, mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'est-on emparé du petit village de Salem et de son château?

JOAB.

Oui, milord.

ABIEZER.

J'en suis fâché; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre; c'est un lieu saint, car Melchisédech était autrefois roi de ce village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchisédech qui tienne : j'en ferai une bonne forteresse; je l'appellerai Hérus-Chalaïm; ce sera le lieu de ma résidence; nos enfants seront multipliés comme le sable de la mer, et nous régnerons sur le monde entier.

JOAB.

Eh! seigneur, vous n'y pensez pas! cet endroit est une

espèce de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau; il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là sont puissants, nous risquerions de nous faire pendre: enfin, le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaïm, j'y demeurerai, et j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Milord, deux de vos serviteurs viennent d'assassiner Isboseth, qui avait l'insolence de vouloir succéder à son père, et de vous disputer le trône : on l'a jeté par les fenêtres, il nage dans son sang; les tribus qui lui obéissaient ont fait serment de vous obéir; et l'on vous amène sa sœur Michol, votre femme, qui vous avait abandonné, et qui venait de se marier à Phaltiel, fils de Saïs.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui; que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isboseth; apportez-le moi, nous le partagerons : vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboseth, et qui m'ont rendu ce signalé service; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu pressées; je vous rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous ensemble des actions de graces au Dieu des armées qui a donné la force à mon bras, et qui a mis sous mes pieds le basilic et le dragon.

TOUS LES CAPITAINES ENSEMBLE.

* Huzza! huzza! longue vie à David, notre bon roi, l'oint du Seigneur, le père de son peuple.

(Ils sortent.)

DAVID, à un des siens.

Faites entrer Bethsabée.

SCÈNE II.

DAVID, BETHSABÉE.

DAVID.

Ma chère Bethsabée, je ne veux plus aimer que vous: vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir; votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez comme la tour du mont Liban; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embrassements: Michol, Abigail, et toutes mes autres femmes, sont dignes tout au plus d'être vos servantes.

BETHSABÉE.

Hélas! milord, vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il est vrai, elle peut me plaire un moment; mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons; car pour de l'argent je n'en ai point encore; mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courses sur les grands chemins, soit vers le pays des Phéniciens, soit vers Damas, soit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Bethsabée, vous pleurez?

* C'est le cri de joie de la populace anglaise; les Hébreux criaient *allek eudi ah!* et par corruption *hi ha y ah!*

BETHSABÉE.

Hélas ! oui, milord !

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter ?

BETHSABÉE.

Non.

DAVID.

Quel est donc votre chagrin ?

BETHSABÉE.

Milord, je suis grosse; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois; et s'il s'aperçoit de ma grossesse, je crains d'être battue.

DAVID.

Eh ! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous !

BETHSABÉE.

Hélas ! j'ai fait ce que j'ai pu; mais il me dit qu'il veut toujours rester auprès de vous : vous savez qu'il vous est tendrement attaché; c'est un des meilleurs officiers de votre armée; il veille auprès de votre personne quand les autres dorment; il se met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte : enfin il vous préfère à moi.

DAVID.

Voilà une insupportable chenille; rien n'est si odieux que ces gens empressés qui veulent toujours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun : qu'on me donne une table et des tablettes pour écrire.

BETHSABÉE.

Milord, pour des tables vous savez qu'il n'y en a point ici; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire sur mes genoux.

DAVID.

Allons, écrivons : « Appui de ma couronne, comme « moi serviteur de Dieu, notre féal Urie vous rendra cette « missive : marchez avec lui sitôt cette présente reçue « contre le corps des Philistins, qui est au bout de la « vallée d'Hébron ; placez le féal Urie au premier rang, « abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première flèche, « de façon qu'il soit tué par les ennemis ; et, s'il n'est pas « frappé par devant, ayez soin de le faire assassiner par « derrière ; le tout pour le besoin de l'état : Dieu vous ait « en sa sainte garde. Votre bon roi David. »

BETHSABÉE.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari.

DAVID.

Ma chère enfant, ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter ; c'est un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le scandale.

BETHSABÉE.

Hélas ! votre servante n'a rien à répliquer ; soit fait selon votre parole !

DAVID.

Qu'on m'appelle le bon-homme Urie.

BETHSABÉE.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je soutenir sa présence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (à Urie qui entre.) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, et méritez toujours les bonnes graces de l'oint du Seigneur.

URIE.

J'obéis avec joie à ses commandements ; mes pieds,

mon bras, ma vie sont à son service; je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID, en l'embrassant.

Vous serez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

Adieu, ma chère Bethsabée, soyez toujours aussi attachée que moi à notre maître.

BETHSABÉE.

C'est ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien aimée, je suis obligé d'aller donner des ordres à peu près semblables pour le bien du royaume; je reviens à vous dans un moment.

BETHSABÉE.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah! je veux bien que les femmes soient maîtresses au lit: mais partout ailleurs je veux qu'elles obéissent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

BETHSABÉE, ABIGAIL.

ABIGAIL.

Bethsabée, Bethsabée, c'est donc ainsi que vous m'enlevez le cœur de monseigneur?

BETHSABÉE.

Vous voyez que je ne vous enlève rien, puisqu'il me quitte, et que je ne peux l'arrêter.

ABIGAIL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Israël dit que vous êtes grosse de lui.

BETHSABÉE.

Eh bien! quand cela serait, madame, est-ce à vous à me le reprocher; n'en avez-vous pas fait autant?

ABIGAIL.

Cela est bien différent, madame; j'ai l'honneur d'être son épouse.

BETHSABÉE.

Voilà un plaisant mariage; on sait que vous avez empoisonné Nabal votre mari pour épouser David, lorsqu'il n'était encore que capitaine.

ABIGAIL.

Point de reproches, madame, s'il vous plaît : vous en feriez bien autant du bon-homme Urie pour devenir reine; mais sachez que je vais tout lui découvrir.

BETHSABÉE.

Je vous en défie.

ABIGAIL.

C'est-à-dire que la chose est déjà faite.

BETHSABÉE.

Quoi qu'il en soit, je serai votre reine, et je vous apprendrai à me respecter.

ABIGAIL.

Moi, vous respecter, madame !

BETHSABÉE.

Oui, madame.

ABIGAIL.

Ah! madame, la Judée produira du froment au lieu de seigle, et on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je sois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi !

BETHSABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de soufflets....

ABIGAÏL.

Ne vous en avisez pas, madame, j'ai le bras bon, et je vous rosserais d'une manière....

SCÈNE II.

DAVID, BETHSABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

Paix-là donc, paix-là : êtes-vous folles, vous autres? il est bien question de vous quereller, quand l'horreur des horreurs est sur ma maison.

BETHSABÉE.

Quoi donc, mon cher amant! qu'est-il arrivé?

ABIGAIL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaissez, s'est avisé de violer sa sœur Thamar, et l'a ensuite chassée de sa chambre à grands coups de pied dans le cul.

ABIGAIL.

Quoi donc! n'est-ce que cela? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'est pas tout; mon autre fils Absalon, quand il a vu cette tracasserie, s'est mis à tuer mon fils Ammon; je me suis fâché contre mon fils Absalon, il s'est révolté contre moi, m'a chassé de ma ville de Hérus-Chalaïm, et me voilà sur le pavé.

BETHSABÉE.

Oh! ce sont des choses sérieuses cela!

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David. Tu n'as donc plus rien, brigand? ton fils est oint à ta place?

DAVID.

Hélas! oui; et, pour preuve qu'il est oint, il a couché sur la terrasse du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O ciel! que n'étais-je là? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Absalon qu'avec toi, vilain voleur, que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont jusqu'à la ceinture, et dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins : il est jeune, il est aimable, et tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu, des hommes et des femmes : va, je renonce désormais à toi, et je me donne à ton fils Absalon, ou au pre-

mier Philistin que je rencontrerai. (à Bethsabée, en lui fesant la révérence.) Adieu, madame.

BETHSABÉE.

Votre servante, madame.

SCÈNE III.

DAVID, BETHSABÉE.

DAVID.

Voilà donc cette Abigail que j'avais crue si douce! Ah! qui compte sur une femme compte sur le vent: et vous! ma chère Bethsabée, m'abandonnerez-vous aussi?

BETHSABÉE.

Hélas! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espèce: que voulez-vous que je devienne si votre fils Absalon règne? et si Urie, mon mari, sait que vous avez voulu l'assassiner, vous voilà perdu, et moi aussi!

DAVID.

Ne craignez rien, Urie est dépêché; mon ami Joab est expéditif.

BETHSABÉE.

Quoi! mon pauvre mari est donc assassiné; hi, hi, hi, (elle pleure.) ho, hi, ha.

DAVID.

Quoi! vous pleurez le bon-homme?

BETHSABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La sotte chose que les femmes; elles souhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent; et quand elles l'ont obtenue, elles se mettent à pleurer.

BETHSABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCÈNE IV.

DAVID, BETHSABÉE, JOAB.

DAVID.

Eh bien! Joab, en quel état sont les choses? qu'est devenu ce coquin d'Absalon?

JOAB.

Par Sabaoth! je l'ai envoyé avec Urie; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, et je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah! Absalon, mon fils! hi, hi, ho, ho, hi.

BETHSABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils, comme j'ai pleuré mon mari! chacun a sa faiblesse.

DAVID.

On ne peut pas dompter tout-à-fait la nature, quelque juif qu'on soit; mais cela passe, et le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ET LE PROPHÈTE NATHAN.

BETHSABÉE.

Eh! voilà Nathan le voyant, Dieu me pardonne! que vient-il faire ici!

NATHAN.

Sire, écoutez, et jugez: il y avait un riche qui possédait cent brebis, et il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une; le riche a pris la brebis, et a tué le pauvre; que faut-il faire du riche?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, et Bethsabée est la brebis.

BETHSABÉE.

Moi, brebis!

DAVID.

Ah! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon, puisque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché : c'est bien assez qu'Absalon ait couché avec toutes vos femmes : épousez la belle Bethsabée; un des fils que vous aurez d'elle régnera sur tout Israël : je le nommerai Aimable, et les enfants des femmes légitimes et honnêtes seront massacrés.

BETHSABÉE.

Par Adonaï, tu es un charmant prophète! viens çà que je t'embrasse.

DAVID.

Eh! là, là, doucement : qu'on donne à boire au prophète; réjouissons-nous nous autres; allons, puisque tout va bien, je veux faire des chansons gaillardes; qu'on me donne ma harpe.

(Il joue de la harpe.)

Chers Hébreux par le ciel envoyés [1],
Dans le sang vous baignerez vos pieds;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

[1] « Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex « inimicis ab ipso. » Ps. 67, 24.

Ayez soin, mes chers amis [1],
De prendre tous les petits
Encore à la mamelle;
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidèle;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE.

Sont-ce là vos chansons gaillardes?

DAVID, en chantant et dansant.

Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE.

Finissez donc vos airs de corps-de-garde; cela est abominable: il n'y a point de sauvage qui voulût chanter de telles horreurs: les bouchers des peuples de Gog et de Magog en auraient honte.

DAVID, toujours sautant.

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BETHSABÉE.

Je m'en vais, si vous continuez à chanter ainsi, et à sauter comme un ivrogne: vous montrez tout ce que vous portez: fi! quelles manières!

DAVID.

Je danserai, oui, je danserai; je serai encore plus méprisable, je danserai devant des servantes; je montrerai tout ce que je porte, et ce me sera gloire devant les filles [2].

[1] « Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram! » Ps. 136, 9.

[2] Presque toutes les paroles que les acteurs prononcent sont tirées des livres judaïques, soit chroniques, soit paralipomènes, soit psaumes.

JOAB.

A présent que vous avez bien dansé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raison; il y a temps pour tout: retournons à Hérus-Chalaïm.

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre; il faudrait avoir quelque argent de réserve, et savoir combien vous avez de sujets qui puissent marcher en campagne, et combien il en restera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conseil est très-sensé: allons, Bethsabée, allons régner, m'amour.

(Il danse, il chante.)

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAVID, assis devant une table, SES OFFICIERS autour de lui.

DAVID.

Six cent quatre-vingt-quatorze schellings et demi d'une part, et de l'autre cent treize un quart, font huit cent sept schellings trois quarts : c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.

Milord, le temps est dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage : il me faut de l'argent, entendez-vous?

JOAB.

Milord, votre altesse royale est volée comme tous les autres rois; les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tous; ils font bonne chère à nos dépens, et le soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai scier en deux [1]; en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chère du monde.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras,

[1] C'est ainsi que le saint roi David en usait avec tous ses prisonniers, excepté quand il les fesait cuire dans des fours.

cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages et de chapons; trente tonneaux de fleur de farine, et soixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID.

Arrêtez donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la cour du roi d'Assyrie, et toute celle du roi des Indes.

JOAB.

Rien n'est pourtant plus vrai; car cela est écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

JOAB.

C'est qu'on vole votre altesse royale, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

DAVID.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant entre les mains de mon contrôleur-général?

JOAB.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talents d'or, deux millions vingt-quatre mille talents d'argent, et dix mille drachmes d'or; ce qui fait au juste, au plus bas prix du change, un milliard trois cent vingt millions cinquante mille livres sterling.

DAVID.

Tu es fou, je pense: toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses: comment veux-tu que j'aie amassé ce trésor dans un aussi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce?

JOAB.

Je n'en sais rien; je ne suis pas financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des sottises tous tant que vous êtes; je saurai mon compte avant qu'il soit peu, et vous, Yesès, a-t-on fait le dénombrement du peuple?

YESÈS.

Oui, milord; vous avez onze cent mille hommes d'Israël, et quatre cent soixante-dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment! j'aurais quinze cent soixante-dix mille hommes sous les armes? cela est difficile dans un pays qui, jusqu'à présent, n'a pu nourrir trente mille ames: à ce compte, en prenant un soldat par dix personnes, cela ferait quinze millions sept cent mille sujets dans mon empire: celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB.

C'est là le miracle.

DAVID.

Ah! que de balivernes! je veux savoir absolument combien j'ai de sujets; on ne m'en fera pas accroire; je ne crois pas que nous soyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du Seigneur parler à votre altesse royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal son temps; mais qu'il entre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR GAG.

DAVID.

Que voulez-vous, docteur Gag?

GAG.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment! en quoi, s'il vous plaît?

GAG.

En fesant faire le dénombrement du peuple.

DAVID.

Que veux-tu donc dire, fou que tu es? Y a-t-il une opération plus sage et plus utile que de savoir le nombre de ses sujets! un berger n'est-il pas obligé de savoir le compte de ses moutons?

GAG.

Tout cela est bel et bon; mais Dieu vous donne à choisir de la famine, de la guerre, ou de la peste.

DAVID.

Prophète de malheur, je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission: j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres prêtres vous faites toujours bonne chère; si je prends la guerre, vous n'y allez pas: je choisis la peste; j'espère que tu l'auras, et que tu creveras comme tu le mérites.

GAG.

Dieu soit béni!

(Il s'en va criant, la peste, et tout le monde crie, la peste, la peste.)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela: comment? la peste, pour avoir fait son compte?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BETHSABÉE, SALOMON.

BETHSABÉE.

Eh, milord! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choisir la peste; il est mort sur-le-champ soixante-dix mille personnes, et je crois que j'ai déjà le charbon: je tremble pour moi, et pour mon fils Salomon que je vous amène.

DAVID.

J'ai pis que le charbon, je suis las de tout ceci: il faut donc que j'aie plus de pestiférés que de sujets. Écoutez, je deviens vieux, vous n'êtes plus belle; j'ai toujours froid aux pieds: il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu, milord, j'en connais une qui sera votre fait; elle s'appelle Abisag de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène, qu'elle m'échauffe.

BETHSABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché: fi! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille?

JOAB.

Milord, la voilà qui vient, je vous la présente.

DAVID.

Viens ça, petite fille, me rechaufferas-tu bien.

ABISAG.

Oui-dà, milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETHSABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes; tu ne m'aimes

plus! et que deviendra mon fils Salomon, à qui tu avais promis ton héritage?

DAVID.

Oh! je tiendrai ma parole; c'est un petit garçon qui est tout-à-fait selon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou: approche, petit drôle, que je t'embrasse: je te fais roi, entends-tu?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner sous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponse; je suis très-content de lui: va, tu régneras bientôt, mon enfant, car je sens que je m'affaiblis; les femmes ont ruiné ma santé; mais tu auras encore un plus beau sérail que moi.

SALOMON.

J'espère m'en tirer à mon honneur.

BETHSABÉE.

Que mon fils a d'esprit! je voudrais qu'il fût déjà sur le trône.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ADONIAS.

ADONIAS.

Mon père, je viens me jeter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon père, j'ai deux graces à vous demander: la première, c'est de vouloir bien me nommer votre successeur, attendu que je suis le fils d'une princesse, et que Salomon est le fruit d'une bourgeoise adultère, auquel

il n'est dû par la loi qu'une pension alimentaire tout au plus : ne violez pas en sa faveur les lois de toutes les nations.

BETHSABÉE.

Ce petit oursin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

DAVID.

Vous avez raison. Quelle est l'autre grace que tu veux, petit misérable.

ADONIAS.

Milord, c'est la jeune Abisag de Sunam qui ne vous sert à rien; je l'aime éperdument, et je vous prie de me la donner par testament.

DAVID.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin : je sens que je m'affaiblis; je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu, Abisag.

(Adonias sort.)

ABISAG, lui prenant la main.

Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme glace

DAVID.

Je sens que je me meurs; qu'on me mette sur mon lit de repos.

SALOMON, se jetant à ses pieds.

O roi! vivez long-temps.

BETHSABÉE.

Puisse-t-il mourir tout à l'heure, le vilain ladre, et nous laisser régner en paix!

DAVID.

Ma dernière heure arrive; il faut faire mon testament, et pardonner en bon Juif à tous mes ennemis : Salomon, je vous fais roi juif; souvenez-vous d'être clément et

doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'assassiner mon fils Adonias, quand même il embrasserait les cornes de l'autel.

SALOMON.

Quelle sagesse! quelle bonté d'ame! mon père, je n'y manquerai pas, sur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres, et à qui je dois ma couronne? je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire assassiner aussi; car il a mis du sang dans mes souliers.

JOAB.

Comment, monstre! je t'étranglerai de mes mains; va, va, je ferai bien casser ton testament, et ton Salomon verra quel homme je suis.

SALOMON.

Est-ce tout, mon cher père? n'avez-vous plus personne à expédier?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaise: attendez; il y a encore un certain Semeï qui m'a dit autrefois des sottises; nous nous raccommodâmes; je lui jurai, par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais; il m'a très-bien servi, il est de mon conseil privé; vous êtes sage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté sera exécutée, mon cher père.

DAVID.

Va, tu seras le plus sage des rois, et le Seigneur te donnera mille femmes pour récompense: je me meurs! que je t'embrasse encore! Adieu.

BETHSABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits!

UN OFFICIER.

Allons vite enterrer notre bon roi David

TOUS ENSEMBLE.

Notre bon roi David, le modèle des princes, l'homme selon le cœur du Seigneur!

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi! qui réchaufferai-je?

SALOMON.

Viens çà, viens çà, tu seras plus contente de moi que de mon bon-homme de père.

FIN DE SAÜL.

LES ORIGINAUX,

OU

M. DU CAP-VERT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

1732.

AVERTISSEMENT *.

Cette pièce fut composée en 1732, et jouée la même année au château de Cirey, chez madame la marquise Du Châtelet, et depuis à Sceaux, chez madame la duchesse Du Maine. Il en est parlé dans le *Dictionnaire philosophique*, article ART DRAMATIQUE. Mais l'auteur, qui probablement n'avait plus cette pièce, y parle d'un armateur de Bordeaux au lieu d'un armateur de Bayonne. Un ancien secrétaire de Voltaire en avait gardé une copie sur laquelle celle-ci a été faite. Il existe deux manuscrits de cette pièce : l'un intitulé *les Originaux ;* l'autre *Monsieur Du Cap-Vert.* On n'a pas cru devoir s'astreindre à copier servilement l'un des deux manuscrits : quoique celui qui a pour titre *les Originaux* soit meilleur, sous beaucoup de rapports, que celui qui est intitulé *Monsieur Du Cap-Vert*, ce dernier a fourni quelques corrections qu'il ne fallait pas négliger. On avait d'abord entrepris de donner les variantes de ces deux manuscrits ; mais elles se sont trouvées en trop grand nombre et trop peu importantes pour qu'on se décidât à les faire imprimer.

* La comédie *des Originaux*, et celle qui vient ensuite sous le titre de l'*Échange*, ou *Quand est-ce qu'on me marie ?* ne se trouvent ni dans les éditions faites du vivant de l'auteur, ni dans celle de Kelh, commencée peu de temps après sa mort. Quelques éditeurs plus récents ont cru devoir restituer dans la collection complète des Œuvres, ces deux pièces, qui sont assez généralement attribuées à Voltaire. On a suivi leur exemple pour ne rien laisser à désirer aux souscripteurs. Mais en cela l'on croit avoir moins consulté la gloire de l'écrivain que les scrupules d'un éditeur.

PERSONNAGES*.

M. DU CAP-VERT, armateur.

LE PRÉSIDENT BODIN.

LA PRÉSIDENTE BODIN.

LE COMTE DES-APPRÈTS, gendre du président.

LA COMTESSE, épouse du comte.

LE CHEVALIER DU HASARD, frère inconnu du comte.

FANCHON, fille cadette du président, sœur de la comtesse et amante du chevalier.

MADAME DU CAP-VERT, femme de l'armateur.

M. DE L'ÉTRIER écuyer du comte.

M. DU TOUPET, perruquier du comte.

PLUSIEURS VALETS-DE-CHAMBRE.

UN PAGE.

CHAMPAGNE, laquais de la présidente.

NUIT-BLANCHE, laquais du chevalier Du Hasard.

MADAME RAFLE, gouvernante.

* Ces personnages sont ceux du manuscrit intitulé *les Originaux*. Dans celui qui a pour titre *Monsieur Du Cap-Vert*, le comte *Des-Apprêts* est le comte de *Boursoufle ;* le chevalier *Du Hasard* est le chevalier *Biribi.*

La scène est dans la maison du président.

LES ORIGINAUX,

OU

M. DU CAP-VERT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER DU HASARD, NUIT-BLANCHE.

LE CHEVALIER.

Nuit-Blanche !

NUIT-BLANCHE.

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

N'est-ce point ici la maison ?

NUIT-BLANCHE.

Je crois que nous y voici. Nous sommes près du jardin du président Bodin : n'est-ce pas cela que vous cherchez ?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est cela même ; mais il faut bien autre chose. (Ils s'introduisent dans le jardin.) Elle ne paraît point encore.

NUIT-BLANCHE.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Elle.

NUIT-BLANCHE.

Qui, elle ?

LE CHEVALIER.

Cette fille charmante.

NUIT-BLANCHE.

Quoi! monsieur, la fille du président Bodin vous aurait déjà donné rendez-vous?

LE CHEVALIER.

Je vous trouve bien impertinent avec votre déjà; il y a un mois entier que je l'aime et qu'elle le sait; il y a par conséquent bientôt un mois qu'elle aurait dû m'accorder cette petite faveur. Mais que veux-tu? les filles s'enflamment aisément et se rendent difficilement. Si c'était une dame un peu accoutumée au monde, nous nous serions peut-être déjà quittés.

NUIT-BLANCHE.

Eh! de grâce, monsieur, où avez-vous déjà fait connaissance avec cette demoiselle dont le cœur est si aisé, et l'accès si difficile?

LE CHEVALIER.

Où je l'ai vue? partout, à l'opéra, au concert, à la comédie, enfin en tous les lieux où les femmes vont pour être lorgnées, et les hommes perdre leur temps. J'ai gagné sa suivante de la façon dont on vient à bout de tout, avec de l'argent: c'était à elle que tu portais toutes mes lettres, sans la connaître. Enfin, après bien des prières et des refus, elle consent à me parler ce soir. Les fenêtres de sa chambre donnent sur le jardin. On ouvre: avançons.

SCÈNE II.

FANCHON à la fenêtre; LE CHEVALIER, au-dessous.

FANCHON.

Est-ce vous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est moi, mademoiselle, qui fais, comme vous voyez, l'amour à l'espagnole, et qui serais très-heureux d'être traité à la française, et de dire à vos genoux que je vous adore, au lieu de vous le crier sous les fenêtres, au hasard d'être entendu d'autres que de vous.

FANCHON.

Cette discrétion me plaît : mais parlez-moi franchement, m'aimez-vous ?

LE CHEVALIER.

Depuis un mois je suis triste avec ceux qui sont gais ; je deviens solitaire, insupportable à mes amis et à moi-même ; je mange peu, je ne dors point ; si ce n'est pas là de l'amour, c'est de la folie ; et de façon ou d'autre, je mérite un peu de pitié.

FANCHON.

Je me sens toute disposée à vous plaindre ; mais si vous m'aimiez autant que vous dites, vous vous seriez déjà introduit auprès de mon père et de ma mère, et vous seriez le meilleur ami de la maison, au lieu de faire ici le pied de grue et de sauter les murs d'un jardin.

LE CHEVALIER.

Hélas ! que ne donnerais-je point pour être admis dans la maison !

FANCHON.

C'est votre affaire ; et, afin que vous puissiez y réussir, je vais vous faire connaître le génie des gens que vous avez à ménager.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, pourvu que vous commenciez par vous.

FANCHON.

Cela ne serait pas juste ; je sais trop ce que je dois à

mes parents. Premièrement, mon père est un vieux président riche et bon-homme, fou de l'astrologie, où il n'entend rien. Ma mère est la meilleure femme du monde, folle de la médecine, où elle entend tout aussi peu : elle passe sa vie à faire et à tuer des malades. Ma sœur aînée est une grande créature, bien faite, folle de son mari, qui ne l'est point du tout d'elle. Son mari mon beau-frère est un soi-disant grand seigneur, fort vain, très-fat, et rempli de chimères. Et moi, je deviendrais peut-être encore plus folle que tout cela si vous m'aimiez aussi sincèrement que vous venez de me l'assurer.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, que vous me donnez d'envie de figurer dans votre famille, mais....

FANCHON.

Mais il serait bon que vous me parlassiez un peu de la vôtre ; car je ne connais encore de vous que vos lettres.

LE CHEVALIER.

Vous m'embarrassez fort : il me serait impossible de donner du ridicule à mes parents.

FANCHON.

Comment! impossible ! vous n'avez donc ni père ni mère?

LE CHEVALIER.

Justement.

FANCHON.

Ne peut-on pas savoir au moins de quelle profession vous êtes?

LE CHEVALIER.

Je fais profession de n'en avoir aucune; je m'en trouve bien. Je suis jeune, gai, honnête homme; je joue, je bois, je fais, comme vous voyez, l'amour : on ne m'en demande pas davantage. Je suis assez bien venu partout; enfin je

vous aime de tout mon cœur : c'est une maladie que votre astrologue de père n'a pas prévue ; que votre bonne femme de mère ne guérira pas, et qui durera peut-être plus que vous et moi ne voudrions.

FANCHON.

Votre humeur me fait plaisir ; mais je crains bien d'être aussi malade que vous : je ne vous en dirais pas tant si nous étions de plein pied; mais je me sens un peu hardie de loin... Eh ! mon dieu ! voici ma grande sœur qui entre dans ma chambre, et mon père et ma mère dans le jardin. Adieu ; je jugerai de votre amour si vous vous tirez de ce mauvais pas en habile homme.

NUIT-BLANCHE, en se collant à la muraille.

Ah ! monsieur, nous sommes perdus ! voici des gens avec une arquebuse.

LE CHEVALIER.

Non, ce n'est qu'une lunette ; rassure-toi. Je suis sûr de plaire à ces gens-ci, puisque je connais leur ridicule et leur faible.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT BODIN, LA PRÉSIDENTE, DOMESTIQUES, LE CHEVALIER, NUIT-BLANCHE.

LE PRÉSIDENT, avec une grande lunette.

On voit bien que je suis né sous le signe du cancer ; toutes mes affaires vont de guingois. Il y a six mois que j'attends mon ami, monsieur Du Cap-Vert, ce fameux capitaine de vaisseau qui doit épouser ma cadette ; et je vois certainement qu'il ne viendra de plus d'un an : le bourreau à Vénus rétrograde. Voici d'un autre côté mon impertinent de gendre, monsieur le comte Des-Apprêts, à qui j'ai donné mon aînée ; il affecte l'air de la mépriser ; il ne veut pas me faire l'honneur de me donner des

petits-enfants : ceci est bien plus rétrograde encore. Ah! malheureux président! malheureux beau-père! sur quelle étoile ai-je marché? Çà, voyons un peu en quel état est le ciel ce soir.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous ai déjà dit, mon toutou, que votre astrologie n'est bonne qu'à donner des rhumes; vous devriez laisser là vos lunettes et vos astres. Que ne vous occupez-vous comme moi de choses utiles? J'ai trouvé enfin l'élixir universel, et je guéris tout mon quartier. Eh bien, Champagne, comment se porte ta femme, à qui j'en ai fait prendre une dose?

CHAMPAGNE.

Elle est morte ce matin.

LA PRÉSIDENTE.

J'en suis fâchée, c'était une bonne femme. Et mon filleul, comment est-il depuis qu'il a pris ma poudre corroborative?.. Eh mais! que vois-je, mon toutou? un homme dans notre jardin!

LE PRÉSIDENT.

Ma toute, il faut observer ce que ce peut être, et bien calculer ce phénomène.

LE CHEVALIER, tirant sa lunette d'opéra.

Le soleil entre dans sa cinquantième maison.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, monsieur, qui vous fait entrer dans la mienne s'il vous plaît?

LE CHEVALIER, en regardant le ciel.

L'influence des astres, monsieur; Vénus, dont l'ascendance.....

LE PRÉSIDENT.

Que veut dire ceci? c'est apparemment un homme de la profession.

(Ils se regardent tous deux avec leurs lunettes.)

LA PRÉSIDENTE.

C'est apparemment quelque jeune homme qui vient me demander des remèdes; il est vraiment bien joli : c'est grand dommage d'être malade à cet âge.

LE PRÉSIDENT.

Excusez, monsieur, si, n'ayant pas l'honneur de vous connaître...

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, c'était un bonheur que les conjonctions les plus bénignes me fesaient espérer : je me promenais près de votre magnifique maison pour...

LA PRÉSIDENTE.

Pour votre santé apparemment?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, je languis depuis un mois, et je me flatte que je trouverai enfin du secours. On m'a assuré que vous aviez ici ce qui me guérirait.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, oui, je vous guérirai; je vous entreprends, et je veux que ma poudre et mon dissolvant....

LE PRÉSIDENT.

C'est ma femme, monsieur, que je vous présente. (Parlant bas et se touchant le front.) La pauvre toute est un peu blessée là..... Mais parlons un peu raison, s'il vous plaît. Ne disiez-vous pas qu'en vous promenant près de ma maison vous aviez....

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, je vous disais que j'avais découvert un nouvel astre au-dessus de cette fenêtre, et qu'en le contemplant j'étais entré dans votre jardin.

LE PRÉSIDENT.

Un nouvel astre! comment! cela fera du bruit.

LE CHEVALIER.

Je voudrais bien pourtant que la chose fût secrète. Il brillait comme Vénus, et je crois qu'il a les plus douces influences du monde. Je le contemplais, j'ose dire, avec amour; je ne pouvais en écarter mes yeux : j'ai même, puisqu'il faut vous le dire, été fâché quand vous avez paru.

LE PRÉSIDENT.

Vraiment, je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Pardonnez, monsieur, à ce que je vous dis; ne me regardez pas d'un aspect malin, et ne soyez pas en opposition avec moi: vous devez savoir l'empressement que j'avais de vous faire ma cour, mais enfin quand il s'agit d'un astre.

LE PRÉSIDENT.

Ah! sans doute. Et où l'avez-vous vu? vous me faites palpiter le cœur.

LE CHEVALIER.

C'est l'état où je suis. Je l'ai vu, vous dis-je. Ah! quel plaisir j'avais en le voyant! quel aspect! c'était tout juste ici : mais cela est disparu dès que vous êtes venu dans le jardin.

LE PRÉSIDENT.

Ceci mérite attention : c'était sans doute quelque comète.

LE CHEVALIER.

Du moins elle avait une fort jolie chevelure.

LA PRÉSIDENTE, le tirant par le bras.

Mon pauvre jeune homme, ne vous arrêtez point aux visions cornues de mon mari. Venons au fait : peut-être votre mal presse.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; je me sentais tout en feu avant que vous parussiez.

LA PRÉSIDENTE, lui tâtant le pouls.

Voilà cependant un pouls bien tranquille.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, ce n'est que depuis que j'ai l'honneur de vous parler : c'était tout autre chose auparavant. Ah! quelle différence, madame!

LA PRÉSIDENTE.

Pauvre enfant! vous avez pourtant la couleur bonne et l'œil assez vif. Ça, ne déguisez rien : avez-vous la liberté du....

LE CHEVALIER.

Plus de liberté, madame; c'est là mon mal : cela commença, il y a un mois, sur l'escalier de la comédie; mes yeux furent dans un éblouissement involontaire, mon sang s'agita; j'éprouvai des palpitations, des inquiétudes, ah! madame, des inquiétudes!....

LA PRÉSIDENTE.

Dans les jambes?

LE CHEVALIER.

Ah! partout, madame; des inquiétudes cruelles; je ne dormais plus; je rêvais toujours à la même chose, j'étais mélancolique.

LA PRÉSIDENTE.

Et rien ne vous a donné du soulagement?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, madame; cinq ou six ordonnances par écrit m'ont donné un peu de tranquillité. Je me suis mis entre les mains d'un médecin charmant qui a entrepris ma cure; mais je commence à croire qu'il faudra que vous daigniez l'aider, heureux si vous pouvez con-

sulter avec lui sur les moyens de me mettre dans l'état où j'aspire.

LA PRÉSIDENTE.

Oh! vous n'avez qu'à l'amener, je le purgerai lui-même, je vous en réponds.

LE PRÉSIDENT.

Or ça, monsieur, point de compliments entre gens du métier : vous souperez avec nous ce soir, si vous le trouvez bon; et cela en famille avec ma femme, ma fille la comtesse, et ma fille Fanchon.

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, vous ne pouviez, je vous jure, me faire un plus grand plaisir.

LE PRÉSIDENT.

Et après souper je veux que nous observions ensemble l'état du ciel.

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, monsieur; j'ai d'ordinaire après souper la vue un peu trouble.

LA PRÉSIDENTE.

Vous voulez me tuer ce pauvre garçon; et moi je vous dis qu'après souper il prendra trois de mes pilules. Mais je veux auparavant qu'il fasse connaissance avec toute ma famille.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien dit, ma toute : qu'on fasse descendre madame la comtesse et Fanchon.

LA PRÉSIDENTE.

Mes filles! madame la comtesse!

LA COMTESSE.

Nous descendons, madame.

FANCHON.

Je vole, ma mère.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, MADAME LA COMTESSE, FANCHON, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE.

Mes filles, voici un de mes malades que je vous recommande : je veux que vous en ayez soin ce soir à souper.

FANCHON.

Ah ! ma mère, si nous en aurons soin ! il sera entre nous deux, et ce sera moi qui le servirai.

LE PRÉSIDENT.

Ce jeune gentilhomme, mes filles, est un des grands astrologues que nous ayons : ne manquez pas de lui bien faire les honneurs de la maison.

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, je revois la brillante comète dont la vue est si charmante.

LE PRÉSIDENT.

Vite, ma lunette, observons.

LE CHEVALIER.

Mesdames, je sais fort peu ce qui se passe dans le ciel ; mais il ne pouvait m'arriver d'aventure sur la terre plus agréable que celle-ci.

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau guigner, je ne vois rien.

LE CHEVALIER.

C'est que vous ne regardez pas avec les mêmes yeux que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! madame la comtesse, serez-vous toujours

triste? et ne pourrai-je point purger cette mauvaise humeur? J'ai deux filles bien différentes. Vous diriez Démocrite et Héraclite : l'une à l'air d'une veuve affligée; et cette étourdie-ci rit toujours. Il faut que je donne des gouttes d'Angleterre à l'une, et de l'opium à l'autre.

LA COMTESSE.

Hélas! madame, vous me traitez de veuve, il est trop vrai que je le suis. Vous m'avez mariée, et je n'ai point de mari : monsieur le comte s'est mis dans la tête qu'il dérogerait s'il m'aimait. J'ai le malheur de respecter des nœuds qu'il néglige, et de l'aimer parce qu'il est mon mari, comme il me méprise parce que je suis sa femme; je vous avoue que j'en suis inconsolable.

LA PRÉSIDENTE.

Votre mari est un jeune fat, et toi une sotte, ma chère fille : je n'ai point de remèdes pour des cas si désespérés. Le comte ne vous voit point du tout la nuit, rarement le jour. Je sais bien que l'affront est sanglant; mais enfin c'est ainsi que M. le président en use avec moi depuis quinze ans : vois-tu que je m'arrache les cheveux pour cela?

FANCHON.

La chose est un peu différente : pour moi, si j'étais à la place de ma sœur aînée, je sais bien ce que je ferais.

LA PRÉSIDENTE.

Et quoi, coquine?

FANCHON.

Ce qu'elle est assez sotte pour ne pas faire.

LE PRÉSIDENT.

J'ai beau observer, je me donne le torticolis, et je ne découvre rien. Je vois bien que vous êtes plus habile que moi; oui, vous êtes venu tout à propos pour me tirer de bien des embarras.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour vous.

LE PRÉSIDENT.

Vous voyez, monsieur, mes deux filles : l'une est malheureuse parce qu'elle a un mari; et celle-ci commence à l'être parce qu'elle n'en a point. Mais ce qui me désoriente et me fait voir des étoiles en plein midi....

FANCHON.

Eh bien ! mon père ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! monsieur ?

LE PRÉSIDENT.

C'est que le mari qui est destiné à ma fille cadette.....

FANCHON.

Un mari, mon père !

LE CHEVALIER.

Un mari, monsieur !

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! ce mari peut-être est-il malade. Cela ne sera rien, je le guérirai.

LE PRÉSIDENT.

Eh ! madame, vous savez que les mariages sont écrits dans le ciel.

LE CHEVALIER.

Oui; mais c'est quelquefois nous qui tenons la plume.

LE PRÉSIDENT.

Ce mari, monsieur Du Cap-Vert, ce fameux armateur..

FANCHON.

Ah ! mon père, un corsaire ?

LE PRÉSIDENT.

C'est mon ancien ami : vous croyez bien que j'ai tiré sa nativité. Il est né sous le signe des poissons. Je lui avais promis de plus Fanchon avant qu'elle fut née; en

un mot, ce qui me confond, c'est que je vois clairement que Fanchon sera mariée bientôt, et encore plus clairement que M. Du Cap-Vert ne sera de retour que dans un an : il faut que vous m'aidiez à débrouiller cette difficulté.

FANCHON.

Cela me paraît très-aisé, mon père; vous verrez que je serai mariée incessamment, et que je n'épouserai pas votre marin.

LE CHEVALIER.

Autant que mes faibles lumières peuvent me faire entrevoir, mademoiselle votre fille, monsieur, raisonne en astrologue judicieuse encore plus que judiciaire; et je crois, moi, par les aspects d'aujourd'hui, que ce forban ne sera jamais son mari.

FANCHON.

Sans avoir étudié, je l'ai deviné tout d'un coup.

LE PRÉSIDENT.

Et sur quoi pensez-vous, monsieur, que le capitaine ne sera pas mon gendre?

LE CHEVALIER.

C'est qu'il est déjà gendre d'un autre. Ce capitaine n'est-il pas de Bayonne?

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien! je suis aussi de Bayonne, moi qui vous parle.

FANCHON.

Je crois que le pays d'où vous êtes sera le pays de mon mari.

LE PRÉSIDENT.

Que fait au mariage de ma fille que vous soyez de Bayonne ou de Pampelune?

LE CHEVALIER.

Cela fait que j'ai connu M. Du Cap-Vert lorsque j'étais enfant, et que je sais qu'il était marié à Bayonne.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! je vois que vous ne savez pas le passé aussi bien que l'avenir. Je vous apprends qu'il n'est plus marié, que sa femme est morte il y a quinze ans, qu'il en avait environ cinquante quand il l'a perdue, et que, dès qu'il sera de retour, il épousera Fanchon. Allons tous souper.

LE CHEVALIER.

Oui, mais je n'ai point oui dire que sa femme fût morte.

FANCHON.

Je me trompe bien fort, ou les étoiles auront un pied de nez dans cette affaire, et je ne m'embarquerai pas avec M. Du Cap-Vert.

LE CHEVALIER.

Au moins, mademoiselle, le voyage ne serait pas de long cours. Par le calcul de monsieur votre père, le pauvre cher homme a soixante-dix ans, et pourrait mourir de vieillesse avant de me faire mourir de douleur.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, mon malade, ne vous amusez point ici. Tout ce que je connais du ciel à l'heure qu'il est, c'est qu'il tombe du serein. Donnez-moi la main, et venez vous mettre à table à côté de moi.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, FANCHON.

LA COMTESSE.

Demeure un peu, ma chère Fanchon.

FANCHON.

Il faut que j'aille servir notre malade, ma chère comtesse : le ciel le veut comme cela.

LA COMTESSE.

Donne-moi pour un moment la préférence.

FANCHON.

Pour un moment, passe.

LA COMTESSE.

Je n'ai plus de confiance qu'en toi, ma petite sœur.

FANCHON.

Hélas ! que puis-je pour vous, moi qui suis si fort embarrassée pour moi-même !

LA COMTESSE.

Tu peux m'aider.

FANCHON.

A quoi ? à vous venger de votre glorieux et impertinent mari ? oh ! de tout mon cœur.

LA COMTESSE.

Non, mais à m'en faire aimer.

FANCHON.

Il n'en vaut pas la peine, puisqu'il ne vous aime pas ; mais voilà malheureusement la raison pourquoi vous êtes si fort attachée à lui : s'il était à vos pieds, vous seriez peut-être indifférente.

LA COMTESSE.

Le cruel me traite avec tant de mépris !... Il en use avec moi comme si nous étions mariés depuis cinquante ans.

FANCHON.

C'est un air aisé : il prétend que ce sont les manières du grand monde... Le fat! Ah! que vous êtes bonne, ma sœur, d'être honnête femme!

LA COMTESSE.

Prends pitié de ma sottise.

FANCHON.

Oui, mais à condition que vous prendrez part à ma folie.

LA COMTESSE.

Aide-moi à gagner le cœur de mon mari.

FANCHON.

Pourvu que vous me prêtiez quelque secours pour m'empêcher d'être l'esclave du corsaire qu'on me destine.

LA COMTESSE.

Viens, je te communiquerai mes desseins après souper.

FANCHON.

Et moi, je vous communiquerai mes petites idées.... Voilà comme les sœurs devraient toujours vivre. Allons donc, ne pleurez plus, pour que je puisse rire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, FANCHON.

LA COMTESSE.

J'ai passé une nuit affreuse, ma chère petite sœur.

FANCHON.

Je n'ai pas plus dormi que vous.

LA COMTESSE.

J'ai toujours les dédains de mon mari sur le cœur.

FANCHON.

Et moi les agréments du chevalier dans l'imagination.

LA COMTESSE.

Tu te moques de moi de voir à quel point j'aime mon mari.

FANCHON.

Vous ne songez guère combien le chevalier me tourne la tête.

LA COMTESSE.

Je tremble pour toi.

FANCHON.

Et moi je vous plains.

LA COMTESSE.

Aimer un jeune aventurier qui a même la bonne foi de faire entendre qu'il n'a ni naissance, ni fortune!

FANCHON.

Larmoyer pour un mari qui n'est peut-être pas si grand seigneur qu'il le dit.

LA COMTESSE.

Ah!

FANCHON.

Qui a plus de dettes que de bien, plus d'impertinence que d'esprit, plus d'orgueil que de magnificence, plus...

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur!

FANCHON.

Qui vous dédaigne, qui prodigue avec des filles d'opéra ce que vous lui avez apporté en mariage; un débauché, un fat.

LA COMTESSE.

Ah! ma sœur, arrêtez donc.

FANCHON.

Un petit freluquet idolâtre de sa figure, et qui est plus long-temps que nous à sa toilette, qui copie tous les ridicules de la cour sans en prendre une seule bonne qualité, qui fait l'important, qui....

LA COMTESSE.

Ma sœur, je ne puis en entendre davantage.

FANCHON.

Il ne tient pourtant qu'à vous : cela ne finira pas sitôt.

LA COMTESSE.

Il a de grands défauts, sans doute, je ne les connais que trop; je les ai remarqués exprès, j'y ai pensé nuit et jour pour me détacher de lui, ma chère enfant : mais, à force de les avoir toujours présents à l'esprit, enfin je m'y suis presque accoutumée comme aux miens; et peut-être qu'avec le temps ils me seront également chers.

FANCHON.

Ah! ma sœur, s'il vous fesait l'honneur de vous traiter comme sa femme, et si vous connaissiez sa personne aussi bien que vous connaissez ses vices, peut-être en peu de temps seriez-vous tranquille sur son compte. Enfin vous voilà donc résolue d'employer à sa conver-

sion tout ce que vous tenez de la libéralité de mon père?

LA COMTESSE.

Assurément : quand il n'en coûte que de l'argent pour gagner un cœur, on l'a toujours à bon marché.

FANCHON.

Oui, mais un cœur ne s'achète point : il se donne, et ne peut se vendre.

LA COMTESSE.

Quelquefois on est touché des bienfaits. Ma chère enfant, je te charge de tout.

FANCHON.

Vous me donnez un emploi singulier entre un mari et sa femme. Le métier que je m'en vais faire est un peu hardi; il faudra que je prenne les apparences de la friponnerie pour faire une action de vertu. Allons, il n'y a rien qu'on ne fasse pour sa sœur. Retirez-vous; allez faire votre cour à sa toilette : je prendrai mon temps pour lui parler. Souvenez-vous de moi dans l'occasion, je vous en prie, et empêchez qu'on ne m'envoie sur mer.

SCÈNE II.

(Le fond du théâtre s'ouvre.)

LE COMTE DES-APPRÊTS paraît à sa toilette, essayant son habit; SON ÉCUYER, UN TAILLEUR, UN PAGE, UN LAQUAIS; LA COMTESSE entre chez lui.

LE COMTE, sans l'apercevoir, parlant toujours d'un air important.

Je vous ai déjà dit, mons Des Coutures, que les paniers de mes habits ne sont jamais assez amples : il faut, s'il vous plaît, les faire aussi larges que ceux des femmes,

afin que l'on puisse un peu être seul dans le fond de son carrosse. Et vous, mons Du Toupet, songez un peu plus à faire fuir la perruque en arrière : cela donne plus de grace au visage. (à la comtesse.) Ah! vous voilà, comtesse! (à ses gens.) Hé! un peu d'eau de miel, hé! (à la comtesse.) Je suis fort aise de vous voir, madame. (à l'un de ses gens.) Un miroir, hé!.... page, a-t-on fait porter ce vin d'Espagne chez la petite Troussé?

LE PAGE.

Oui, monseigneur.

LA COMTESSE.

Pourrait-on avoir l'honneur de vous dire un mot, monsieur?

LE COMTE.

Écoutez, page : était-elle éveillée, la petite?

LE PAGE.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Et la grosse duchesse?

LE PAGE.

Monseigneur, elle s'est couchée à huit heures du matin.

M. DE L'ÉTRIER.

Monseigneur, voici votre lingère, votre baigneur, votre parfumeur, votre rôtisseur, votre doreur, votre sellier, votre éperonnier, votre bijoutier, votre usurier, qui attendent dans l'anti-chambre, et qui demandent tous de l'argent.

LE COMTE, d'un air languissant.

Eh mais! qu'on les jette par les fenêtres. C'est ainsi que j'en ai usé avec la moitié de mon bien, qui m'était pourtant plus cher que tous ces messieurs-là. Allez, allez, dites-leur qu'ils reviennent.... dans quelques années, dans

quelques années... Hé! prenez ce miroir, page, et vous, mons de l'Étrier....

L'ÉTRIER.

Monseigneur?

LE COMTE.

Dites un peu, mons de l'Étrier, qu'on mette mes chevaux napolitains à ma calèche verte et or.

L'ÉTRIER.

Monseigneur, je les vendis hier pour acheter des boucles d'oreilles à mademoiselle Manon.

LE COMTE.

Eh bien! qu'on mette les chevaux barbes.

L'ÉTRIER.

Un coquin de marchand de foin les fit saisir hier avec votre berline neuve.

LE COMTE.

En vérité, le roi devrait mettre ordre à ces insolences: comment veut-on que la noblesse se soutienne, si on l'oblige de déroger au point de payer ses dettes?... Le miroir, page, le miroir; haut, plus haut.

LA COMTESSE.

Pourrai-je obtenir audience à mon tour?

LE COMTE.

Ah! vous voici encore, madame? je vous croyais partie avec mes autres créanciers.

LA COMTESSE.

Peut-on se voir méprisée plus indignement! eh bien! vous ne voulez donc pas m'écouter?

LE COMTE, à son écuyer.

Mons de l'Étrier, un peu d'or dans mes poches... Eh! madame, revenez dans quelques années.

LA COMTESSE.

Mauvaise plaisanterie à part, il faut pourtant que je vous parle.

LE COMTE.

Eh bien! allons donc, il faut bien un peu de galanterie avec les dames; mais ne soyez pas longue.

LA COMTESSE.

Que de coups de poignard!

LE COMTE, à ses gens.

Messieurs de la chambre, qu'on ôte un peu cette toilette.

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Avez-vous résolu, monsieur, de me faire mourir de chagrin?

LE COMTE.

Comment donc, madame, en quoi vous ai-je déplu, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

Hélas! c'est moi qui ne vous déplais que trop. Il y a six mois que nous sommes mariés, et vous me traitez comme si nous étions brouillés depuis trente ans.

LE COMTE, se regardant dans un miroir de poche.

Ne voyez-vous pas qu'il faut se connaître pour s'aimer C'est un excès de délicatesse. (En ajustant sa perruque.) Vous voilà toute prête à pleurer! De quoi vous plaignez-vous? n'avez-vous pas une très-grosse pension? n'êtes-vous pas maîtresse de vos actions? suis-je un ladre, un bourru, un jaloux?

LA COMTESSE.

Plût-à-Dieu que vous fussiez jaloux! Insultez-vous ainsi à mon attachement? vous ne me donnez que des

marques d'aversion : était-ce pour cela que je vous ai épousé?

LE COMTE, se nettoyant les dents.

Mais vous m'avez épousé, madame, vous m'avez épousé pour être dame de qualité, pour prendre le pas sur vos compagnes avec qui vous avez été élevée, pour les faire crever de dépit. Moi je vous ai épousée.... je vous ai épousée, madame, pour ajouter deux cent mille écus à mon bien. De ces deux cent mille écus, j'en ai déjà mangé cent mille; par conséquent, je ne vous dois plus que la moitié des égards que je vous devais. Quand j'aurai mangé les cent mille autres, je serai tout-à-fait quitte avec vous. Raillerie à part, je vous aime; je ne veux pas que vous soyez malheureuse, mais j'exige que vous ayez un peu d'indulgence.

LA COMTESSE.

Vous m'outrez : vous vous repentirez peut-être un jour de m'avoir désespérée.

LE COMTE.

Quoi donc! qu'avez-vous? venez-vous ici gronder votre mari de quelque tour que vous aura joué votre amant? Ah! comtesse, parlez-moi avec confiance : qui aimez-vous actuellement?

LA COMTESSE.

Ciel! que ne puis-je aimer quelqu'autre que vous!

LE COMTE.

On dit que vous soupâtes hier avec le chevalier Du Hasard; il est vraiment aimable : je veux que vous me le présentiez.

LA COMTESSE.

Quelles étranges idées! Vous ne pensez donc pas qu'une femme puisse aimer son mari?

LE COMTE.

Oh! pardonnez-moi; je pense qu'il y a des occasions où une femme aime son mari: quand il va à la campagne sans elle pour deux ou trois années, quand il se meurt, quand elle essaie son habit de veuve.

LA COMTESSE.

Voilà comme vous êtes; vous croyez que toutes les femmes sont faites sur le modèle de celles avec qui vous vous ruinez; vous pensez qu'il n'y en a point d'honnêtes.

LE COMTE.

D'honnêtes femmes! mais si fait, si fait; il y en a de fort honnêtes: elles trichent un peu au jeu, mais ce n'est qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Voilà donc tous les sentiments que j'obtiendrai de vous?

LE COMTE.

Croyez-moi, le président et la présidente ont beau faire, je ne veux pas vivre sitôt en bourgeois; et puisque vous êtes madame la comtesse Des-Apprêts, je veux que vous souteniez votre dignité, et que vous n'ayez rien de commun avec votre mari que le nom, les armes, et les livrées. Vous ne savez pas votre monde; vous vous imaginez qu'un mari et une femme sont faits pour vivre ensemble: quelle idée!... Holà! hé! là-bas! quelqu'un!... holà! hé! messieurs de la chambre!

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE LA COMTESSE, LE CHEVALIER, UN PAGE.

LE PAGE.

Monseigneur, voici le président et la présidente.

LE PRÉSIDENT.

Vous pourriez bien dire, monsieur le président, petit maroufle.

LE PAGE, en s'en allant.

Ah! le vilain bourgeois!

LE PRÉSIDENT.

Par Saturne, monsieur le comte, vous en usez bien indignement avec nous, et c'est un phénomène bien étrange que votre conduite. Vous nous méprisez, moi, ma femme et ma fille, comme si vous étiez une étoile de la première grandeur. Vous nous traitez en bourgeois. Parbleu! quand vous seriez au zénith de la fortune, apprenez qu'il est d'un malhonnête homme de mépriser sa femme et la famille dans laquelle on est entré. Corbleu! je suis las de vos façons; nous ne sommes point faits pour habiter sous le même méridien. Je vous le dis, il faudra que nous nous séparions; et de par tout le zodiaque! (car vous me faites jurer), dans quelles éphémérides a-t-on jamais lu qu'un gendre traite de haut en bas son beau-père le président, et sa belle-mère la présidente, ne dîne jamais en famille, ne revienne au point du jour que pour coucher seul! Parbleu! si j'étais madame la comtesse, je vous ferais coucher avec moi, mon petit mignon, ou je vous dévisagerais.

LE COMTE.

Bonjour, président, bonjour.

LA PRÉSIDENTE.

N'est-ce pas une honte qu'on ne puisse vous guérir de cette maladie? et que moi, qui ai guéri tout mon quartier, j'aie chez moi un gendre qui me désespère, et fait mourir sa femme des pâles couleurs! Et où en seriez-vous, si M. le président en eût toujours usé ainsi avec moi? vous n'auriez pas touché six cents sacs de mille

livres que nous vous avons donnés en dot. Savez-vous bien que ma fille est l'élixir des femmes, et que vous ne la méritez pas pour épouse, ni moi pour belle-mère, ni M. le président pour beau-père, ni mon..... ni mon..... allez, vous êtes un monstre.

LE COMTE.

Je suis charmé de vous voir et de vous entendre, ma chère présidente.... Eh! voilà, je crois, le chevalier Du Hasard, dont on m'a tant parlé. Bonjour, mons Du Hasard, bonjour : vraiment je suis fort aise de vous voir.

LE CHEVALIER.

Il me semble que j'ai vu cet homme-là à Bayonne dans mon enfance. Monsieur, je compte sur l'honneur de votre protection.

LE COMTE.

Comment trouvez-vous madame la comtesse, mons le chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur, je....

LE COMTE.

Ne vous sentez-vous rien pour elle?

LE CHEVALIER.

Le respect que....

LE COMTE.

Ne pourrais-je point vous être bon à quelque chose à la cour, mons le chevalier?

LE CHEVALIER.

Monsieur, je ne....

LE COMTE, l'interrompant toujours d'un air important.

Auprès de quelques ministres, de quelques dames de la cour?

LE CHEVALIER.

Heureusement, monsieur....

LE COMTE.

Il faudra que vous veniez prendre huit tableaux de Cavagnole chez la grosse duchesse. Président, présidente, voilà midi qui sonne; allez, allez dîner : vous dînez de bonne heure, vous autres. Hola ! hé ! quelqu'un ! qu'on ouvre à ces dames. Adieu, mesdames. Vous viendrez me voir quelque matin, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, en s'en allant.

Votre gendre est singulier.

LE PRÉSIDENT.

Il est lunatique.

LA PRÉSIDENTE, en s'en allant.

Il est incurable.

LA COMTESSE.

Je suis bien malheureuse !

SCÈNE V.

LE COMTE, M. DE L'ÉTRIER.

LE COMTE.

Mons de l'Étrier, je ne laisse pas d'être bien embarrassé, oui.

L'ÉTRIER.

Et moi aussi, monseigneur.

LE COMTE.

J'ai mangé en trois mois deux années de mon revenu d'avance.

L'ÉTRIER.

Cela prouve votre générosité.

LE COMTE.

Je vois que les vertus sont assez mal récompensées en ce monde : personne ne veut me prêter. Comme je suis un grand seigneur, on me craint; si j'étais un bourgeois, j'aurais cent bourses à mon service.

L'ÉTRIER.

Au lieu de cent prêteurs vous avez cent créanciers. J'ai l'honneur d'être votre écuyer, et vous n'avez point de chevaux. Vous avez un page qui n'a point de chemises, des laquais sans gages, des terres en décret : ma foi, j'oserais vous conseiller d'accepter quelques bonnes sommes du beau-père, et de lui faire un petit comte Des-Apprêts.

LE COMTE.

Je ne veux rien faire d'indigne d'un grand seigneur. Ne voudrais-tu pas que je soupasse, comme un homme désœuvré, avec ma femme? que j'allasse bourgeoisement au lit avec elle, tristement affublé d'un bonnet de nuit, et asservi comme un homme vulgaire aux lois insipides d'un devoir languissant? que je m'humiliasse jusqu'à paraître en public à côté de ma femme? ridicule pendant le jour, dégoûté pendant la nuit; et pour comble d'impertinence, père de famille? Dans trente ans, mon ami, dans trente ans, nous verrons ce que nous pourrons faire pour la fille du président.

L'ÉTRIER.

Mais ne la trouvez-vous pas jolie?

LE COMTE.

Comment! elle est charmante.

L'ÉTRIER.

Eh bien donc!

LE COMTE.

Ah! si elle était la femme d'un autre, j'en serais amoureux comme un fou; je donnerais tout ce que je dois (et c'est beaucoup) pour la posséder, pour en être aimé: mais elle est ma femme, il n'y a pas moyen de la souffrir : j'ai trop l'honneur en recommandation; il faut un peu soutenir son caractère dans le monde.

L'ÉTRIER.

Elle est vertueuse, elle vous aime.

LE COMTE.

Parlons de ce que j'aime : aurez-vous de l'argent ?

L'ÉTRIER.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Comment! mons de l'Étrier, vous n'avez pu trouver de l'argent chez des bourgeois?

SCÈNE VI.

FANCHON, LE COMTE.

FANCHON, au page qui la suivait.

Mon petit page, allez un peu voir là-dedans si j'y suis.

(Le page et monsieur de l'Étrier s'en vont.)

LE COMTE, à Fanchon.

Eh! ma chère enfant, qui vous amène si matin dans mon appartement?

FANCHON.

L'envie de vous rendre un petit service.

LE COMTE.

Aimable créature! toute sœur de ma femme que vous êtes, vous me feriez tourner la tête si vous vouliez.

FANCHON.

Je voudrais vous la changer un peu. Ne me dites point de douceurs : ce n'est pas pour moi que je viens ici.

LE COMTE.

Comment?

FANCHON.

Soyez discret, au moins.

LE COMTE.

Je vous le jure, ma chère enfant.

FANCHON.

N'allez jamais en parler à votre femme.

LE COMTE.

Est-ce qu'on parle à sa femme?

FANCHON.

A M. le président ni à madame la présidente.

LE COMTE.

Est-ce qu'on parle à son beau-père ou à sa belle-mère?

FANCHON.

A mon mari, quand j'en aurai un.

LE COMTE.

Est-ce qu'un mari sait jamais rien?

FANCHON.

Eh bien! je suis chargée de la part d'une jeune femme extrêmement jolie....

LE COMTE.

Voilà un plaisant métier à votre âge!

FANCHON.

Plus noble que vous ne pensez : les intentions justifient tout; et quand vous saurez de quoi il est question, vous aurez meilleure opinion de moi, et vous verrez que tout ceci est en tout bien et en tout honneur.

LE COMTE.

Eh bien, mon cœur, une jolie femme?...

FANCHON.

Qui a de la confiance en moi m'a priée de vous dire...

LE COMTE.

Quoi?

FANCHON.

Que vous êtes le plus....

LE COMTE.

Ah! j'entends.

FANCHON.

Le plus ridicule de tous les hommes.

LE COMTE.

Comment! race de président...

FANCHON.

Écoutez jusqu'au bout : vous allez être bien surpris. Elle vous trouve donc, comme j'avais l'honneur de vous le dire, extrêmement ridicule, vain comme un paon, dupe comme une buse, fat comme Narcisse; mais, au travers de ces défauts, elle croit voir en vous des agréments. Vous l'indignez, et vous lui plaisez; elle se flatte que si vous l'aimiez, elle ferait de vous un honnête homme. Elle dit que vous ne manquez pas d'esprit, et elle espère de vous donner du jugement. La seule chose où elle en manque, c'est en vous aimant; mais c'est son unique faiblesse : elle est folle de vous, comme vous l'êtes de vous-même. Elle sait que vous êtes endetté pardessus les oreilles; elle a voulu vous donner des preuves de sa tendresse qui vous enseignassent à avoir des procédés généreux; elle a vendu toutes ses nippes, elle en a tiré vingt-mille francs en billets et en or, qui déchirent mes poches depuis une heure. Tenez, les voilà; ne me demandez pas son nom; promettez-moi seulement un rendez-vous pour elle ce soir; dans votre chambre, et corrigez-vous pour mériter ses bontés.

LE COMTE, en prenant l'argent.

Ma belle Fanchon, votre inconnue m'a la mine d'être une laidron, avec ses vingt-mille francs.

FANCHON.

Elle est belle comme le jour; et vous êtes un misérable, indigne que la petite Fanchon se mêle de vos affaires. Adieu; tâchez de mériter mon estime et mes bontés.

SCÈNE VII.

LE COMTE.

Franchement, je suis assez heureux. Né sans fortune, je suis devenu riche sans industrie; inconnu dans Paris, il m'a été très-aisé d'être grand seigneur; tout le monde l'a cru, et je le crois à la fin moi-même plus que personne. J'ai épousé une belle femme (*ad honores*), j'ai le noble plaisir de la mépriser; à peine manqué-je un peu d'argent, que voilà une femme de la première volée, titrée sans doute, qui me prête mille louis d'or, et qui ne veut être payée que par un rendez-vous! Oh! oui, madame, vous serez payée; je vous attends chez moi tout le jour, et pour la première fois de ma vie, je passerai mon après-dînée sans sortir. Holà! hé! page, écoutez. Page, qu'on ne laisse entrer chez moi qu'une dame qui viendra avec la petite Fanchon.

SCÈNE VIII.

M. DU CAP-VERT, heurtant a la porte; LE COMTE, L'ÉTRIER, LE PAGE.

LE COMTE.

Voici apparemment cette dame de qualité à qui j'ai tourné la tête.

LE PAGE, allant à la porte.

Est-ce vous, mademoiselle Fanchon?

M. DU CAP-VERT, poussant la porte en dedans.

Eh! ouvrez, ventrebleu! voici une rade bien difficile: il y a une heure que je parcours ce bâtiment sans pouvoir trouver le patron. Où est donc le président et la présidente? et où est Fanchon?

LE PAGE.

Tout cela est allé promener bourgeoisement en famille. Mais, mon ami, on n'entre point ainsi dans cet appartement : dénichez.

M. DU CAP-VERT.

Petit mousse, je te ferai donner la cale.

LE COMTE, d'un ton nonchalant.

Qu'est-ce que c'est que ça? mais qu'est-ce que c'est que ça? mes gens! holà! hé! mes gens! Mons de l'Étrier! qu'on fasse un peu sortir cet homme-là de chez moi; qu'on lui dise un peu qui je suis, où il est, et qu'on lui apprenne un peu à vivre.

M. DU CAP-VERT.

Comment! qu'on me dise qui vous êtes! et n'êtes vous pas assez grand pour le dire vous même, jeune muguet? Qu'on me dise un peu où je suis! je crois, ma foi, être dans la boutique d'un parfumeur; je suis empuanti d'odeur de fleur d'orange.

L'ÉTRIER.

Mons, mons, doucement : vous êtes ici chez un seigneur qui a bien voulu épouser la fille aînée du président Bodin.

M. DU CAP-VERT.

C'est bien de l'honneur pour lui; voilà un plaisant margajat! Eh bien! monsieur, puisque vous êtes le gendre de...

L'ÉTRIER.

Appelez-le monseigneur, s'il vous plaît.

M. DU CAP-VERT.

Lui! monseigneur! je pense que vous êtes fou, mon drôle : j'aimerais autant appeler galion une chaloupe, ou donner le nom d'esturgeon à une sole. Écoutez, gendre du président, j'ai à vous avertir....

LE COMTE.

Arrêtez, arrêtez; l'ami, êtes-vous gentilhomme?

M. DU CAP-VERT.

Non, ventrebleu! je ne suis point gentilhomme; je suis honnête homme, brave homme, bon-homme.

LE COMTE, toujours d'un air important.

Eh bien donc, je ne prendrai pas la peine de vous faire sortir moi-même. Mons de l'Étrier, mes gens, faites un peu sortir monsieur.

M. DU CAP-VERT.

Par la sainte barbe! si votre chiourme branle, je vous coulerai tous à fond de cale, esclaves.

LE PAGE.

Oh! quel ogre!

L'ÉTRIER, en tremblant.

Monsieur, ce n'est pas pour vous manquer de respect...

M. DU CAP-VERT.

Taisez-vous, ou je vous lâcherai une bordée.

(Il prend une chaise et s'assied auprès du comte.)

C'est donc vous, monsieur le freluquet, qui avez épousé Catau?

LE COMTE, d'un ton radouci.

Oui, monsieur : asseyez-vous donc, monsieur.

M. DU CAP-VERT.

Savez-vous que je suis monsieur Du Cap-Vert?

LE COMTE.

Non, monsieur.... Oh! quel importun!

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! je vous l'apprends donc. Avez-vous jamais été à Rio-Janeiro?

LE COMTE.

Non, je n'ai jamais été à cette maison de campagne-là.

M. DU CAP-VERT.

Ventre de boulets! c'est une maison de campagne un peu forte, que nous prîmes d'assaut à deux mille lieues d'ici, sous l'autre tropique. C'était en 1711, au mois de septembre. Monsieur le blanc-poudré, je voudrais que vous eussiez été là, vous seriez mort de peur. Il y fesait chaud, mon enfant, je vous en réponds. Connaissez-vous celui qui nous commandait?

LE COMTE.

Qui? celui qui vous commandait?

M. DU CAP-VERT.

Oui, celui qui nous commandait, de par tous les vents!

LE COMTE.

C'était un très-bel homme, à ce que j'ai ouï dire: il s'appelait le duc de....

M. DU CAP-VERT.

Et non, cornes de fer, ce n'était ni un duc, ni un de vos marquis; c'était un drôle qui a pris plus de vaisseaux anglais en sa vie que vous n'avez trompé de bégueules et écrit de fades billets doux. Ce fut une excellente affaire que cette prise du fort de Saint-Sébastien de Rio-Janeiro: j'en eus vingt mille écus pour ma part.

LE COMTE.

Si vous vouliez m'en prêter dix mille, vous me feriez plaisir.

M. DU CAP-VERT.

Je ne vous prêterais pas du tabac à fumer, mon petit mignon, entendez-vous, avec vos airs d'importance. Tout ce que j'ai est pour ma femme: vous avez épousé l'aînée Catau, et je viens exprès pour épouser la cadette Fanchon, et être votre beau-frère. Le président reviendra-t-il bientôt?

LE COMTE.

Vous! mon beau-frère!

M. DU CAP-VERT.

Par la sancable! oui, votre beau-frère, puisque j'épouse votre belle-sœur.

LE COMTE.

Vous pouvez épouser Fanchon tant qu'il vous plaira; mais vous ne serez point mon beau-frère: je vous avertis que je ne signe point au contrat de mariage.

M. DU CAP-VERT.

Parbleu! que vous signiez ou que vous ne signiez pas, qu'est-ce que cela me fait? ce n'est pas vous que j'épouse, et je n'ai que faire de votre signature. Mais est-ce que le président tardera encore long-temps à venir? Cet homme-là est bien mauvais voilier.

LE COMTE.

Je vous conseille, monsieur Du Cap-Vert, de l'aller attendre ailleurs.

M. DU CAP-VERT.

Comment? est-ce que ce n'est pas ici sa maison?

LE COMTE.

Oui, mais c'est ici mon appartement.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! je le verrai ici.

LE COMTE.

(A part.) Le traître!... (A M. Du Cap-Vert.) J'attends du monde à qui j'ai donné rendez-vous.

M. DU CAP-VERT.

Je ne vous empêche pas de l'attendre.

LE COMTE.

(A part.) Le bourreau!... (A M. Du Cap-Vert.) C'est une dame de qualité.

M. DU CAP-VERT.

De qualité ou non, que m'importe?

LE COMTE, à part.

Je voudrais que ce monstre marin-là fût à cinq cents brasses avant dans la mer.

M. DU CAP-VERT.

Que dites-vous là de la mer, beau garçon?

LE COMTE.

Je dis qu'elle me fait soulever le cœur. Eh! voilà, pour m'achever de peindre! le président et la présidente: je n'y puis plus tenir, je quitte la partie, je vais me réfugier ailleurs.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER DU HASARD.

LE PRÉSIDENT, regardant attentivement M. Du Cap-Vert.

Ce que je vois-là est incompréhensible.

M. DU CAP-VERT.

Cela est très-aisé à comprendre: j'arrive de la côte de Zanguebar, et je viens débarquer chez vous, et épouser Fanchon.

LE PRÉSIDENT.

Il ne se peut pas que ce soit là M. Du Cap-Vert: son thème porte qu'il ne reviendra que dans deux ans.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! faites donc votre thème en deux façons; car me voilà revenu.

LA PRÉSIDENTE.

Il a bien mauvais visage.

LE CHEVALIER.

Monsieur, soyez le très-bien arrivé en cette ville.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce que je ne serais qu'un ignorant?

M. DU CAP-VERT.

Beau-père, votre raison va à la bouline : parbleu ! vous perdez la tramontane. Dressez vos lunettes, observez-moi ; je n'ai point changé de pavillon : ne reconnaissez-vous pas mons Du Cap-Vert, votre ancien camarade de collége? Il n'y a que trente-cinq ans que nous nous sommes quittés, et vous ne me remettez pas !

LE PRÉSIDENT.

Si fait, si fait ; mais....

M. DU CAP-VERT.

Mais oublier ses amis en si peu de temps ! Tout le monde me paraît bien étourdi du bateau dans cette maison-ci. Je viens de voir un jeune fat, mon beau-frère, qui a perdu la raison ; le beau-père a perdu la mémoire. Bonhomme de président, allons, où est votre fille ?

LA PRÉSIDENTE.

Ma fille, monsieur, s'habille pour paraître devant vous ; mais je ne crois pas que vous vouliez l'épouser sitôt.

M. DU CAP-VERT.

Je lui donne du temps ; je ne compte me marier que dans trois ou quatre heures. J'ai hâte, ma bonne ; j'arrive de loin.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ! vous voulez vous marier aujourd'hui avec le visage que vous portez ?

M. DU CAP-VERT.

Sans doute : je n'irai pas emprunter celui d'un autre.

LA PRÉSIDENTE.

Allez, vous vous moquez : il faut que vous soyez auparavant quinze jours entre mes mains.

M. DU CAP-VERT.

Pas un quart d'heure seulement. Présidente, quelle proposition me faites-vous là ?

LA PRÉSIDENTE.

Voyez ce jeune homme que je vous présente. Quel teint ! qu'il est frais ! je ne l'ai pourtant entrepris que d'hier.

M. DU CAP-VERT.

Comment dites-vous ? depuis hier ce jeune homme et vous....

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, madame daigne prendre soin de moi.

LA PRÉSIDENTE.

C'est moi qui l'ai mis dans l'état où vous le voyez.

LE PRÉSIDENT, à part.

Non, il n'est pas possible que cet homme-là soit arrivé.

M. DU CAP-VERT.

Je ne comprends rien à toutes les lanternes que vous me dites, vous autres.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous dis qu'il faut que vous soyez saigné et purgé dûment avant de songer à rien.

M. DU CAP-VERT.

Moi, saigné et purgé ! j'aimerais mieux être entre les mains des Turcs qu'entre celles des médecins.

LA PRÉSIDENTE.

Après un voyage de long cours, vous devez avoir amassé des humeurs de quoi infecter une province : vous autres marins, vous avez de si vilaines maladies !

M. DU CAP-VERT.

Parlez pour vous, messieurs du continent : les gens de mer sont des gens propres, mais vous !...

LA PRÉSIDENTE.

Je vous en quitterai pour cinquante pilules.

M. DU CAP-VERT.

J'aimerais mieux épouser la fille d'un Cafre, ma bonne femme ; je romprai plutôt le marché.

LE CHEVALIER, en lui faisant une grande révérence.

Monsieur, permettez-moi, je vous prie....

M. DU CAP-VERT, en rendant la révérence.

Que voulez-vous, je vous prie?

LE CHEVALIER, avec une révérence.

Souffrez que je vous dise, par l'intérêt que je prends à ce mariage....

M. DU CAP-VERT, de même.

Eh! quel intérêt prenez vous, s'il vous plaît, à ce mariage?

LE CHEVALIER.

Je vous conseille de ne rien précipiter, et de suivre l'avis de madame : j'ai des raisons importantes pour cela, j'ose vous le dire.

M. DU CAP-VERT.

L'équipage de ce bâtiment-ci est composé d'étranges gens, j'ose vous le dire : un fat me refuse la porte, un doucereux me fait des révérences et me donne des conseils sans me connaître; l'un me parle de ma nativité, l'autre veut qu'on me purge. Je n'ai jamais vu de vaisseau si mal frété que cette maison-ci.

LE PRÉSIDENT.

Oh ça! puisque vous voilà, nous allons préparer Fanchon à vous venir trouver.

M. DU CAP-VERT.

Allez, beau-père et belle mère.

SCÈNE X.

M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je ne me sens pas de joie de vous voir.

M. DU CAP-VERT.

Vraiment, je le crois bien que vous ne vous sentez

pas de joie en me voyant : pourquoi en sentiriez-vous? vous ne me connaissez pas.

LE CHEVALIER.

Je veux dire que ma joie est si forte....

M. DU CAP-VERT.

Vous vous moquez de moi. Qui êtes-vous? et que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Ah! monsieur, que c'est une belle chose que la mer!

M. DU CAP-VERT

Oui, fort belle.

LE CHEVALIER.

J'ai toujours eu envie de servir sur cet élément.

M. DU CAP-VERT.

Qui vous en empêche?

LE CHEVALIER.

Quel plaisir que ces combats de mer, surtout lorsqu'on s'accroche!

M. DU CAP-VERT.

Vous avez raison : il n'y a qu'un plaisir au-dessus de celui-là.

LE CHEVALIER.

Et quel, monsieur, s'il vous plaît?

M. DU CAP-VERT.

C'est lorsqu'on se débarrasse sur terre des importuns.

LE CHEVALIER.

Oui, cela doit être délicieux. Que vous êtes heureux, monsieur, que vous êtes heureux! vous avez sans doute vu le cap de Bonne-Espérance, monsieur?

M. DU CAP-VERT.

Assurément, je veux vous faire lire le récit d'un petit combat assez drôle que je donnai à la vue du cap : je vous assure que je menai mes gens galamment.

LE CHEVALIER.

Vous me ferez la plus insigne faveur : ah! monsieur, que c'est dommage qu'un homme comme vous se marie?

M. DU CAP-VERT.

Pourquoi, dommage?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait; il ne sera plus question de vous dans les gazettes; vous n'aurez plus le plaisir de l'abordage; vous allez languir dans les douces chaînes d'un hymen plein de charmes : une beauté tendre, touchante, voluptueuse, va vous enchanter dans ses bras. Ne savez-vous pas que Vénus est sortie du sein de la mer?

M. DU CAP-VERT.

Peu me chaut d'où elle est sortie. Je ne comprends rien à votre galimatias.

LE CHEVALIER.

Oui, dis-je, voilà qui est fait; M. Du Cap-Vert devient un homme terrestre, un vil habitant de la terre-ferme, un citoyen qui s'enterre avec mademoiselle Fanchon.

M. DU CAP-VERT.

Non ferai, par mes sabords : je l'emmène dans huit jours en Amérique.

LE CHEVALIER.

Vous! monsieur?

M. DU CAP-VERT.

Assurément; je veux une femme, il me faut une femme, je grille d'avoir une femme.... Fanchon est-elle jolie?

LE CHEVALIER.

Assez passable pour un officier de terre; mais, pour un marin délicat, oh! je ne sais pas. Vous comptez donc réellement épouser cette jeune demoiselle?

M. DU CAP-VERT.

Oui, très-réellement.

LE CHEVALIER.

A votre place, je n'en ferais rien.

M. DU CAP-VERT.

Vraiment, je crois bien que vous n'en ferez rien. Mais que me vient conter cet homme-ci?

LE CHEVALIER.

Je me sens attaché tendrement à vous. Je dois vous parler vrai : elle n'a pas assez d'embonpoint pour un capitaine de vaisseau.

M. DU CAP-VERT.

J'aime les tailles déliées.

LE CHEVALIER.

Elle parle trop vite.

M. DU CAP-VERT.

Elle en parlera moins long-temps.

LE CHEVALIER.

Elle est folle, folle à lier, vous dis-je.

M. DU CAP-VERT.

Tant mieux! elle me divertira.

LE CHEVALIER.

Oh bien! puisqu'il ne vous faut rien cacher, elle a une inclination.

M. DU CAP-VERT.

C'est une preuve qu'elle a le cœur tendre, et qu'elle pourra m'aimer.

LE CHEVALIER.

Enfin, pour vous dire tout, elle a deux enfants en nourrice.

M. DU CAP-VERT.

Ce serait une marque certaine que j'en aurai lignée; mais je ne crois rien de toutes ces fadaises-là.

LE CHEVALIER.

Voilà un homme inébranlable : c'est un rocher.

SCÈNE XI.

FANCHON, LE CHEVALIER, M. DU CAP-VERT.

LE CHEVALIER.

Ah! la voici qui vient reconnaître l'ennemi : mon amiral, voilà donc l'écueil contre lequel vous échouez. A votre place, j'irais me jeter la tête la première dans la mer : un grand homme comme vous, ah! quelle faiblesse!

M. DU CAP-VERT.

Taisez-vous, babillard. C'est donc vous, Fanchon, qui m'allez appartenir? Je jette l'ancre dans votre port, m'amie, et je veux, avant qu'il soit quatre jours, que nous partions tous les deux pour Saint-Domingue.

FANCHON, au chevalier.

Quoi! monsieur le chevalier, c'est donc là ce fameux M. Du Cap-Vert, cet homme illustre, la terreur des mers et la mienne?

LE CHEVALIER.

Oui, mademoiselle.

M. DU CAP-VERT.

Voilà une fille bien apprise.

FANCHON.

C'est donc vous, monsieur, dont mon père m'a entretenue si souvent?

M. DU CAP-VERT.

Oui, ma poupe, oui, mon perroquet; c'est moi-même.

FANCHON.

Il y a cinquante ans que vous êtes son intime ami?

M. DU CAP-VERT.

Environ, si mon estime est juste.

FANCHON.

Voudriez-vous faire à sa fille un petit plaisir?

M. DU CAP-VERT.

Assurément, et de tout mon cœur; je suis tout prêt : parlez, mon enfant. Vous me paraissez timide : qu'est-ce que c'est.

FANCHON.

C'est, monsieur, de ne me point épouser.

M. DU CAP-VERT.

J'arrive pourtant exprès pour cette affaire, et pour me donner à vous avec tous mes agrès: vous m'étiez promise avant que vous fussiez née. Il y a trente ans quevotre père m'a promis une fille. Je consommerai tout cela ce soir, vers les dix heures, si vous le trouvez bon, m'amie.

FANCHON.

Mais entre nous, monsieur Du Cap-Vert, vous figurez-vous qu'à mon âge, et faite comme je suis, il soit si plaisant pour moi de vous épouser, d'être empaquetée dans votre bord comme votre pacotille, et d'aller vous servir d'esclave aux Antipodes?

M. DU CAP-VERT.

Vous vous imaginez donc, la belle, que je vous épouse pour votre plaisir? Apprenez que c'est pour moi que je me marie, et non pas pour vous. Ai-je donc si longtemps vogué dans le monde pour ne savoir pas ce que c'est que le mariage? Si l'on ne prenait une femme que pour en être aimé, les notaires de votre pays feraient, ma foi, peu de contrats. M'amie, il me faut une femme, votre père m'en doit une, vous voilà, préparez-vous à m'épouser.

FANCHON.

Savez-vous bien ce que risque un mari de soixante-cinq ans quand il épouse une fille de quinze?

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! merluche, que risque-t-il?

FANCHON.

N'avez-vous jamais ouï dire qu'il y a eu autrefois des cocus dans le monde ?

M. DU CAP-VERT.

Oui, oui, petite effrontée; et j'ai ouï dire aussi qu'il y a des filles qui font deux ou trois enfants avant leur mariage; mais je n'y regarde pas de si près.

FANCHON, en glapissant.

Trois enfants avant mon mariage!

M. DU CAP-VERT.

Nous savons ce que nous savons.

FANCHON.

Trois enfants avant mon mariage, imposteur!

M. DU CAP-VERT.

Trois ou deux, qu'importe?

FANCHON.

Et qui vous dit ces belles nouvelles-là?

M. DU CAP-VERT.

Parbleu! c'est ce jeune muguet frisé.

FANCHON.

Quoi! c'est vous qui....

LE CHEVALIER.

Ah! mademoiselle....

M. DU CAP-VERT.

Mais je suis bien bon, moi, de parler ici de balivernes avec des enfants, lorsqu'il faut que j'aille signer les articles avec le beau-père. Adieu, adieu : vous entendrez bientôt parler de moi.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FANCHON.

LE CHEVALIER.

Me voilà au désespoir : ce loup marin-là vous épousera comme il le dit, au moins.

FANCHON.

Je mourrais plutôt mille fois.

LE CHEVALIER.

Il y aurait quelque chose de mieux à faire.

FANCHON.

Et quoi, chevalier?

LE CHEVALIER.

Si vous étiez assez raisonnable pour faire avec moi une folie, pour m'épouser, ce serait bien le vrai moyen de désorienter notre corsaire.

FANCHON.

Et que diraient le président et la présidente?

LE CHEVALIER.

Le président s'en prendrait aux astres, la présidente ne me donnerait plus de ses remèdes, les choses s'apaiseraient au bout de quelque temps, M. Du Cap-Vert irait jeter l'ancre ailleurs, et nous serions tous contents.

FANCHON.

J'en suis un peu tentée; mais, chevalier, pensez-vous que mon père veuille absolument me sacrifier à ce vilain homme?

LE CHEVALIER.

Je le crois fermement, dont j'enrage.

FANCHON.

Ah! que je suis malheureuse!

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à vous de faire mon bonheur et le vôtre.

FANCHON.

Je ne me sens pas le courage de faire d'emblée un coup si hardi : je vois qu'il faut que vous m'y accoutumiez par degrés.

LE CHEVALIER.

Ma belle Fanchon, si vous m'aimiez....

FANCHON.

Je ne vous aime que trop : vous m'attendrissez, vous m'allez faire pleurer, vous me déchirez le cœur; allez-vous-en.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FANCHON, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Eh bien ! comment vont nos affaires ?

FANCHON.

Hélas ! tout de travers.

LA COMTESSE.

Quoi ! n'auraît-il pas daigné....?

FANCHON.

Bon ! il veut seulement avoir une femme pour la faire mourir de chagrin.

LA COMTESSE.

Mais enfin, ma sœur, vous lui avez parlé ?

FANCHON.

Je vous en réponds, et de la bonne manière; monsieur le chevalier y était présent.

LA COMTESSE.

Et pourquoi monsieur le chevalier ?

FANCHON.

Parce qu'heureusement il s'est trouvé là.

LA COMTESSE.

Mais enfin qu'est-ce que ce cruel a répondu?

FANCHON.

Lui, ma sœur? il m'a répondu que j'étais une merluche, une impertinente, une morveuse.

LA COMTESSE.

Oh ciel!

FANCHON.

Il m'a dit que j'avais eu deux ou trois enfants, mais qu'il ne s'en mettait pas en peine.

LA COMTESSE.

Ah! quel excès!....

FANCHON.

Que cela ne l'empêcherait de rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

FANCHON.

Qu'il allait trouver mon père et ma mère.

LA COMTESSE.

Mais, ma sœur!....

FANCHON.

Qu'il signerait les articles ce soir.

LA COMTESSE.

Quels articles?

FANCHON.

Et qu'il m'épouserait cette nuit.

LA COMTESSE.

Lui, ma sœur!

FANCHON, criant et pleurant.

En dût-il être cocu! ah! le cœur me fend. M. le chevalier et moi nous sommes inconsolables.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Quoi! M. le comte, mon mari....

FANCHON.

Eh non ! ce n'est pas de votre mari dont je parle ; c'est du bourreau qui veut être le mien.

LA COMTESSE.

Quoi ! mon père s'obstine à vouloir vous donner pour mari ce grand vilain M. Du Cap-Vert ? que je vous plains, ma sœur ! mais avez-vous parlé à M. le comte ?

FANCHON.

Au nom de Dieu, ma sœur, engagez mon père à différer ce mariage. M. le chevalier vous en prie avec moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes sœurs ; vous devez vous rendre la vie douce l'une à l'autre ; et je voudrais vous rendre service à toutes deux.

LA COMTESSE.

J'irai me jeter aux pieds de mon père et de ma mère. Mais avez-vous vu M. le comte ?

FANCHON.

Ma sœur, ne m'abandonnez pas.

LA COMTESSE.

Mais dites si vous avez fait quelque chose pour moi.

LE CHEVALIER.

Donnez donc quelque réponse à madame.

FANCHON.

Voyez-vous, ma sœur, si l'on me force à épouser cet homme-là, je suis fille à mettre le feu aux poudres, et à sauter en l'air avec son maudit vaisseau, lui, l'équipage, et moi.

LA COMTESSE.

Si je ne puis parvenir à rendre mon mari raisonnable, vous me verrez expirer de douleur.

FANCHON.

Ne manquez pas de représenter à ma mère la cruauté

qu'il y aurait à me laisser manger par ce cancre de corsaire.

LE CHEVALIER.

Vous avez toutes deux la tête pleine de votre affaire. Daignez rentrer l'une et l'autre, et souffrez que je vous donne mes petits avis pour le bonheur de tous trois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, L'ÉTRIER.

L'ÉTRIER.

Votre excellence n'a pas le sou, à ce que je vois.

LE COMTE.

Il est vrai : ayant su que mon rendez-vous n'était que pour le soir, j'ai été jouer chez la grosse duchesse; j'ai tout perdu. Mais j'ai de quoi me consoler : ce sont au moins des gens titrés qui ont eu mon argent.

L'ÉTRIER.

Argent mal acquis ne profite pas, comme vous voyez.

LE COMTE.

Il n'était, ma foi, ni bien ni mal acquis; il n'était point acquis du tout : je ne sais qui me l'a envoyé; c'est pour moi un rêve, je n'y comprends rien. Il semble que Fanchon ait voulu se moquer de moi. Voilà pourtant vingt mille francs que j'ai reçus et que j'ai perdus en un quart d'heure. Oui, je suis piqué, je suis piqué, outré; je sens que je serais au désespoir si cela n'était pas au-dessous de moi.... Mons de l'Étrier!

(Fanchon, entrée pendant que le comte parlait, entend la fin de son discours.)

SCÈNE II.

LE COMTE, FANCHON.

FANCHON, en fesant signe à l'Étrier de sortir.

C'est-à-dire, notre beau-frère, que vous avez perdu l'argent que je vous avais donné tantôt.

LE COMTE.

Ne songeons point à ces bagatelles, ma belle enfant. Quand voulez-vous me faire voir cette généreuse inconnue, cette beauté, cette divinité qui se transforme en pluie d'or pour m'obtenir?

FANCHON.

Vous ne pourrez la voir que ce soir, sur le tard. Mais je viens vous consoler.

LE COMTE.

Mon aimable enfant, rien n'est si consolant que votre vue; et, le diable m'emporte! il me prend fantaisie de vous payer ce que je dois à cette aimable personne.

FANCHON.

Je ne suis point intéressée, et ne vais point sur le marché des autres. Réservez toutes vos bontés pour elle; elle les mérite mieux que moi : c'est le visage du monde le plus aimable, la taille la plus belle, des airs charmants....

LE COMTE.

Ah! ma chère Fanchon!

FANCHON.

Un ton de voix tendre et touchant, un esprit juste, fin, doux, le cœur le plus noble : hélas! vous vous en apercevez assez. Si vous voulez être honnête homme au lieu d'être petit-maître, vous conduire en homme sage au lieu de vous ruiner en grand seigneur, elle vous adorera toute sa vie.

LE COMTE.

Ma chère Fanchon !

FANCHON.

Soyez sûr qu'elle ne vivra que pour vous, et que son amour ne sera point incommode; qu'elle chérira votre personne, votre honneur, votre famille, comme sa personne, son honneur, sa famille propre; que vous goûterez ensemble un bonheur dont vous n'avez point d'idée.... ni moi non plus.

LE COMTE.

Ma chère Fanchon, vous m'éblouissez, vous me ravissez! je suis en extase, je meurs déjà d'amour pour elle! Ah! pourquoi faut-il que j'attende encore une heure à la voir?

FANCHON.

Vous voilà ému de tout ce que je viens de dire; vous le seriez bien davantage si... Enfin, que diriez-vous si je vous donnais de sa part cinquante mille livres en diamants?

LE COMTE.

Ce que je dirais?.... je dirais que cela est impossible: je ferais imprimer ce conte à la fin des Mille et une Nuits.

FANCHON.

Cela n'est point impossible : les voilà.

LE COMTE.

Juste ciel! est-ce un miracle? est-ce un songe?... j'avoue que j'ai cru jusqu'ici avoir quelque petit mérite; mais je ne pensais pas en avoir à ce point-là.

FANCHON.

Écoutez bien : ce n'est pas parce que vous avez du mérite que l'on vous traite ainsi; mais c'est afin que vous en ayez, si vous pouvez. Ah çà! je vous ai parlé assez long-temps de vos affaires; venons aux miennes : je vous rends, je crois, un assez joli service; il faut me récompenser.

LE COMTE.

Parlez : le service est si récent, qu'il n'y a pas moyen que je sois ingrat.

FANCHON.

Mon père a chaussé dans sa tête de me faire madame Du Cap-Vert : on dresse actuellement le contrat, c'est-à-dire mon arrêt de mort. Jugez de l'état où je suis, puisque j'ai perdu toute ma gaieté : cependant je suis si bonne, que j'ai pensé à vos affaires avant que de régler les miennes. Le moment fatal arrive, la tête commence à me tourner; je ne sais plus que devenir.

LE COMTE, d'un air important.

Eh bien! que voulez-vous que je fasse?

FANCHON.

Je n'en sais rien; mais que je ne sois pas madame Du Cap-Vert.

LE COMTE.

Ma fille, il faudra voir cette affaire-là. On lavera la tête au président. Je lui parlerai, je lui parlerai, et du bon ton : oui, fiez-vous à moi. Mais quand viendra la fée aux diamants et à l'argent comptant?

FANCHON.

Elle a plus d'envie de vous voir que vous n'en avez de la remercier : elle viendra bientôt, je vous jure. Vous savez que l'on court après son argent; mais ceux qui l'ont reçu sont d'ordinaire fort tranquilles. Adieu; je vais chercher une femme qui vous aime : servez-moi seulement contre un homme que je n'aime point.

SCÈNE III.

LE COMTE, L'ÉTRIER.

LE COMTE.

Mons de l'Étrier, il arrive d'étranges choses dans la vie.

L'ÉTRIER.

Oui, et surtout aux étranges gens, monseigneur.

LE COMTE.

Ne gratte-t-on pas à la porte?

L'ÉTRIER.

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

C'est sans doute celle à qui j'ai tourné la tête : je vous avoue que j'ai quelque curiosité de la voir.

SCÈNE IV.

LE COMTE; MADAME DU CAP-VERT, avec une canne à bec de corbin, un habillement de vieille, et une petite voix glapissante.

LE COMTE.

C'est sans doute elle qui se cache dans ses coiffes.

MADAME DU CAP-VERT, à l'Étrier.

C'est donc ici la maison du président Bodin?

L'ÉTRIER, en sortant.

Oui, la vieille, c'est la maison du président Bodin, mais c'est ici chez M. le comte.

MADAME DU CAP-VERT, sautant au cou du comte.

Ah! mon petit comte, vois-tu, il faut que tu secoures ici une pauvre affligée.

LE COMTE.

Madame, souffrez qu'à vos genoux....

MADAME DU CAP-VERT.

Non, mon cher enfant, c'est à moi de me jeter aux tiens.

LE COMTE, en l'examinant.

Elle a raison... Ah ! qu'elle est laide ! Eh bien ! madame, c'est donc vous qui avez bien voulu me faire des avances si solides, et qui....

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, mon ami, je te fais toutes les avances. Est-il bien vrai que mon petit traître est dans la maison ?

LE COMTE.

Quoi ! madame ! quel traître ? de qui me parlez-vous ? est-ce de moi ?

MADAME DU CAP-VERT.

Mon traître, mon petit traître, mon petit mari : on dit qu'il est ici.

LE COMTE.

Votre mari ? eh ! s'il vous plaît, comment nommez-vous ce pauvre homme-là ?

MADAME DU CAP-VERT.

Monsieur Du Cap-Vert, monsieur Du Cap-Vert.

LE COMTE, d'un air important.

Eh mais ! oui, madame, je crois qu'oui ; je crois qu'il est ici.

MADAME DU CAP-VERT.

Tu crois qu'oui !.... me voilà la femme de la terre habitable la plus heureuse. J'aurai le plaisir de dévisager ce fripon-là ! Il est joli ! il y a vingt ans qu'il m'a abandonnée, il y a vingt ans que je le cherche : je le trouve ; voilà qui est fait. Où est-il, qu'on me le montre ! qu'on me le montre !

LE COMTE.

Quoi ! sérieusement, vous seriez un peu madame Du Cap-Vert ?

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, mon petit fripon; il y a tantôt cinquante ans.

LE COMTE.

Écoutez : vous arrivez fort mal à propos pour moi, mais encore plus mal à propos pour lui. Il va se marier à la fille du président Bodin.

MADAME DU CAP-VERT.

Lui, épouser une fille du président ! non, mort de ma vie ! je l'en empêcherai bien.

LE COMTE.

Et pourquoi? j'en ai bien épousé une, moi qui vous parle.

MADAME DU CAP-VERT.

Il y a vingt ans qu'il me joue de ces tours-là, et qu'il va épousant tout le monde. Il me fit mettre dans un couvent après deux ans de mariage, à cause d'un certain régiment de dragons qui vint alors à Bayonne, et qui était extrêmement galant : mais nous avons sauté les murs, nous nous sommes vengés ! ah ! que nous nous sommes vengés, mon petit freluquet !

LE COMTE.

Est-ce donc vous, ma bonne, qui m'avez envoyé...

MADAME DU CAP-VERT.

Moi, je ne t'ai rien envoyé que je sache : je viens chercher mon traître.

LE COMTE.

O ciel ! mon destin sera-t-il toujours d'être importune ! M'amie, il y a ici deux affaires importantes : la première est un rendez-vous que vous venez interrompre; la seconde est le mariage de M. Du Cap-Vert, que je ne serai pas fâché d'empêcher. C'est un brutal; il est bon de le mortifier un peu; je vous prends sous ma protection. Retirez-vous un peu, s'il vous plaît. Holà ! hé ! quelqu'un !

mons de l'Étrier, qu'on ait soin de madame. Allez, ma bonne, on vous présentera à M. Du Cap-Vert dans l'occasion.

MADAME DU CAP-VERT.

Tu me parais tant soit peu impertinent; mais puisque tu me rends service de si bon cœur, je te le pardonne.

SCÈNE V.

LE COMTE.

Serai-je enfin libre un moment? Oh ciel! encore un importun! Ah! je n'y puis plus tenir; j'aime mieux quitter la partie.

(Il s'en va.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, FANCHON.

LE CHEVALIER.

A qui diable en a-t-il donc de s'enfuir? et vous, à qui diable en avez-vous, de ne vouloir pas que je vous parle?

FANCHON.

J'ai affaire ici : retirez-vous, vous dis-je; songez seulement à éloigner M. Du Cap-Vert.

LE CHEVALIER.

Mais quelle affaire si pressante?....

FANCHON.

Croyez-vous que je n'ai pas ici d'autres intérêts à ménager que les vôtres?

LE CHEVALIER.

Vous me désespérez.

FANCHON.

Vous m'excédez.

LE CHEVALIER.

Je veux savoir absolument....

FANCHON.

Absolument vous ne saurez rien.

LE CHEVALIER.

Je resterai jusqu'à ce que je voie de quoi il s'agit.

FANCHON.

Oh! oh! vous voulez être jaloux.

LE CHEVALIER.

Non, mais je suis curieux.

FANCHON.

Je n'aime ni les curieux ni les jaloux, je vous en avertis : si vous étiez mon mari, je ne vous pardonnerais jamais; mais je vous le passe, parce que vous n'êtes que mon amant. Voici ma sœur, dénichez.

LE CHEVALIER.

Puisque ce n'est que sa sœur, encore passe.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, FANCHON.

FANCHON.

Ma chère sœur, vos affaires et les miennes sont embarrassantes; ce n'est pas une petite entreprise de réformer le cœur de M. le comte, et de renvoyer le monstre marin qu'on veut me donner. Mais où avez-vous laissé M. Du Cap-Vert?

LA COMTESSE.

Il est là-bas qui gronde tout le monde, et qui jure qu'il vous épousera dans un quart d'heure. Mais, M. le comte, que fait-il, ma sœur?

FANCHON.

Il est à sa toilette, qui se poudre pour vous recevoir.

LA COMTESSE.

Va-t-il venir bientôt?

FANCHON.

Tout-à-l'heure.

LA COMTESSE.

Ne me reconnaîtra-t-il point?

FANCHON.

Non, si vous parlez bas, si vous déguisez le son de votre voix, et s'il n'y a point de lumières.

LA COMTESSE.

Le cœur me bat, les larmes me viennent aux yeux...

FANCHON.

Ne pleurez donc point: songez-vous bien que je vais peut-être mourir de douleur dans un quart d'heure, moi qui vous parle? mais cela ne m'empêche pas de rire en attendant. Ah! voici votre fat de mari: emmitouflez-vous bien dans vos coiffes, s'il vous plaît. Monsieur le comte, arrivez, arrivez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, FANCHON.

LE COMTE.

Enfin donc, ma chère Fanchon, voici la divinité aux louis d'or et aux diamants.

FANCHON.

Oui, c'est elle même: préparez-vous à lui rendre vos hommages.

LA COMTESSE.

Je tremble.

FANCHON.

Ma présence est un peu inutile ici: je vais trouver mon cher M. Du Cap-Vert. Adieu; comportez-vous en honnête homme.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, dans l'obscurité.

LE COMTE.

Quoi! généreuse inconnue, vous m'accablez de bienfaits, vous daignez joindre à tant de bontés celle de venir jusque dans mon appartement, et vous m'enviez le bonheur de votre vue, qui est pour moi d'un prix mille fois au-dessus de vos diamants.

LA COMTESSE.

Je crains que si vous me voyez, votre reconnaissance diminue : je voudrais être sûre de votre amour avant que vous puissiez lire le mien dans mes yeux.

LE COMTE.

Doutez-vous que je ne vous adore, et qu'en vous voyant je ne vous en aime davantage?

LA COMTESSE.

Hélas! oui; c'est dont je doute, et c'est ce qui fait mon malheur.

LE COMTE, se jetant à ses pieds.

Je jure, par ces mains adorables, que j'aurai pour vous la passion la plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous avoue que je n'ai jamais rien désiré que d'être aimée de vous; et si vous me connaissiez bien, vous avoueriez peut-être que je le mérite, malgré ce que je suis.

LE COMTE.

Hélas! ne pourrai-je du moins connaître celle qui m'honore de tant de bontés?

LA COMTESSE.

Je suis la plus malheureuse femme du monde : je suis

mariée, et c'est ce qui fait le chagrin de ma vie. J'ai un mari qui n'a jamais daigné me regarder : si je lui parlais, à peine reconnaîtrait-il ma voix.

LE COMTE.

Le brutal! est-il possible qu'il puisse mépriser une femme comme vous ?

LA COMTESSE.

Il n'y a que vous qui puissiez m'en venger : mais il faut que vous me donniez tout votre cœur; sans cela, je serais encore plus malheureuse qu'auparavant.

LE COMTE.

Souffrez donc que je vous venge des cruautés de votre indigne mari. Souffrez qu'à vos pieds....

LA COMTESSE.

Je vous assure que c'est lui qui s'attire cette aventure : s'il m'aimait, je vous jure qu'il aurait en moi la femme la plus tendre, la plus soumise, la plus fidèle.

LE COMTE.

Le bourreau! il mérite bien le tour que vous lui jouez.

LA COMTESSE.

Vous êtes mon unique ressource dans le monde. Je me suis flattée que, dans le fond, vous êtes un honnête homme; qu'après les obligations que vous m'avez, vous vous ferez un devoir de bien vivre avec moi.

LE COMTE.

Tenez-moi pour le plus grand faquin, pour un homme indigne de vivre, si je trompe vos espérances. Ce que vous faites pour moi me touche sensiblement, et quoique je ne connaisse de vous que ces mains charmantes que je tiens entre les miennes, je vous aime déjà comme si je vous avais vue. Ne différez plus mon bonheur : permettez que je fasse venir des lumières, que je voie toute ma félicité.

LA COMTESSE.

Attendez encore un instant, vous serez peut-être étonné de ce que je vais vous dire. Je compte souper avec vous ce soir, et ne vous pas quitter sitôt : en vérité, je ne crois pas qu'il y ait en cela aucun mal. Promettez-moi seulement de ne m'en pas moins estimer.

LE COMTE.

Moi! vous en estimer moins, pour avoir fait le bonheur de ma vie! Il faudrait que je fusse un monstre. Je veux dans l'instant....

LA COMTESSE.

Encore un mot, je vous prie. Je vous aime plus pour vous que pour moi : promettez-moi d'être un peu plus rangé dans vos affaires, et d'ajouter le mérite solide d'un homme sage et modeste, aux agréments extérieurs que vous avez. Je ne puis être heureuse, si vous n'êtes heureux vous-même, et vous ne pourrez jamais l'être sans l'estime des honnêtes gens.

LE COMTE.

Tout ceci me confond : vos bienfaits, votre conversation, vos conseils, m'étonnent, me ravissent. Eh quoi! vous n'êtes venue ici que pour me faire aimer la vertu!

LA COMTESSE.

Oui, je veux que ce soit elle qui me fasse aimer de vous : c'est elle qui m'a conduite ici, qui règne dans mon cœur, qui m'intéresse pour vous, qui me fait tout sacrifier pour vous ; c'est elle qui vous parle sous des apparences criminelles ; c'est elle qui me persuade que vous m'aimerez.

LE COMTE.

Non, madame, vous êtes un ange descendu du ciel : chaque mot que vous me dites me pénètre l'ame. Si je vous aimerai, grand Dieu!...

LA COMTESSE.

Jurez-moi que vous m'aimerez quand vous m'aurez vue.

LE COMTE.

Oui, je vous le jure, à vos pieds, par tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus respectable, de plus sacré dans le monde. Souffrez que le page qui vous a introduite apporte enfin des flambeaux : je ne puis demeurer plus long-temps sans vous voir.

LA COMTESSE.

Eh bien donc ! j'y consens.

LE COMTE.

Holà! page, des lumières.

LA COMTESSE.

Vous allez être bien surpris.

LE COMTE.

Je vais être charmé.... Juste ciel! C'est ma femme !

LA COMTESSE, à part.

C'est déjà beaucoup qu'il m'appelle de ce nom : c'est pour la première fois de sa vie.

LE COMTE.

Est-il possible que ce soit vous?

LA COMTESSE.

Voyez si vous êtes honnête homme, et si vous tiendrez vos promesses.

LE COMTE *.

Vous avez touché mon cœur : vos bontés l'emportent

* Dans un manuscrit, on lit :

LE COMTE, reprenant ses airs de seigneur.

Eh mais, madame !... En vérité, madame, vous m'embarrassez ! Madame, j'ai le cœur bon ; écoutez.... Si vous me promettiez de n'en rien dire, et de ne me point déshonorer dans le monde, on verrait ce qu'on pourrait faire, on vivrait avec vous en bourgeois.... Mais qu'on n'en sache rien, s'il vous plaît.

sur mes défauts. On ne se corrige pas tout d'un coup: je vivrai avec vous en bourgeois; je vous aimerai; mais qu'on n'en sache rien, s'il vous plaît.

SCÈNE X.

FANCHON, arrivant tout essoufflée; LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DU CAP-VERT, LE CHEVALIER, LE COMTE, LA COMTESSE.

FANCHON.

Au secours! Au secours contre des parents et un mari! Monsieur le comte, rendez-moi service à votre tour.

M. DU CAP-VERT.

Eh bien! est-on prêt à démarrer?

LE PRÉSIDENT.

Allons, ma petite fille, point de façon: voici l'heure de l'année la plus favorable pour un mariage.

FANCHON.

Voici l'heure la plus triste de ma vie.

LA PRÉSIDENTE.

Ma fille, il faut avaler la pilule.

FANCHON, se jetant à genoux.

Mon père, encore une fois....

M. DU CAP-VERT.

Levez-vous; vous remercierez votre père après.

FANCHON.

Ma chère mère....

LA PRÉSIDENTE.

Vous voilà bien malade!

FANCHON.

Mon cher monsieur le comte....

LE COMTE.

Je vois bien qu'il vous faut tirer d'intrigue... Mons de l'Étrier, amenez un peu cette dame... Mons le Marin, je crois qu'on va mettre quelque opposition à vos bancs.

SCÈNE XI.

MADAME DU CAP-VERT LES PRÉCÉDENTS.

MADAME DU CAP-VERT.

Eh! mon petit mari, te voilà, infame, bigame, polygame; je vais te faire pendre, mon cher cœur.

M. DU CAP-VERT.

Sainte-barbe! c'est ma femme! quoi! tu n'es pas morte il y a vingt ans?

MADAME DU CAP-VERT.

Non, mon bijou; il y a vingt ans que je te guettais; embrasse-moi, fripon, embrasse-moi: il vaut mieux tard que jamais.

LE PRÉSIDENT.

Quoi! c'est là madame Du Cap-Vert, que j'ai enterrée dans toutes les règles!

MADAME DU CAP-VERT.

Tes règles ne valent pas le diable, ni toi non plus. Mon mari, il est temps d'être sage: tu as assez couru le monde, et moi aussi. Tu seras heureux avec moi; quitte cette petite morveuse-là.

M. DU CAP-VERT.

Mais de quoi t'avises-tu de n'être pas morte?

LE PRÉSIDENT.

Je croyais cela démontré.

FANCHON, à madame Du Cap-Vert.

Ma chère dame, embrassez-moi. Mon Dieu! que je suis aise de vous voir!

LE CHEVALIER.

Ma bonne dame Du Cap-Vert, vous ne pouviez venir plus à propos; je vous en remercie.

MADAME DU CAP-VERT.

Voilà un assez aimable garçon. (à M. Du Cap-Vert.) Traître, si mes deux enfants étaient aussi aimables que cela, je te pardonnerais tout. Où sont-ils, où sont-ils, mes deux enfants?

M. DU CAP-VERT.

Tes deux enfants? Ma foi, c'est à toi à en savoir des nouvelles; il y a vingt ans que je n'ai vu toute cette marmaille-là : Dieu les bénisse! j'ai été cinq ou six fois aux antipodes depuis; j'ai mouillé une fois à Bayonne pour en apprendre des nouvelles : je crois que tout cela est crevé. J'en suis fâché au fond, car je suis bon-homme.

MADAME DU CAP-VERT.

Traître! et madame Éberne, chez qui tu avais mis un de mes enfants?

M. DU CAP-VERT.

C'était une fort honnête personne, et qui m'a toujours été d'un grand secours.

LE CHEVALIER.

Eh mon dieu! à qui en parlez vous? j'ai été élevé par cette madame Éberne à Bayonne * : je me souviens des soins qu'elle prit de mon enfance, et je ne les oublierai jamais.

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que c'est que ça? Mais qu'est-ce que ça? Je me souviens aussi fort bien de cette madame Éberne.

M. DU CAP-VERT.

Eh corbleu! qu'est-ce que c'est que ça aussi? par la

* Au lieu de ce qui suit, on lit dans un des manuscrits : « Elle « m'a donné le fouet vingt fois en ma vie. »

sambleu! voilà qui serait drôle! vous êtes donc aussi de Bayonne, monsieur le fat?

LE COMTE.

Point d'injures, s'il vous plaît : oui, la maison Des-Apprêts est aussi de Bayonne.

M. DU CAP-VERT.

Et comment avez-vous connu madame Éberne?

MADAME DU CAP-VERT.

Oui, comment? répondez. Vous.... vous.... ouf!.... mon cœur me dit....

LE COMTE.

C'était ma gouvernante, madame Rafle, qui m'y menait souvent.

M. DU CAP-VERT, au comte.

Madame Rafle vous a élevé?

MADAME DU CAP-VERT, au chevalier.

Madame Éberne a été votre mie?

LE COMTE.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

M. DU CAP-VERT.

Ouais! cela serait plaisant! cela ne se peut pas. Mais si cela se pouvait, je ne me sentirais pas de joie.

MADAME DU CAP-VERT.

Je commence déjà à pleurer de tendresse.

SCÈNE XII.

MADAME RAFLE, LES PRÉCÉDENTS,

MADAME DU CAP-VERT.

Approchez, approchez, madame Rafle, et reconnaissez, comme vous pourrez, ces deux espèces-là.

LE PRÉSIDENT.

Allez, allez, je vois bien ce qui vous tient; vous vous imaginez qu'on peut retrouver vos enfants : cela ne se peut pas, j'ai tiré leur horoscope : ils sont morts en nourrice.

M. DU CAP-VERT.

Oh! si votre art les a tués, je les crois donc en vie : sans doute, je retrouverai mes enfants.

MADAME DU CAP-VERT.

Assurément, cela va tout seul, n'est-il pas vrai, madame Rafle? Vous savez comment celui-ci est venu : c'était un petit mystère.

MADAME RAFLE.

Eh ! mon Dieu oui! je les reconnais.... Bonjour, mes deux espiègles. Comme cela est devenu grand!

MADAME DU CAP-VERT.

Allons, allons, n'en parlons plus. J'ai retrouvé mes trois vagabonds : tout cela est à moi.

MADAME RAFLE, en examinant le comte et le chevalier.

On ne peut pas s'y méprendre : voilà vingt marques indubitables auxquelles je les reconnais.

M. DU CAP-VERT.

Oh! cela va tout seul, et je n'y regarde pas de si près.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que vous dites-là?

LA PRÉSIDENTE.

Quelles vapeurs avez-vous dans la tête?

LE CHEVALIER, se jetant aux genoux de madame Du Cap-Vert.

Quoi! vous seriez effectivement ma mère?

LE COMTE.

Mais qu'est-ce que ça? qu'est-ce que ça. (à M. Du Cap-Vert.) Si vous êtes mon père, vous êtes donc un homme de qualité?

M. DU CAP-VERT.

Malheureux! comment as-tu fait pour le devenir, et pour être gendre du président?

LE COMTE.

Mais, mais, que me demandez-vous-là? que me demandez-vous-là? Cela s'est fait tout seul, tout aisément. Premièrement j'ai l'air d'un grand seigneur; j'ai épousé d'abord la veuve d'un négociant qui m'a enrichi, et qui est morte; j'ai acheté des terres; je me suis fait comte; j'ai épousé madame; je veux qu'elle soit comtesse toute sa vie.

LA COMTESSE.

Dieu m'en préserve! j'ai été trop maltraitée sous ce titre. Contentez-vous d'être fils de votre père, gendre de votre beau-père, et mari de votre femme.

M. DU CAP-VERT, au comte.

Écoute: s'il t'arrive de faire encore le seigneur, c'est-à-dire le fat, je te romprai bras et jambes. (au chevalier.) Et toi, mons le freluquet, par quel hasard est-tu dans cette maison-ci?

LE CHEVALIER.

Pour un dessein beaucoup plus raisonnable que le votre, mon père, avec le respect que je vous dois: je voulais épouser mademoiselle, dont je suis amoureux, et qui me convient un peu mieux qu'à vous.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, tout ceci n'était point dans mes éphémérides. Voilà qui est fait, je renonce à l'astrologie.

LA PRÉSIDENTE.

Puisque ce malade-ci m'a trompée, je ne veux plus me mêler de médecine.

M. DU CAP-VERT.

Moi, je renonce à la mer pour le reste de ma vie.

LE COMTE.

Et moi à mes sottises.

M. DU CAP-VERT.

Je partage mon bien entre mes enfants, et donne cet étourdi-ci à cette étourdie-là. Je ne suis pas si malheureux : il est vrai que j'ai retrouvé ma femme ; mais puisque le ciel me redonne aussi mes deux enfants, ne pensons plus qu'à nous réjouir. J'ai amené quelques Turcs avec moi, qui vont vous donner un petit ballet en attendant la noce.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ENTRÉE DE DIVERSES NATIONS,

APRÈS LA DANSE.

UNE TURQUE CHANTE.

Tout l'Orient
Est un vaste couvent.
Un musulman voit à ses volontés
Obéir cent beautés.
La coutume est bien contraire en France,
Une femme sous ses lois
A vingt amants à la fois.
Ah! quelle différence!

Un Portugais
Est toujours aux aguets,
Et jour et nuit de son diable battu,
Il craint d'être cocu.
On n'est point si difficile en France:
Un mari, sans craindre rien,
Est cocu tout aussi bien;
Ah! quelle différence!

Par tout pays
On voit de sots maris,
Fesse-matthieux, ou bourrus, ou jaloux;
On les respecte tous.
C'est, ma foi, tout autre chose en France:
Un seul couplet de chanson
Les met tous à la raison;
Ah! quelle différence!

Un Allemand
Est quelquefois pesant;
Le sombre Anglais même dans ses amours
Veut raisonner toujours.

On est bien plus raisonnable en France :
Chacun sait se réjouir,
Chacun vit pour le plaisir :
Ah ! quelle différence !

Dans l'univers
On fait de mauvais vers ;
Chacun jouit du droit de rimailler
Et de nous ennuyer.
On y met un bon remède en France ;
On inventa les sifflets,
Dont Dieu nous sauve à jamais !
Ah ! quelle différence !

FIN DES ORIGINAUX.

L'ÉCHANGE,

OU

QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE?

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE.

1734.

AVERTISSEMENT.

Cette comédie fut représentée sous le titre du *Comte de Boursoufle*, à Cirey, chez la marquise Du Châtelet en 1734. Elle en distribua les rôles aux personnes de sa société, s'en réservant un pour elle et un autre pour l'auteur. Voltaire paraît n'avoir point gardé le manuscrit de cette pièce, ni de celle des *Originaux*, qui l'avait précédée de deux ans : et l'une et l'autre restèrent long-temps ignorées du public. Les plus anciens amis de l'auteur seulement en avaient conservé quelque souvenir. On rapporte avoir entendu dire à M. D'Argental que Voltaire avait fait autrefois, au château de Cirey, des comédies fort gaies, entre autres un *Comte de Boursoufle ;* que même il y en avait eu deux de ce nom, et qu'on les distinguait par les dénominations de *Grand* et de *Petit Boursoufle*. En effet, on a trouvé dans le catalogue des livres de M. de Pont-de-Vesle, l'indication d'un *Comte de Boursoufle*, et plus tard on a découvert dans cette collection, réunie à celle de M. de Solenne, un manuscrit intitulé de la même manière.

Le 26 de janvier 1761, on représenta à Paris, sur le théâtre de la Comédie Italienne, une comédie en trois actes, en prose, intitulée, *Quand est-ce qu'on me marie?* sans nom d'auteur. C'était le *Comte de Boursoufle* sous un autre titre, mais avec d'autres noms de personnages. Le *Comte de Boursoufle* s'y trouve changé en *Comte de Fatenville ;* le *Baron de la Cochonnière, Thérèse, Maraudin, Pasquin, Madame Barbe, etc.*, sont remplacés par le *baron de la Canardière, Gotton, Trigaudin, Merlin, Madame Michelle, etc.* Il est probable que le motif des changements faits à la pièce en 1761, soit à Paris à la Comédie Italienne, soit à Vienne, où elle fut repré-

sentée la même année, était, non-seulement de la rendre moins libre, mais encore d'éloigner l'idée ou le souvenir de l'ancien *Comte de Boursoufle* et de son auteur.

Cette comédie paraît ici telle que l'auteur l'avait faite pour Cirey, mais avec le titre, les personnages, et quelques légères corrections de détails, tirés d'une seconde édition donnée à Vienne en 1765. Quant au nouveau dénouement, qui paraît un peu forcé, et moins plaisant que l'ancien, on l'a placé comme variante à la suite du troisième acte.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE FATENVILLE.
LE CHEVALIER, frère du comte.
LE BARON DE LA CANARDIÈRE.
GOTTON, fille du baron.
MADAME MICHELLE, gouvernante de Gotton.
TRIGAUDIN, intrigant.
LE BAILLI.
MERLIN, valet du chevalier.
JÉROME, COLIN, MARTIN, } valets du baron.
VALETS DE LA SUITE DU COMTE.

La scène se passe dans le village de la Canardière.

L'ÉCHANGE,

OU

QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE?

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MERLIN.

LE CHEVALIER.

Merlin!

MERLIN.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Connais-tu dans le monde entier un plus malheureux homme que ton maître?

MERLIN.

Oui, monsieur, j'en sais un plus malheureux, sans contredit.

LE CHEVALIER.

Eh! qui?

MERLIN.

Votre valet, monsieur, le pauvre Merlin.

LE CHEVALIER.

En connais-tu un plus fou?

MERLIN.

Oui, assurément.

LE CHEVALIER.

Eh! qui, bourreau? qui?

MERLIN.

Ce fou de Merlin, monsieur, qui sert un maître qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il faut que je sorte de cette malheureuse vie.

MERLIN.

Vivez plutôt, monsieur, pour me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

J'ai mangé tout mon bien au service du roi.

MERLIN.

Dites au service de vos maîtresses, de vos fantaisies, de vos folies. On ne mange jamais son bien en ne fesant que son devoir. Qui dit ruiné, dit prodigue; qui dit malheureux, dit imprudent; et la morale....

LE CHEVALIER.

Ah, coquin! tu abuses de ma patience et de ma misère: je te pardonne parce que je suis pauvre; mais si ma fortune change, je t'assommerai.

MERLIN.

Mourez de faim, monsieur, mourez de faim.

LE CHEVALIER.

C'est bien à quoi il faut nous résoudre tous deux, si mon maroufle de frère aîné, le comte de Fatenville, n'arrive pas aujourd'hui dans ce maudit village où je l'attends. O ciel! faut-il que cet homme-là ait soixante mille livres de rente pour être venu au monde une année avant moi! Ah! ce sont les aînés qui ont fait les lois; les cadets n'ont pas été consultés, je le vois bien.

MERLIN.

Eh! monsieur, si vous aviez eu les soixante mille livres de rente, vous les auriez déjà mangées, et vous n'auriez

plus de ressource; mais monsieur le comte de Fatenville aura pitié de vous; il vient ici pour épouser la fille du baron, qui aura cinq cent mille francs de biens; vous aurez un petit présent de noce.

LE CHEVALIER.

Épouser encore cinq cent mille francs, et le tout parce qu'on est aîné; et moi être réduit à attendre ici de ses bontés ce que je devrais ne tenir que de la nature! demander quelque chose à son frère aîné, c'est là le comble des disgraces.

MERLIN.

Je ne connais pas monsieur le comte; mais il me semble que je viens de voir arriver ici M. Trigaudin, votre ami et le sien, et celui du baron, et celui de tout le monde; cet homme qui noue plus d'intrigues qu'il n'en peut débrouiller, qui fait des mariages et des divorces, qui prête et qui emprunte, qui donne et qui vole, qui fournit des maîtresses aux jeunes gens, des amants aux jeunes femmes, qui se rend redouté et nécessaire dans toutes les maisons, qui fait tout et qui est partout : il n'est pas encore pendu, profitez du temps, parlez lui; cet homme là vous tirera d'affaire.

LE CHEVALIER.

Non, non, Merlin, ces gens-là ne sont bons que pour les riches; ce sont les parasites de la société. Ils servent ceux dont ils ont besoin, et non pas ceux qui ont besoin d'eux, et leurs vices ne sont utiles qu'à eux-mêmes.

MERLIN.

Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi; les fripons sont assez serviables: M. Trigaudin se mêlerait peut-être de vos affaires pour avoir le plaisir de s'en mêler. Un fripon aime à la fin l'intrigue pour l'intrigue elle-même; il est actif, vigilant; il rend service vivement,

avec un très-mauvais cœur, tandis que les honnêtes gens, avec le meilleur cœur du monde, vous plaignent avec indolence, vous laissent dans la misère, et vous ferment la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Hélas! je ne connais guère que de ces honnêtes gens-là; et j'ai bien peur que monsieur mon frère ne soit un très-honnête homme.

MERLIN.

Voilà monsieur Trigaudin, qui n'a pas tant de probité peut-être, mais qui pourra vous être utile.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

TRIGAUDIN.

Bonjour, mon très-agréable chevalier, embrassez-moi, mon très-cher. Eh! par quel hasard vous rencontré-je ici?

LE CHEVALIER.

Par un hasard très-naturel, et très-malheureux; parce que je suis dans la misère, parce que mon frère, qui nage dans l'opulence, doit passer ici, parce que je l'attends, parce que j'enrage, parce que je suis au désespoir.

TRIGAUDIN.

Voila de très-mauvaises raisons; allez, allez, consolez-vous; Dieu a soin des cadets : il faudra bien que votre frère jette sur vous quelques regards de compassion. C'est moi qui le marie, et je veux qu'il y ait un pot de vin pour vous dans ce marché. Quand quelqu'un épouse la fille du baron de La Canardière, il faut que tout le monde y gagne.

LE CHEVALIER.

Eh! traître, que ne me la fesais-tu épouser? j'y aurais gagné bien davantage.

TRIGAUDIN.

D'accord; hélas! je crois que mademoiselle de La Canardière vous aurait épousé tout aussi volontiers que votre frere. Elle ne demande qu'un mari; elle ne sait pas seulement si elle est riche. C'est une fille élevée dans toute l'ignorance et dans toute la grossière rusticité de son père. Ils sont nés avec un peu de biens; un frère de la baronne, intéressé dans les affaires, un imbécile qui ne savait ni penser ni parler, mais qui savait calculer, a gagné à Paris cinq cent mille francs de biens dont il n'a jamais joui; il est mort précisément comme il allait devenir insolent. La baronne est morte de l'ennui qu'elle avait de vivre avec le baron; et la fille, à qui tout ce bien-là appartient, ne peut être mariée par son vilain père qu'à un homme excessivement riche : jugez s'il vous l'aurait donnée, à vous qui venez de manger votre légitime.

LE CHEVALIER.

Enfin, tu as procuré ce parti-là à mon frère; c'est fort bien fait : mais que t'en revient-il?

TRIGAUDIN.

Ah! il me traite indignement; il s'imagine que son merite seul a fait ce mariage, et, son avarice venant à l'appui de sa vanité, il me paie fort mal pour l'avoir trop bien servi. J'en demande pardon à monsieur son frère; mais monsieur le comte est presque aussi avare que fat : vous n'êtes ni l'un ni l'autre; et si vous aviez son bien, vous feriez.....

LE CHEVALIER.

Oh oui! je ferais de très-belles choses; mais n'ayant rien, je ne puis rien faire que de me désespérer, et te

prier de... Ah! j'entends un bruit extravagant dans cette hôtellerie; je vois arriver des chevaux, des chaises : c'est mon frère, sans doute. Quel brillant équipage! et quelle différence la fortune met entre les hommes! Ses valets vont bien me mépriser.

TRIGAUDIN.

C'est selon que monsieur le comte vous traitera : les valets ne sont pas d'une autre espèce que les courtisans; ils sont les singes de leurs maîtres.

SCÈNE III.

LE COMTE DE FATENVILLE, PLUSIEURS VALETS; LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

LE COMTE.

Ah! quel supplice que d'être six heures dans une chaise de poste! on arrive tout dérangé, tout dépoudré....

LE CHEVALIER.

Mon frère, je suis ravi de vous....

TRIGAUDIN.

Monsieur, vous allez trouver dans ce pays-ci...

LE COMTE.

Holà! hé! qu'on m'arrange un peu; foi de seigneur, je ne pourrai jamais me montrer dans l'état où je suis.

LE CHEVALIER.

Mon frère, je vous trouve très-bien, et je me flatte...

LE COMTE, à ses gens.

Allons donc un peu! un miroir, de la poudre d'œillet, un pouf, un pouf.... Hé! bonjour, M. Trigaudin, bonjour. Mademoiselle de La Canardière me trouvera horriblement mal en ordre. (A l'un de ses gens.) Mons du Toupet! je vous ai déjà dit mille fois que mes perruques ne fuient point assez en arrière; vous avez la fureur d'enfoncer

mon visage dans une épaisseur de cheveux qui me rend ridicule, sur mon honneur. M. Trigaudin, à propos... (Au chevalier.) Ah! vous voilà, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Oui, et j'attendais le moment...

LE COMTE.

M. Trigaudin, comment trouvez-vous mon habit de noces? l'étoffe m'a coûté cent écus l'aune.

TRIGAUDIN.

Mademoiselle de La Canardière en sera éblouie.

LE CHEVALIER.

La peste soit du fat! il ne daigne pas seulement me regarder.

MERLIN.

Eh! pourquoi vous adressez-vous à lui, à sa personne? que ne parlez-vous à sa perruque, à sa broderie, à son équipage? Flattez sa vanité au lieu de vouloir toucher son cœur.

LE CHEVALIER.

Non, j'aimerais mieux crever que de faire la cour à ses impertinences.

LE COMTE.

Page, levez un peu le miroir, haut, plus haut; vous êtes fort maladroit, page, foi de seigneur.

LE CHEVALIER.

Mais, mon frère, voudrez-vous bien enfin....

LE COMTE.

Charmé de te voir, mon cher Chonchon, sur mon honneur; tu reviens donc de la campagne, un peu grêlé à ce que je vois. (Il rit.) Eh! eh! eh! eh! eh bien! qu'est devenu ton cousin, qui partit avec toi il y a trois ans?

LE CHEVALIER.

Je vous ai mandé il y a un an qu'il était mort. C'était un très-honnête homme, et si la fortune....

LE COMTE, toujours à sa toilette.

Ah! oui, oui, je l'avais oublié; je m'en souviens, il est mort, il a bien fait; cela n'était pas riche. Vous venez peut-être à la noce, monsieur Chonchon; cela n'est pas maladroit. (A Trigaudin.) Écoutez, monsieur Trigaudin, je prétends aller le plus tard que je pourrai chez mademoiselle de La Canardière; j'ai quelques affaires dans le voisinage; la petite marquise n'est qu'à deux cents pas d'ici. Eh! eh! eh! je veux un peu aller la voir avant de tâter du sérieux embarras d'une noce.... Mons Trigaudin, qu'on mette un peu mes relais à ma chaise.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Pourrai-je, pendant ce temps-là, avoir l'honneur de vous dire un petit mot?

LE COMTE.

Que cela soit court, au moins : un jour de mariage, on a la tête remplie de tant de choses, qu'on n'a guère le temps d'écouter.

LE CHEVALIER.

Mon frère, j'ai d'abord à vous dire....

LE COMTE.

Réellement, Chonchon, croyez-vous que cet habit me siée bien?

LE CHEVALIER.

J'ai donc à vous dire, mon frère, que je n'ai presque rien eu en partage, que je suis prêt à vous abandonner tout ce qui peut me revenir de mon bien, si vous avez la générosité de me donner dix mille francs une fois payés.

Vous y gagneriez encore, et vous me tireriez d'un bien cruel embarras; je vous aurais la plus sensible obligation.

LE COMTE, appelant ses gens.

Holà! hé! ma chaise est-elle prête? Chonchon, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de parler d'affaires. Julie aura dîné, il faut que j'arrive.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous n'opposez à des prières dont je rougis, que cette indifférence insultante dont vous m'accablez?

LE COMTE.

Mais, Chonchon, mais en vérité, vous n'y pensez pas. Vous ne savez pas combien un seigneur a de peine à vivre à Paris, combien coûte un berlingot, cela est incroyable; foi de seigneur, on ne peut pas voir le bout de l'année.

LE CHEVALIER.

Vous m'abandonnez donc?

LE COMTE.

Vous avez voulu vivre comme moi; cela ne vous allait pas, il est bon que vous pâtissiez un peu.

LE CHEVALIER.

Vous me mettez au désespoir; et vous vous repentirez d'avoir si peu écouté la nature.

LE COMTE.

Mais, la nature, la nature, c'est un beau mot inventé par les pauvres cadets ruinés pour émouvoir la pitié des aînés qui sont sages. La nature vous avait donné une honnête légitime; et elle ne m'ordonne pas d'être un sot, parce que vous avez été un dissipateur.

LE CHEVALIER.

Vous me poussez à bout. Eh bien! puisque la nature se tait dans vous, elle se taira dans moi, et j'aurai du moins le plaisir de vous dire que vous êtes le plus grand

fat de la terre, le plus indigne de votre fortune, le cœur le plus dur, le plus....

LE COMTE.

Moi fat!... que cela est vilain de dire des injures! cela sent son homme de garnison. Mon Dieu, vous êtes loin d'avoir les airs de la cour!

LE CHEVALIER.

Le sang froid de ce barbare-là me désespère. Poltron, rien ne t'émeut....

LE COMTE.

Tu t'imagines donc que tu es brave parce que tu es en colère?

LE CHEVALIER.

Je n'y peux plus tenir, et si tu avais du cœur....

LE COMTE, ricanant.

Oh! oh! foi de seigneur, cela est plaisant; tu crois que moi qui ai soixante mille livres de rente et qui dois épouser mademoiselle de La Canardière avec cinq cent mille francs de biens, je serai assez fou pour me battre contre toi qui n'as rien à risquer! Je vois ton petit dessein; tu voudrais par quelque bon coup d'épée arriver à la succession de ton frère aîné; il n'en sera rien, mon cher Chonchon, et je vais monter dans ma chaise avec le calme d'un courtisan, et la constance d'un philosophe. Holà! mes gens! Adieu, Chonchon. (A Trigaudin qui entre.) A ce soir, mons Trigaudin, à ce soir. Holà! page, un miroir.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MERLIN.

MERLIN.

Eh bien! monsieur, avez-vous gagné quelque chose sur l'ame dure de ce courtisan poli?

LE CHEVALIER.

Oui, j'ai gagné le droit et la liberté de le haïr du meilleur de mon cœur.

MERLIN.

C'est quelque chose, mais cela ne donne pas de quoi vivre.

TRIGAUDIN.

Si fait, si fait, cela peut servir.

LE CHEVALIER.

Et à quoi, s'il vous plaît, qu'à me rendre encore plus malheureux?

TRIGAUDIN.

Oh! cela peut servir à vous ôter le scrupule que vous auriez à lui faire du mal, et c'est déjà un très-grand bien. N'est-il pas vrai que si vous lui aviez obligation, et que si vous l'aimiez tendrement, vous ne pourriez jamais vous résoudre à épouser mademoiselle de La Canardière au lieu de lui? Mais à présent que vous voilà débarrassé du poids de la reconnaissance et des liens de l'amitié, vous êtes libre, et je veux vous aider à vous venger en vous rendant heureux.

LE CHEVALIER.

Comment me mettre à la place du comte de Fatenville? comment puis-je être aussi fat que lui! comment puis-je épouser sa maîtresse au lieu de lui? Parle, réponds.

TRIGAUDIN.

Tout cela est très-aisé. M. le baron n'a jamais vu M. votre frère aîné; et je puis vous annoncer sous son nom, puisque en effet votre nom est le sien; vous ne mentirez-pas; et il est bien doux de pouvoir tromper quelqu'un sans être réduit au chagrin de mentir : il faut que l'honneur conduise toutes nos actions.

MERLIN.

Sans doute, c'est ce qui m'a réduit en l'état où je suis.

TRIGAUDIN.

Votre frère ne me donnait que dix mille francs pour lui procurer ce mariage. Je vous aime au moins une fois plus que lui : faites-moi un billet de vingt mille francs, et je vous fais épouser la fille du baron. Ce que je demande, au reste, n'est que pour l'honneur. Il est de la dignité d'un homme de votre maison d'être libéral quand il peut l'être. L'honneur me poignarde, voyez-vous.

MERLIN.

Oh ! oui, c'est votre plus cruel ennemi.

TRIGAUDIN.

Votre frère aîné est un fat.

LE CHEVALIER.

D'accord.

TRIGAUDIN.

Un suffisant pétri de cette vanité qui n'est que le partage des sots.

LE CHEVALIER.

J'en conviens.

TRIGAUDIN.

Un original à berner sur le théâtre.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

TRIGAUDIN.

Un mauvais cœur dans un corps ridicule.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pense.

TRIGAUDIN.

Un petit maître suranné, qui n'a pas même le jargon de l'esprit ; enflé de fadaises et de vent, et dont Merlin ne voudrait pas pour valet, s'il pouvait en avoir un.

MERLIN.

Assurément, j'aimerais bien mieux son frère le chevalier.

LE CHEVALIER.

Hem!...

TRIGAUDIN.

Un homme enfin dont vous ne tirerez jamais rien, qui dépenserait cinquante mille francs en chiens et en chevaux, et qui laisserait périr son frère de misère.

LE CHEVALIER.

Cela n'est que trop vrai.

TRIGAUDIN.

Et vous vous feriez scrupule de supplanter un pareil homme! et vous ne goûteriez pas une joie parfaite en lui enlevant légitimement les cinq cent mille francs qu'il croit déjà tenir, et qu'il mérite si peu! et vous ne ririez pas de tout votre cœur en tenant ce soir entre vos bras la fille du baron, et vous hésiteriez à me faire (pour l'honneur) un petit billet de vingt mille francs par corps à prendre sur les plus clairs deniers de mademoiselle de La Canardière! Allez, vous êtes indigne d'être riche, si vous manquez l'occasion de le devenir.

LE CHEVALIER, portant la main sur sa poitrine.

Vous avez raison; mais je sens là quelque chose qui me répugne. L'étrange chose que le cœur humain! Je n'avais point de scrupule de me battre tout-à-l'heure contre mon frère, et j'en ai de le tromper.

TRIGAUDIN.

C'est que vous étiez en colère quand vous vouliez vous battre, et que vous êtes plus brave qu'habile.

MERLIN.

Allez, allez, monsieur, laissez-vous conduire par M. Trigaudin; il en sait plus que vous : mettez votre

conscience entre ses mains; j'en réponds sur la mienne, et j'y suis intéressé; j'ai besoin que vous soyez riche.

LE CHEVALIER.

Eh! mais, cependant....

TRIGAUDIN.

Allons, allons, êtes-vous fou?

MERLIN.

Allons, mon cher maître, prenez courage; il n'y a pas grand mal dans le fond.

TRIGAUDIN.

Cinq cent mille francs, et une fille jeune et fraîche, enlevée à M. le comte, et mise en votre possession.

LE CHEVALIER.

Voyons donc ce qu'il faut faire pour le bien de la chose.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

TRIGAUDIN, JÉROME.

TRIGAUDIN.

Ce vieux fou de baron s'enferme dans son château, et fait la garde comme si tout l'univers voulait lui enlever mademoiselle de La Canardière, et comme si les ennemis étaient aux portes. (Il heurte à la porte du château.) Hola! quelqu'un, hola!

JÉROME, sans ouvrir la porte.

Qui va là?

TRIGAUDIN.

Vive le roi et M. le baron! on vient pour épouser mademoiselle Gotton.

JÉROME.

Je vais dire ça à monseigneur.

TRIGAUDIN.

Est-il possible qu'il y ait encore en France un rustre comme le baron de cette gentilhommière? Voilà un beau contraste que M. le comte et lui!

SCÈNE II.

LE BARON DE LA CANARDIÈRE, en buffle, à la tête de ses gens; TRIGAUDIN.

LE BARON.

Ah! c'est vous, mon brave monsieur Trigaudin; pardon, il faut être un peu sur ses gardes quand on a une jeune fille dans son château; il y a tant de gens dans le

monde qui enlèvent les filles! on ne voit que cela dans les romans.

TRIGAUDIN.

Cela est vrai; je viens aussi pour vous enlever mademoiselle Gotton, et je vous amène un gendre.

LE BARON.

Quand est-ce donc que j'aurai le plaisir de voir dans mon château de La Canardière M. le comte de Fatenville?

TRIGAUDIN.

Dans un moment il va rendre ses respects à son très-honoré beau-père.

LE BARON.

Ventre de boulets! il sera très-bien reçu, et je lui réponds de Gotton. Mon gendre est un homme de bonne mine, sans doute?

TRIGAUDIN.

Assurément, et d'une figure très-agréable. Pensez-vous que j'irai donner à mademoiselle Gotton un petit mari haut comme ma jambe, et tel qu'on en voit plus d'un à la cour et à la ville?

LE BARON.

Amène-t-il un grand équipage? Aurons-nous bien de l'embarras?

TRIGAUDIN.

Au contraire, M. le comte hait l'éclat et le faste; il a voulu venir avec moi incognito; ne croyez pas qu'il soit venu dans son équipage ni en chaise de poste.

LE BARON.

Tant mieux; tous ces vains équipages ruinent et sentent la mollesse; nos pères allaient à cheval, et jamais les seigneurs de La Canardière n'ont eu de carrosse.

TRIGAUDIN.

Ni votre gendre non plus. Ne vous attendez pas à lui

voir de ces parures frivoles, de ces étoffes superbes, de ces bijoux à la mode.

LE BARON.

Un buffle, corbleu! un buffle; voilà ce qu'il faut en temps de guerre; mon gendre me charme par le récit que vous m'en faites.

TRIGAUDIN.

Oui, un buffle; il en trouvera ici; il sera encore plus content de vous que vous de lui. Le voici qui s'avance.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE BARON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

TRIGAUDIN.

Approchez, monsieur le comte, et saluez M. le baron, votre beau-père.

LE BARON.

Par Henri IV! voilà un gentilhomme tout-à-fait de mise. Tête-bleu! monsieur le comte, Gotton sera heureuse. Touchez-là; je suis votre beau-père et votre ami. Corbleu! vous avez la physionomie d'un honnête homme.

LE CHEVALIER.

En vérité, monsieur, vous me faites rougir, et je suis confus de paraître ainsi devant vous; mais M. Trigaudin qui sait l'état de mes affaires, vous aura dit sans doute...

TRIGAUDIN.

Oui, j'ai dit ce qu'il fallait; vous avez un digne beau-père et une digne femme. (A madame Michelle.) Réjouissez-vous, madame Michelle, voici un mari pour votre jeune maîtresse.

MADAME MICHELLE.

Est-il possible?

TRIGAUDIN.

Rien n'est plus certain.

LE BARON, à madame Michelle.

Allons, faites descendre Gotton; faites venir les violons; donnez la clef de la cave, et que tout le monde soit ivre aujourd'hui dans mon château.

(Le baron, le chevalier et Trigaudin entrent dans le château.)

SCÈNE IV.

MADAME MICHELLE.

Ah! le bel ordre! ah! la bonne nouvelle! mademoiselle Gotton, venez tôt, venez tôt. Cette chère Gotton, qu'elle va être contente! Un mari! qu'elle sera heureuse! elle le mérite bien; car je l'ai élevée comme une princesse. Elle va briller dans le monde, elle enchantera; ça me fera honneur; on dira : On voit bien que madame Michelle y a donné tous ses soins; car mademoiselle Gotton est d'une douceur, d'une politesse!.... (Elle appelle à haute voix mademoiselle Gotton.) Mademoiselle Gotton! mademoiselle Gotton!

SCÈNE V.

GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

Eh bien! qu'est-ce? brailleras-tu toujours après moi, éternelle duègne? et faut-il que je sois pendue à ta ceinture? Je suis lasse d'être traitée en petite fille, et je sauterai les murs au premier jour.

MADAME MICHELLE.

Eh! la, la, apaisez-vous, je n'ai pas de si méchantes nouvelles à vous apprendre, et on ne voulait pas vous traiter en petite fille; on voulait vous parler d'un mari; mais puisque vous êtes toujours bourrue....

GOTTON.

Aga, avec votre mari; ces contes bleus-là me fatiguent les oreilles, entendez-vous, madame Michelle? Je crois aux maris comme aux sorciers; j'en entends toujours parler et je n'en vois jamais. Il y a deux ans qu'on se moque de moi; mais je sais bien ce que je ferai, je me marierai bien sans vous, tous tant que vous êtes; on n'est pas une sotte, quoiqu'on soit élevée loin de Paris, et Gotton ne sera pas toujours en prison; c'est moi qui vous le dis, madame Michelle.

MADAME MICHELLE.

Tudieu! comme vous y allez! Eh bien! puisque je suis si mal reçue, adieu donc; vous apprendra qui voudra les nouvelles de la maison. (Elle pleure.) Cela est bien dénaturé de traiter ainsi madame Michelle qui vous a élevée.

GOTTON.

Va, va, ne pleure point; je te demande pardon, qu'est-ce que tu me disais d'un mari?

MADAME MICHELLE.

Rien, rien; je suis une duègne, je suis une importune: vous ne saurez rien.

GOTTON.

Oh! ma pauvre petite Michelle, je m'en vais pleurer à mon tour.

MADAME MICHELLE.

Allez, ne pleurez pas; M. le comte de Fatenville est arrivé, et vous allez être madame la comtesse.

GOTTON, vivement.

Dis-tu vrai? est-il possible? ne me trompes-tu point? Ma bonne Michelle, il y a ici un mari pour moi! un mari! un mari! Qu'on me le montre, où est-il? que je le voie; que je voie M. le comte. Me voilà mariée, me voilà comtesse, me voilà à Paris; je ne me sens pas de joie. Viens, que je t'embrasse, que je t'étouffe de caresses.

MADAME MICHELLE.

Le bon petit naturel!

GOTTON.

Premièrement, une grande maison, un équipage magnifique, des diamants, et l'Opéra tous les jours, et toute la nuit à jouer, et tous les jeunes gens amoureux de moi, et toutes les femmes jalouses. La tête me tourne, la tête me tourne de plaisir.

MADAME MICHELLE.

Contenez-vous donc un peu, s'il vous plaît: tenez, voilà votre mari qui vient; voyez s'il n'est pas beau et bien fait.

GOTTON.

Oh! je l'aime déjà de tout mon cœur: ne dois-je pas courir l'embrasser, madame Michelle?

MADAME MICHELLE.

Non vraiment, gardez-vous-en bien, il faut, au contraire, être sur la réserve.

GOTTON.

Mais puisqu'il est mon mari, et que je le trouve joli...

MADAME MICHELLE.

Il vous mépriserait si vous lui montriez trop d'affection.

GOTTON.

Ah! je vais donc bien me retenir.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, GOTTON, MADAME MICHELLE.

GOTTON, au chevalier.

Je suis votre très-humble servante; je suis enchantée de vous voir; comment vous portez-vous? vous venez pour m'épouser, vous me comblez de joie. (A madame Michelle.) N'en ai-je pas trop dit, madame Michelle?

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je fesais mon plus cher désir de l'ac-

cueil gracieux dont vous m'honorez; mais je n'osais en faire mon espérance. Préféré par M. votre père, je ne me tiens point heureux si je ne le suis par vous; c'est de vous seule que je voulais vous obtenir; vos premiers regards font de moi un amant, et c'est un titre que je veux conserver toute ma vie.

GOTTON.

Oh! comme il parle! comme il parle! et que ce langage est différent de celui de nos gentilshommes de campagne. Ah! les sots dadais, en comparaison des seigneurs de la cour! Mon amant, irons-nous bientôt à la cour?

LE CHEVALIER.

Dès que vous le souhaiterez, mademoiselle.

GOTTON.

N'y a-t-il pas une reine là?

LE CHEVALIER.

Oui.

GOTTON.

Et qui me recevra parfaitement bien?

LE CHEVALIER.

Avec beaucoup de bonté, assurément.

GOTTON.

Cela fera crever toutes les femmes de dépit; j'en serai charmée.

LE CHEVALIER.

Si vous souhaitez d'aller au plus tôt briller à la cour, mademoiselle, daignez donc hâter le moment de mon bonheur. M. votre père veut retarder notre mariage de quelques jours; je vous assure que ce retardement me mettrait au désespoir. Je sais que vous avez des amants jaloux de mon bonheur, qui songent à vous enlever, et qui voudraient vous renfermer à la campagne pendant toute votre vie.

GOTTON.

Ah ! les coquins ! pour m'enlever, passe; mais m'enfermer !

LE CHEVALIER.

Le plus sûr moyen de leur dérober la possession de vos charmes, c'est de vous donner à moi par un prompt hymen qui vous mette en liberté, et moi au comble du bonheur ; il faudrait m'épouser plus tôt que plus tard.

GOTTON.

Vous épouser ! qu'à cela ne tienne, dans le moment, dans l'instant, je ne demande pas mieux, je vous jure, et je voudrais que cela fût déjà fait.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous sentez donc pas de répugnance pour un époux qui vous adore ?

GOTTON.

Au contraire, je vous aime de tout mon cœur; madame Michelle prétend que je ne devrais rien vous en dire; mais c'est une radoteuse, et je ne vois pas, moi, quel grand mal il y a de vous dire que je vous aime, puisque vous êtes mon mari, et que vous m'aimez.

LE CHEVALIER, à part.

Elle me charme par sa naïveté.

SCÈNE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

Papa, quand est-ce donc qu'on me marie ?

LE CHEVALIER, au baron.

Mademoiselle votre fille, monsieur, daigne agréer les sentiments de mon cœur avec une bonté que vous autorisez. Mais le temps est précieux ; vous n'ignorez pas

que des rivaux, jaloux de mon bonheur, peuvent tenter les moyens de me supplanter, et de posséder mademoiselle votre fille malgré vous, et même malgré elle.

GOTTON.

Hem! qu'est-ce que vous dites-là?

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous le répète, monsieur, il y a des gens en campagne pour enlever ce trésor; et si vous n'y prenez garde, mademoiselle Gotton est perdue aujourd'hui pour vous et pour son mari.

LE BARON.

Par là corbleu! nous y donnerons bon ordre; qu'ils s'y jouent, les scélérats! je vais commencer par enfermer Gotton dans le grenier.

MADAME MICHELLE.

Allons, mademoiselle, allons.

GOTTON.

Miséricorde! j'aime cent fois mieux qu'on m'enlève. Papa, si on m'enferme davantage, je me casserai la tête contre les murs.

LE BARON.

Tais-toi, ou tu ne seras mariée de dix ans.

GOTTON.

Ah! je suis muette.

LE CHEVALIER.

N'y aurait-il point, monsieur, un milieu à prendre dans cette affaire?

LE BARON.

Oui, c'est de fendre la cervelle au premier qui viendra frapper à la porte du château.

TRIGAUDIN.

Ce parti-là est très-raisonnable, et l'on ne peut rien de plus juste; mais si vous commenciez par prendre la

précaution de marier les deux futurs, cela préviendrait merveilleusement tous les méchants desseins. Les ravisseurs auront beau venir après cela, mademoiselle Gotton leur dira : Messieurs, vous êtes venus trop tard, la place est prise, je suis mariée. Qu'auront-ils à répondre? rien : il faudra bien qu'ils s'en retournent très-honteux.

GOTTON.

Oui, mais s'ils me disent, ça n'y fait rien; quand vous seriez mariée cent fois davantage, nous voulons vous épouser encore. Vous êtes belle; nous vous aimons, et il faut que nous vous enlevions; qu'est-ce que je leur dirai, moi?

LE BARON.

Je te tordrai le cou de mes propres mains plutôt que de souffrir qu'on attente à ton honneur; car, vois-tu, je t'aime assez pour cela.

TRIGAUDIN.

Monsieur le baron, l'avis que je vous donne est bon à suivre pour vous débarrasser de l'inquiétude perpétuelle que vous cause la garde de mademoiselle Gotton : je vous conseille de signer au plus vite le contrat. Je vous l'ai fait voir tantôt, dressé selon vos intentions : vous n'avez plus qu'à y mettre votre nom.

LE BARON.

Très-volontiers : ce sera l'affaire de mon gendre de veiller sur sa femme.

MERLIN.

C'est bien dit, ventre saint gris ! cinq cents arpents de terre de capitainerie sont moins difficiles à garder qu'une fille.

TRIGAUDIN.

Dépêchons-nous, monsieur le baron, le temps presse... Ne voyez-vous rien à travers ces arbres?

LE CHEVALIER.

N'entendez-vous rien?

LE BARON.

Il me semble que je vois une chaise de poste et des gens à cheval.

MERLIN.

Tout juste; nous y voici, c'est sans doute un de nos coquins.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien, mademoiselle.

GOTTON.

Hélas! qu'est-ce que j'ai à craindre?

LE CHEVALIER.

Vous avez un père homme de courage, et votre mari aura l'honneur de le seconder.

LE BARON.

Oui, voici une occasion où il faut avoir du cœur. Renfermons-nous dans le château; fermons toutes les portes. (A ses gens.) Colin, Martin, Jérôme, tirez vos arquebuses par les meurtrières sur les gens qui voudront entrer malgré vous.

JÉRÔME.

Oui, monseigneur.

LE CHEVALIER.

On ne peut pas mieux se préparer. En vérité, monsieur le baron, c'est dommage que vous n'ayez pas été gouverneur de Philipsbourg.

LE BARON.

Je ne l'aurais pas rendu en deux jours.

TRIGAUDIN.

Rentrez, monsieur le baron, rentrez; voici les ennemis qui approchent.

LE CHEVALIER, à Trigaudin.

Tout ceci commence un peu à m'inquiéter. Voici mon

frère qui vient épouser Gotton et m'arracher ma fortune.

TRIGAUDIN.

Rentrez donc, et gardez-vous de vous montrer.

(Le baron, Gotton, Trigaudin et le chevalier entrent dans le château.)

JÉRÔME.

Bon, courage, camarades : mettons nos armes en état. Qu'ils y viennent : par la morgué, tatigué, jarnigué, je vous les....

MARTIN.

Les voilà ! les voilà !

(Martin, Jérôme, et quelques paysans, s'enfuient précipitamment dans le château, et s'y renferment.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, arrivant avec ses gens; LE BARON, à une croisée au-dessus de la porte d'entrée; LES PRÉCÉDENTS, dans l'intérieur du château.

LE COMTE.

Hé ! mes amis ! n'est-ce pas ici ?.... Qu'est-ce que cela signifie ? Voilà une assez plaisante réception ! sur mon honneur, on nous ferme la porte au nez. Holà ! hé ! qu'on heurte un peu, qu'on sonne un peu; qu'on sache un peu ce que cela veut dire. Mais, mais, voilà qui est bien singulier, bien étonnant. Je m'attendais que l'on enverrait au-devant de moi, que l'on ferait mettre les habitants sous les armes, que les magistrats du canton viendraient me haranguer; et au lieu des honneurs qu'on me doit.... Ah ! j'aperçois quelqu'un. Est-ce que ce n'est pas ici la maison du sieur baron de La Canardière ?

LE BARON, à sa fenêtre.

Oui, c'est ici mon château, et c'est moi qui suis monsieur le baron. Que lui voulez-vous, monsieur l'aventurier ?

LE COMTE.

Vous devriez un peu vous douter qui je suis. Je m'attendais à être reçu d'autre sorte. Écoutez, bon-homme, je viens ici avec une lettre de M. Trigaudin, pour épouser mademoiselle de La Canardière; mais tant que vous me tiendrez ainsi à la porte, il n'y a pas d'apparence que nous puissions conclure cette affaire.

LE BARON.

Ah! vous veniez pour épouser ma fille: fort bien. Et comment vous nommez-vous, s'il vous plaît?

LE COMTE.

Vous faites le mauvais plaisant, baron.

LE BARON.

Non, non; je voudrais savoir comment vous vous nommez.

LE COMTE.

Eh! mais, il y a quelque apparence que je me nomme le comte de Fatenville: nous sommes un peu plus connus à la cour qu'ici.

GOTTON, au baron, qui est toujours à sa fenêtre.

Papa, voilà un impudent maroufle qui prend le nom de mon mari.

LE BARON, au comte.

Écoute: vois-tu les arbres qui ornent le dehors de mon château. Si tu ne te retires, voilà où je te ferai pendre?

LE COMTE.

Foi de seigneur, c'est pousser un peu loin la raillerie. Allons, allons, ouvrez, et ne faites plus le mauvais plaisant.

(Il heurte fortement à la porte.)

LE BARON.

Il fait violence; tirez, Jérôme.

(Un coup d'arquebuse part de l'une des meurtrières du château, et tous les gens du comte se sauvent dans le bois voisin.)

LE PAGE.

Jarni, on n'a jamais reçu de cette façon des gens de qualité. Sauvons-nous.

LE COMTE.

Mais ceci devient sérieux, ceci est une véritable guerre, ceci est abominable; assurément on en parlera à la cour.

LE BARON, à ses gens.

Enfants, voici le moment de signaler votre intrépidité. Il est seul; saisissez-moi ce bohême-là, et liez-le-moi comme un sac. (Au comte, à haute voix.) Attendez, attendez, monsieur, on va vous parler.

LE COMTE.

A la bonne heure, il faut éclaircir cette affaire. Voilà des procédés fort particuliers, fort singuliers. Holà! mes gens! où sont donc mes gens? que sont devenus mes gens?

(Les portes du château s'ouvrent, le baron et tous ses gens sortent à la fois, et investissent le comte.)

JÉRÔME, au comte.

Demeure là.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire?

MARTIN, de l'autre côté.

Demeure ici.

LE COMTE.

Mais, mais, qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que c'est que ça? où est donc le respect? (Les gens du baron saisissent l'épée du comte, et le garrottent.) Comment, comment! vous me désarmez!.... Ahi! ahi! vous me serrez trop fort. Attendez-donc; vous allez gâter toute ma broderie. (Au baron.) Baron, vous me paraissez un fou un peu violent: n'avez-vous jamais de bons intervalles?

LE BARON.

Je n'ai jamais vu un drôle si impudent.

LE COMTE.

Pour peu qu'il vous reste un grain de raison, ne sauriez-vous me dire comment la tête vous a tourné? pourquoi vous traitez ainsi le comte votre gendre?

GOTTON, sortant du château, et s'approchant du comte.

Que je voie donc comment sont faits ceux qui veulent m'enlever. Ah! fi! pouah! il m'empuantit d'odeurs; j'en aurai mal à la tête pendant quinze jours. Ah! le vilain homme!

LE COMTE.

Beau-père, au goût que cette personne-là me témoigne, il y a apparence que c'est ma femme.... Mais, Baron, me tiendrez-vous long-temps dans cette posture, et ne pourrai-je m'expliquer? N'attendez-vous pas le comte de Fatenville avec une lettre de votre ami Trigaudin?

LE BARON.

Oui, coquin, oui.

LE COMTE.

Ne m'injuriez donc pas, s'il vous plaît; je vous ai déjà dit que j'ai l'honneur d'être M. le comte de Fatenville, et j'ai la lettre du sieur Trigaudin dans ma poche; fouillez plutôt.

LE BARON.

Je reconnais mes fripons; ils ne sont jamais sans lettres en poche. Prenons toujours la lettre; il sera puni comme ravisseur et comme faussaire.

LE COMTE.

Ce baron est une espèce de beau-père bien étrange.

LE BARON.

Mon ami, je suis bien aise de t'apprendre que tes visées étaient mal prises, et que M. le comte et M. Trigaudin sont ici.

LE COMTE.

Le comte est ici, beau-père! Vous me dites là des choses incroyables, sur mon honneur.

LE BARON, à haute voix, en se tournant vers le château.

Monsieur le comte, monsieur Trigaudin, venez montrer à ce coquin qui vous êtes. (A ses gens restés dans le château.) Holà! hé! qu'on avertisse M. le comte que je veux avoir l'honneur de lui parler.... Personne ne répond : il faut donc que j'aille les chercher moi-même. (A Martin et à Jérôme, qui gardent le comte), et vous, en attendant, conduisez ce bohême-là en prison.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE FATENVILLE, garrotté; GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE COMTE.

J'ai beau me servir de tout mon esprit, et assurément j'en ai beaucoup, et je ne comprends rien à cette aventure. (A Gotton.) Ma belle demoiselle, est-ce ainsi que vous recevez les gens qui viennent pour vous épouser?

GOTTON, à part.

Plus je regarde ce drôle-là, et plus il me paraît assez revenant. (Au comte.) Mais de quoi t'avisais-tu aussi de prendre si mal ton temps pour m'enlever? Je te pardonne de tout mon cœur : puisque tu voulais m'avoir, c'est que tu me trouvais belle; va, je te promets de pleurer quand on te pendra.

LE COMTE, à part.

La fille n'a pas plus de raison que le père.

GOTTON.

Je te fais perdre la raison? Pauvre garçon! (A part.) Ah! que je ferai de passions! qu'on m'aimera!

LE COMTE, à part.

Les jolies dispositions! le beau petit naturel de femme!

SCÈNE X.

LE BARON, sortant du château; LE COMTE, GOTTON, LES DEUX GARDES.

LE BARON, à Gotton.

Merci de mon honneur: que faites-vous encore là, Gotton? Dénichez, ou vous ne serez point mariée.

GOTTON.

Oh! je m'enfuis.

(Elle rentre au château.)

LE COMTE.

Eh bien! monsieur le baron, puis-je avoir l'honneur de parler à votre gendre, et voir un peu qui de nous deux est le comte de Fatenville? Je suis ici fort mal à mon aise.

LE BARON.

Va, va, pendard, il ne veut point te parler, si ce n'est en présence de la justice: elle va venir, nous verrons beau jeu. (Aux deux gardes.) Çà, qu'on me mène ce drôle-là dans l'écurie, et qu'on l'attache à la mangeoire, en attendant que son procès soit fait et parfait.

LE COMTE.

Mais qu'il me soit permis de vous dire....

LE BARON.

Tu t'expliqueras quand tu seras en lieu de sûreté.

LE COMTE.

Je ne crois pas que seigneur de ma sorte ait jamais été traité ainsi, nous verrons un peu ce que la cour en dira.

(On emmène le comte; le baron le suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GOTTON, LE CHEVALIER, TRIGAUDIN, MADAME MICHELLE.

GOTTON.

J'appliquerai un soufflet au premier qui m'appellera encore mademoiselle Gotton. Vertuchoux! je suis madame la comtesse, afin que vous le sachiez. (Au chevalier.) Ne partez-vous pas tout-à-l'heure pour Paris, monsieur le comte? je m'ennuie ici épouvantablement.

MADAME MICHELLE.

J'irai aussi à Paris, monsieur le comte?

GOTTON.

Toi, non, tu m'as trop renfermée dans ma chambre toutes les fois qu'il venait ici des jeunes gens; je ne t'emmènerai point à Paris.

MADAME MICHELLE.

Et que deviendra donc madame Michelle?

GOTTON.

Pour vivre à Paris, il faut être jeune, brillante, extrêmement jolie, avoir lu des romans, et savoir le monde; c'est à faire à moi à vivre à Paris.

LE CHEVALIER.

Plût au ciel, madame, que je pusse vous y conduire tout-à-l'heure, et que M. votre père daignât le permettre!

GOTTON.

Il faudra bien qu'il le veuille; et, veuille ou non, je ne veux pas rester ici plus d'un jour.

TRIGAUDIN.

Quoi ! vous voudriez quitter sitôt un si bon homme de père ?

GOTTON.

Oh! bon tant qu'il vous plaira : je l'aime bien papa, mais je m'ennuie à crever, et je veux partir.

LE CHEVALIER.

Hélas ! je le voudrais aussi de tout mon cœur.

GOTTON.

Votre équipage arrive sans doute ce soir; fesons remettre les chevaux dès qu'ils seront arrivés, et partons.

LE CHEVALIER, à part.

Oh ciel ! que je sens de toute façon le poids de ma misère ! (Haut.) Madame, l'excès de mon amour....

GOTTON.

L'excès de votre amour me fait beaucoup de plaisir; mais je ne vois arriver ici ni cheval, ni mule, et je veux aller à Paris.

LE CHEVALIER.

Madame, mon équipage....

TRIGAUDIN.

Son équipage, madame, est en fort mauvais ordre; ses chevaux sont estropiés, son carrosse est brisé.

GOTTON.

N'importe, il faut que je parte.

SCÈNE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, GOTTON, TRIGAUDIN.

LE BARON.

Vous me voyez fort embarrassé.

TRIGAUDIN.

Et nous aussi, monsieur.

LE BARON.

Ce diable d'homme, tout fripon qu'il est, a je ne sais quoi d'un honnête homme.

TRIGAUDIN.

Oui, tous les fripons ont cet air-là.

LE BARON.

Il jure toujours qu'il est le comte de Fatenville.

TRIGAUDIN.

Il faut bien lui passer de jurer un peu dans l'état où il est.

LE BARON.

Il a vingt lettres sur lui, toutes à l'adresse du comte.

TRIGAUDIN.

C'est lui qui les a écrites.

LE BARON.

En voici une qu'il prétend que vous lui avez donnée pour moi.

TRIGAUDIN.

Elle est contrefaite.

LE BARON.

Il est tout cousu d'or et de bijoux.

TRIGAUDIN.

Il les a volés.

LE BARON.

Ses domestiques sont autour du château, et protestent qu'ils vengeront leur maître.

TRIGAUDIN.

Ne voyez-vous pas qu'il est le chef d'une bande de bohémiens ?

LE BARON.

Oui, vous avez raison ; je me suis d'abord aperçu que ce n'est point un homme de qualité, car il n'a rien de mon air ni de mes façons.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

LE BARON.

Je suis bien aise de confondre ce scélérat devant vous; je veux vous le confronter, pour qu'il soit jugé selon les lois du royaume par M. le bailli, que j'attends; et j'ai donné ordre qu'on nous amène le coupable.

LE CHEVALIER.

Vous voulez absolument que je parle à cet homme-là?

LE BARON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

Je ne veux point me compromettre avec un homme comme lui.

GOTTON.

Vous avez raison, monsieur le comte; qu'avons-nous à faire avec cet homme-là? allons-nous en plutôt dans ma chambre, et arrangeons tout pour notre départ.

TRIGAUDIN.

Ma foi, je ne me soucie pas trop non plus de lui parler, et vous permettrez....

(Ils veulent tous s'en aller: le baron les retient.)

SCÈNE III.

LE COMTE, escorté des gens du baron; LES PRÉCÉDENTS.

TRIGAUDIN.

Ah! c'est lui-même, je suis confondu.

LE CHEVALIER.

Je n'ai jamais été si embarrassé.

LE COMTE.

J'aurai furieusement besoin d'aller chez le baigneur en sortant de ce maudit château. Qu'est-ce que je vois! mon Dieu, c'est monsieur Trigaudin!

LE BARON, à Trigaudin.

D'ou peut-il savoir votre nom?

TRIGAUDIN.

Ces gens-là connaissent tout le monde.

LE COMTE.

Monsieur Trigaudin, tout ceci est un peu singulier: foi de seigneur, vous êtes un fripon.

TRIGAUDIN, au baron.

Je vous avais bien dit qu'il connaît tout le monde; je me souviens en effet de l'avoir vu quelque part.

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là?

GOTTON, au chevalier.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE CHEVALIER, au baron.

Je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me compromettre avec cet homme-là; il me fait rougir.

LE COMTE.

Monsieur le baron, je commence à croire que tout ceci n'est qu'un malentendu, qu'il m'est aisé d'éclaircir; laissez-moi parler seulement deux minutes tête à tête à ce jeune et honnête gentilhomme.

LE BARON.

Ah! il commence enfin à avouer; la peur de la justice le presse. Rentrons. (Au chevalier.) Écoutez sa déposition; je l'abandonne à votre miséricorde.

(Les gens du baron se retirent, et le chevalier reste seul avec le comte toujours garrotté.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

Regarde-moi un peu en face, Chonchon.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez traité indignement, je vous ai fait du mal : il n'y a plus moyen de se regarder. Que me voulez-vous ?

LE COMTE.

Je vois où tout ceci peut aller, et le tour que tu m'as joué avec ce fripon de Trigaudin. Tu me demandais ce matin dix mille francs pour le reste de ta légitime ; je t'en donne vingt, et laisse-moi épouser mademoiselle de La Canardière.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez appris à entendre mes intérêts ; il n'y a pas d'apparence que je vous cède une fille de cinq cent mille francs pour vingt mille livres : la chose est sans remède.

LE COMTE.

L'aurais-tu déjà épousée ? Il faudrait que tu eusses l'ame bien noire !

LE CHEVALIER.

J'ai eu, il est vrai, quelque scrupule en épousant mademoiselle Gotton, et vous n'en avez point eu en me laissant mourir de faim. (En ricannant). Je n'obtiens avec la fille du baron que cinq cent mille francs : tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de partager le différent par la moitié.

LE COMTE.

C'est un accommodement.

LE CHEVALIER.

Je prendrai la dot, et je vous laisserai la fille.

LE COMTE.

Tu fais le plaisant: on voit bien que ta fortune est faite.

SCÈNE V.

LE BARON, LE BAILLI, GOTTON, LE COMTE, LE CHEVALIER, MADAME MICHELLE.

LE BAILLI, au baron.

Oui, je suis venu en toute diligence, et je ne puis trop vous remercier de l'heureuse occasion que vous me donnez de faire pendre quelqu'un : je vous devrai toute ma réputation.

LE BARON.

Corbleu! vous êtes plus heureux que vous ne pensez; cet homme a des complices, il faudra faire donner la question ordinaire et extraordinaire à sept ou huit personnes.

LE BAILLI.

Dieu soit loué! instrumentons au plus tôt. Où est l'accusé?

LE BARON, montrant le comte.

C'est ce coquin-là. Condamnez-le comme voleur de grand chemin, faussaire et ravisseur de fille.

LE BAILLI.

Çà, dépêchons. Votre nom, votre âge, vos qualités.... (Reconnoissant le comte.) Dieu paternel! c'est monsieur le comte de Fatenville, le fils de M. le marquis mon parrain.

LE BARON.

Qu'est-ce que j'entends?

GOTTON.

En voici bien d'une autre.

MADAME MICHELLE.

Miséricorde!

LE COMTE, au bailli.

Ce vieux fou de baron s'est mis dans la tête que je n'ai pas l'honneur d'être monsieur le comte de Fatenville.

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet là monsieur le comte?

LE BAILLI.

Rien n'est si certain.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon; j'ai été trompé par ces deux coquins-ci. (Il montre le chevalier et Trigaudin, puis dit à ses gens): Délions, vite monsieur le comte; qu'on lui rende ses armes. (au bailli.) Ordonnez du supplice de ceux qui m'ont abusé. Oh! que je suis un malheureux baron!.

GOTTON.

A qui suis-je donc, moi?

LE COMTE, en liberté.

Me voici un peu plus libre. Qu'on me donne de la poudre de senteur, car je pue furieusement l'écurie. Holà! hé! un pouf, un pouf.

LE BARON.

Monsieur le bailli, vous n'y perdrez rien; (en montrant le chevalier.) voilà toujours un criminel à expédier. Il a pris le nom d'un autre pour épouser ma fille.

LE BAILLI.

C'est monsieur le chevalier de Fatenville; c'est aussi le fils de mon parrain; je n'instrumenterai pas contre monsieur le chevalier.

LE COMTE.

Écoutez, vieux fou de baron, écoutez; j'ai soixante mille livres de rente, le chevalier est mon cadet, qui n'a

pas le sou, et qui voulait faire fortune en me jouant d'un tour ; il sera assez puni quand il me verra épouser à sa barbe mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de La Canardière, et emporter la dot.

GOTTON.

Ça ne me fait rien; j'épouserai tous ceux que papa voudra, pourvu que j'aille à Paris, et que je sois grande dame.

LE BARON.

Hélas ! monsieur le comte, je suis le plus malheureux de tous les hommes : le contrat est signé ; M. Trigaudin a tant pressé la chose, et même Gotton a....

GOTTON.

Tout ça ne fait rien, papa : j'épouserai encore monsieur le comte, vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, je vous supplie de vous souvenir de ce que....

GOTTON.

J'ai tout oublié; vous êtes un cadet qui n'avez rien, et je serai grande dame avec monsieur le comte.

LE COMTE.

Mais quoi, beau-père, le contrat serait signé ?

LE CHEVALIER.

Oui, mon frère, et mademoiselle Gotton-Jacqueline-Henriette de La Canardière a l'honneur d'être votre belle-sœur. (Au baron.) Il est vrai, monsieur le baron, que je ne suis pas riche ; mais je vous promets de faire une grande fortune à la guerre. (A Gotton.) Et vous, Madame, je me flatte que vous me pardonnerez la petite supercherie que M. Trigaudin vous a faite, et qui me vaut l'honneur de vous posséder.

GOTTON.

Je n'entends rien à tout cela; et pourvu que j'aille à Paris dès ce soir, je pardonne tout. Voyez de vous deux quel est celui dont je suis la femme.

LE BARON.

Monsieur le bailli, par charité, faites pendre au moins M. Trigaudin, qui est l'auteur de toute la friponnerie.

LE BAILLI.

Très-volontiers, il n'y a rien que je ne fasse pour mes amis.

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour, mais quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur.

FIN DE L'ÉCHANGE.

VARIANTE DE L'ÉCHANGE *.

LE COMTE, apercevant le chevalier.

Ah! Chonchon, est-ce vous qui me jouez ce tour-là?

GOTTON.

Monsieur le comte, avec quelle insolence il vous parle!

LE COMTE.

Qui l'eût cru, Chonchon, que tu aurais jamais pu parvenir à cet excès?

LE BARON, au comte.

Si tu perds encore le respect à monsieur le comte, je te casserai bras et jambes. Je vois bien que nous n'en tirerons rien de bon. (A ses gens.) Qu'on le remène en prison.

LE CHEVALIER.

Arrêtez... Monsieur le baron, il est temps de vous tirer d'erreur,

TRIGAUDIN.

Qu'allez-vous dire?

LE CHEVALIER, montrant son frère.

Voilà le véritable comte de Fatenville.

LE BARON.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

MERLIN, au chevalier.

Y pensez-vous?

GOTTON.

En voici bien d'une autre.

MADAME MICHELLE.

Miséricorde!

LE BARON.

Quoi! ce serait en effet monsieur le comte?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus certain.

LE COMTE.

Il faut que le baron soit un campagnard bien grossier pour s'être mépris de la sorte, foi de seigneur.

LE BARON.

Ah! monsieur le comte, je vous demande pardon! qu'on rende

* Cette variante contient le nouveau dénouement qui fut substitué à celui de la pièce en trois actes, lorsqu'elle était intitulée *Le Comte de Boursoufle*.

les armes à monsieur le comte; jai été trompé par ce scélérat de Trigaudin, qui m'a fait signer un contrat. (Au chevalier.) Mais vous, qui êtes-vous donc, monsieur? qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Un pauvre gentilhomme qui n'a rien que l'honneur; qui ne veut point être heureux par une trahison; qui rougit d'avoir pu vous abuser un moment; qui vous respecte; qui adore mademoiselle votre fille, et qui préfère la misère la plus affreuse à tous les avantages qu'il aurait pu acquérir au préjudice d'un frère qu'il aime encore, tout dénaturé qu'il est.

LE BARON, au chevalier.

Comment! vous êtes son frère?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur, je ne lui demande plus rien; qu'il jouisse de tout ce qui peut me revenir de ma légitime; qu'il épouse mademoiselle votre fille, et qu'il la rende heureuse, s'il est possible; ce sera mon unique consolation: je vous rends le contrat que vous m'avez signé.

TRIGAUDIN.

Peste soit de la probité!

MERLIN.

Voilà de belle besogne!

LE COMTE.

Que je t'embrasse, mon cher chevalier, j'admire ta générosité, et dois-je y répondre. Je t'accorde les dix mille francs que tu m'as demandés; pars, épargne-moi tes remercîments.

GOTTON.

Et moi, que deviendrai-je? à qui suis-je? à qui suis-je donc? Tenez, papa, quand je ne devrais jamais aller à Paris, j'aime mieux épouser ce monsieur-là, quoiqu'il n'ait rien; il me fait trop de peine.

LE BARON.

Tu as raison, Gotton. Monsieur le chevalier, je vous donne ma fille, et vous assure tout mon bien: les belles actions valent mieux que des richesses. Vive l'honneur!

MERLIN.

Vivat!

LE COMTE.

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour; mais quand on est fait comme je suis, on est au-dessus de tout, foi de seigneur.

FIN DE LA VARIANTE DE L'ÉCHANGE.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

LE DROIT DU SEIGNEUR, comédie, 1
Personnages, 2
Variantes *du Droit du seigneur*, 73
CHARLOT, ou LA COMTESSE DE GIVRY, pièce dramatique en trois actes, 105
Avertissement des éditeurs de l'édition en 42 vol., 106
Préface imprimée dans l'édition de 1767, 107
Personnages, 108
Variantes de *Charlot*, 156
LE DÉPOSITAIRE, comédie de société en cinq actes, 163
Avertissement, 165
Préface, 166
Personnages, 170
Variantes *du Dépositaire*, 263
SOCRATE, ouvrage dramatique en trois actes, 269
Avis des éditeurs, 270
Préface de M. Fatema, traducteur, 271
Personnages, 274
SAÜL, drame traduit de l'anglais de M. Hut, 317
Avis, 318
Personnages, 319
LES ORIGINAUX, ou M. DU CAP-VERT, comédie en trois actes, 365
Avertissement, 367
Personnages, 368
L'ÉCHANGE, ou QUAND EST-CE QU'ON ME MARIE? comédie en trois actes, 445
Avertissement, 446
Personnages, 448
Variante de *l'Echange*, 490

Imprimerie de Gaultier-Laguionie, successeur de P. Dupont.